



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 262

LECTURE 1

LECTURE 2

LECTURE 3

LECTURE 4

LECTURE 5

LECTURE 6

LECTURE 7

LECTURE 8

LECTURE 9

LECTURE 10



publiée par l'abbé
de la Cour

~~XXXXXXXXXX~~
M-32486

R-44785

DTU
20162



LE COMTE DE TROYES



La noblesse de sonz Les talents, et les grans
Ornerent la vertu de Cella que la vois
Epouse de Jauvour, en la vit sur ses traits
Secourir le prochain et mourir sur la Croix.

LETTRES

ET

VIE

DE MADEMOISELLE

D'ETCHEVERRY;

PREMIERE PRIEURE

DE LA MAISON DE RETRAITE

D'ASPARREIN,

ECRITES A SON DIRECTEUR.



A AVIGNON,

Chez JEAN NIEL, Imprimeur-Libraire;
Rue des Fourbisseurs.

M D C C L I.

LETTERS

ET

VIE

DE MADAME MOISSELLE

D'ETCHEVERRY,

TRADUITE EN FRANÇOIS

DE LA MAISON DE M. DE LAURENCE

D'ASPARREIN,

ECRITES A SON DIRECTEUR



A AVIGNON,

Chez Jean Nour, Libraire en la Ville,
rue des Fontaines.

M D C C L I I

P R É F A C E.

LE Pays Basque est situé sur les frontières de la France & de l'Espagne, dans les Diocèses de Bayonne, de Dax, d'Oleron & de Pampelune. Malgré le Commerce avec ces deux Royaumes, & le passage continuel de toute sorte de personnes, on peut dire que la langue le rend presque inaccessible aux Estrangers; il leur est presque impossible de l'apprendre; elle n'a aucun rapport avec aucune langue connue. Ce Pays ne peut donc trouver de ressource que dans lui-même, pour l'instruction des Peuples & l'éducation de la jeunesse. Peu de familles sont en état d'envoyer leurs enfans ailleurs. Les personnes du sexe, & les gens de la Campagne y seroient absolument sans secours, si des Pré-

dicateurs, des Maîtres & des Maîtresses du Pays, ne se chargeoient de les instruire dans leur langue. Il étoit donc absolument nécessaire d'y former un corps de Missionnaires, qui allât de toutes parts annoncer la parole de Dieu; un Séminaire, qui formât, les premières années de ceux qui se destinent à l'état Ecclésiastique; & enfin une Communauté de filles, qui à l'exemple des Ursulines, des Religieuses de Notre-Dame & de bien d'autres, élevât les personnes du sexe.

Il est surprenant que des œuvres si nécessaires eussent été négligées: il y a certainement de la piété, de l'activité, de l'esprit, des sentimens parmi les Basques; elles étoient réservées à l'Épiscopat de Monseigneur de Bellesons, mort depuis peu Archevêque de Paris. C'est sous les auspices & par la protection de cet Illustre Prélat, que ces trois établissemens

ont parû presque en même temps. Dieu suscita un Prêtre Basque pour en jeter les fondemens, & les porter à toute la perfection, dont ils sont susceptibles; ainsi par ces soins un nombre d'Ecclésiastiques se consacrerent aux Missions & au Seminaire, & plusieurs Demoiselles se devouerent à l'Instruction des Filles. Les Missionnaires commencerent leur Apostolat en 1732. Le Seminaire fut bâti en 1733. & les Demoiselles ouvriront leurs classes en 1738.

Quoique ces trois établissemens ayent entr'eux beaucoup de liaison, soit par l'esprit qui y regne, soit par l'objet qu'on s'y propose, soit par le Pays auquel on se consacre, soit parce que l'un a contribué à la Naissance & à l'accroissement de l'autre. Cependant nous n'entreprenons point de parler ni des Missions, ni du Seminaire; nous nous bornons à la Communauté des Filles. & à la Vie de celle qui en

fut la pierre fondamentale , & la premiere Superieure.

L'esprit de cette Maison est un composé de celui des Ursulines & de celui des Religieuses de la Visitation. On a pris dans l'éducation de la jeunesse, l'objet du zèle des ames, & dans la conduite interieure de la Maison, les Regles de sagesse des autres. Le Fondateur de cette Communauté est un Missionnaire, qui toute sa vie a travaillé au salut des ames, sa Coadjutrice, la premiere Superieure, a été élevée à la Visitation, & en a voulu prendre l'habit. Chacun d'eux y apporte son esprit & son goût, & par un heureux concert, ils y ont menagé ce qu'il y a de bon dans l'un & dans l'autre. On y reçoit des Pensionnaires; on y fait l'École gratuitement; on y donne des Retraites: c'est une espèce de Mission journaliere; on y suit les Constitutions de Saint François de Sales, on s'y conforme à ses prati-

ques; on l'y prend pour modèle, on y a seulement ajouté quelques articles utiles au Pays.

1°. De recevoir gratuitement & sans exiger de dot, les filles pauvres, propres à l'institut; & véritablement appellées. 2°. De donner la retraite aux personnes du sexe, c'est-à-dire, de les recevoir dans la maison pour y faire pendant huit ou dix jours, & même plus long-tems les exercices de la retraite; pendant lesquels la Supérieure, ou quelqu'autre Sœur va les entretenir, & leur donner en particulier des meditations, à moins que quelque Ecclesiastique ne se charge de le faire, auquel cas même, on cultive dans la maison par des entretiens spirituels, la semence de la parole, que le ministre a repandue; ce qui se fait avec bien du fruit à Paris, chez les Filles de Madame de Miramion, & en quelques autres endroits. 3°. de mettre la Pension des

Enfans aux plus bas prix, & même de permettre aux familles d'envoyer à leurs Enfans en pain, viande, légumes, fruits, la nourriture qu'elles veulent; ce qui dans un Refectoir, à part, fait à la vérité une bigarure incommode; mais ce qui dans un Pays pauvre soulage infiniment les parens. Dans le Seminaire de la Resorre, on accorde les mêmes facilités. 4°. Non seulement d'avoir tout en commun, comme dans les Communautés les plus régulières; mais encore de vivre, de travailler, de coucher dans une chambre commune, toujours sous les yeux des Supérieurs & de la Communauté; ce qu'on faisoit autrefois dans la plupart des Monasteres, & ce qui est très-avantageux pour la régularité, mais ce qui est extrêmement gênant. 5°. De n'aller jamais au Parloir sans Auditrice, comme dans bien d'autres Maisons, mais même de n'y aller jamais pour les hommes, s'ils

ne sont parens , au moins au second degré , & de faire observer cette même regle aux Pensionnaires. 6°. On y psalmodie l'Office de la Sainte Vierge , mais on ne le chante jamais. Leur habit n'a rien de marqué , elles ont seulement pris un voile comme à la Visitation , par l'ordre de Monseigneur de Beaumont , alors Eveque de Bayonne , depuis Archevêque de Vienne , & aujourd'hui Archevêque de Paris.

Monseigneur de Bellefont Evêque de Bayonne , depuis Archevêque d'Arles , & enfin de Paris , fut toujours très-favorable à cette Maison ; il écrivit le 7. Octobre 1738. en ces termes , à Mademoiselle d'Etcheverry. Le zèle du salut des ames , rachetées par le sang d'un Dieu , est un sentiment digne d'une Héroïne Chrétienne ; livrés-vous-y sans reserve , & suivés les attrait de celui qui vous l'inspire ; il vous ouvre

une carrière toute nouvelle. Les Filles d'une certaine condition ne manquoient pas de Maison où l'on s'appliquât à leur donner une éducation convenable: mais les Filles de la Campagne n'avoient point ce secours, & leurs meres le desiroient depuis long temps. La Providence vous destine à remplir ce vuide pour seconder parfaitement ses desseins adorables. Ne portés pas plus loin vos vûes, le champ qui vous est offert, est assez vaste pour vous occuper toute entiere, & la gloire est attachée à sa culture, assez grande pour satisfaire l'ambition purement chrétienne. Je suis ravi d'apprendre qu'on continue de vous témoigner de l'amitié. Assurés-vous d'être constamment aimée du Public, si vous lui êtes constamment utile Je suis toujours avec une véritable estime, Mademoiselle, &c.
t. J. B. Evêque.

Ce Prélat transféré à Arles, ne changea pas de sentiment à l'égard de cette Maison; voici comment il s'en explique dans sa Lettre du 14. Janvier 1744. écrite d'Arles à la même. Je vous sçai bon gré, ma chere Fille; de ne point oublier votre grand pere, & d'autant plus que vous avés un pere digne de toute votre tendresse, (il parle de son Successeur.) Jugés par là je vous prie, de mon extrême sensibilité, à tous les vœux que vous faites pour moi, à l'occasion de la nouvelle année. Je souhaite de tout mon cœur, qu'elle devienne l'époque de l'accroissement de votre Maison, dont les intérêts me sont toujours chers, je ne prend pas moins de part à votre satisfaction particuliere, & je continue d'être, malgré la distance qui nous separe, avec l'attachement le plus tendre en Notre Seigneur Jesus-Christ. Ma chere Fille, votre très-humble & très-obéissant serviteur, † J. B. Archevêque d'Arles.



LA VIE

DE MADAME

DOMINIQUE DETCHEVERRY

PREMIERE PRIEURE

DE LA MAISON DE RETRAITE

D'HASPARREIN.

PREMIERE PARTIE.



Ademoifelle Dominique Detcheverry, nâquit le 19. Novembre 1706. dans la Paroiffe d'Urrugne, pays de Labour, Diocèfe de Bayonne. Sa famille originaire de Saint Jean de Luz, y tenoit un rang diftingué par les biens & par la noblefle, furtout par une piété héréditaire. Sa mere

A

Marie de Husco , de la maison de Licaria , dont le pere avoit été Syndic Général de Labour , secondoit par sa vertu le zèle de Jean Etcheverry son époux, Dieu benit leur mariage , ils eurent un garçon & deux fillès , l'aînée fut avantageusement établie : la cadette dont nous écrivons la vie , se consacra à Dieu de bonne heure & l'a toujours fidèlement servi , rien ne fut négligé pour leur donner une éducation noble & chrétienne ; mais la petite Dominique quoique la plus jeune l'emportoit sur tous les autres , un esprit vif & pénétrant , une prudence prématurée , les plus beaux sentimens , un cœur susceptible de toutes les impressions de la grace , furent dès-lors d'heureux présages de la haute perfection où elle devoit un jour parvenir pour mieux cultiver ces heureuses dispositions ; on la mit chés les Religieuses de la Visitation de Bayonne , dans une si bonne école & avec de si bons exemples , elle fit les plus-grands progrès son exactitude à toutes les regles ; sa docilité pour sa maîtresse , son assiduité à la priere , & au travail , en firent un modele

achevé surtout pour les autres Pensionnaires; c'est là qu'elle prit l'esprit de Saint François de Sales qui la rendit depuis si aimable dans le gouvernement de sa Communauté, & ce gout pour l'ordre de la Visitation qui balança long-tems sa vocation.

Son Pere fut nommé Trésorier général de l'Armée de France, dans la guerre que M. le Duc d'Orleans fit à l'Espagne. Cette charge honorable & lucrative reveilla l'ambition de sa famille, la jeune Pensionnaire s'en ressentit; on forma de grands projets sur son établissement, la compagnie étoit brillante dans la maison que son pere prit à Bayonne, les meubles, les habits, les commodités de la vie tout se resentoit de l'opulence d'un trésorier général d'armée, une fille de 14. à 15. ans, peut-elle tenir contre ce nouvel éclat, elle en fut d'autant plus vivement éblouie qu'étant fort aimée de son Pere, fort-bien faite de sa personne, & ayant beaucoup d'esprit, elle en goutoit encore plus tous les agrémens. Semblable en ce point, comme en bien d'autres choses à Sainte Therese, elle se livra à

l'esprit du monde quoique toujours avec une réserve & une regularité qui ne laissoit aucune prise à la plus severe critique, elle aima la parure, elle chercha à plaire, elle goûta des éloges que de toutes parts on lui prodiguoit, & ce qui n'est que trop ordinaire aux personnes d'un esprit élevé; elle connut trop sa superiorité, & fit peu de cas des personnes en grand nombre sur lesquelles elle se trouvoit de si grands avantages, la pieté en souffrit, & si les principes rescens d'une éducation chrétienne n'avoit opposé une digue au torrent, la vertu auroit bientôt fait naufrage.

Mais Dieu avoit sur elle de grands desseins, il ne l'abandonna pas dans un si présent besoin, de remords salutaires lui ouvrieroient les yeux de tems en tems, l'expérience journaliere de la vanité du monde lui faisoient regretter, les douceurs & le calme de la solitude & quelques innocentes que fussent ses parties de plaisir elle ne pouvoit s'en dissimuler le danger, mais comme elle ne faisoit que suivre la volonté de son Pere, elle se flatoit de pouvoir allier

la Religion avec le monde, & se rassurant sur la pureté de ses intentions & la vertu des personnes qu'elle frequentoit, elle croyoit n'avoir rien à craindre, Dieu dans sa miséricorde lui reservoit des coups plus marqués, d'abord elle perdit sa Mere, & avec elle la plus grande partie de ses biens dont sa sœur aînée fut héritière; son pere obligé d'aller à Paris pour quelques affaires souffrit une diminution considérable dans sa fortune, il fallut beaucoup retrancher sur la depense, & rabattre des projets d'établissement; ces revers brisoient peu à peu les liens qui attachoit M. Ercheverry à la terre, & par bien de reflexions aussi salutaire qu'inévitables, la faisoient rentrer en elle-même, & revenir à son Dieu; enfin la mort de son Pere anéantit toutes ces esperances, & fut le coup mortel, ou plutôt le coup de grace qui acheva de la détacher de tout; malgré la soumission aux volontés de Dieu, il lui fallut bien du tems pour se consoler d'une si grande perte, elle aimoit trop tendrement son pere, elle en étoit trop tendrement aimée pour ne pas ressen-

tir tout ce que la douleur a de plus vif.

Enfin la piété reprit tous ses droits, elle connut avec regret qu'elle étoit sortie des voies de la providence, & que le chemin, où l'ambition la faisoit marcher, ne pouvoit que la conduire au dernier malheur; tout ce qu'elle avoit vû de bons exemples, tout ce qu'elle avoit entendû de saintes Maximes, tout ce qu'elle avoit appris de pratiques de devotion, chez les filles de Sainte Marie revint à propos à son esprit pour lui tracer un plan de vie conforme aux regles de l'Evangile; avant que de rien changer dans son extérieur, elle commença par reformer ses sentimens, & ses idées, & se déclarer hautement pour la vertu; sa vie fut plus retirée, ses discours plus mesurés, on la vit assidue aux offices & aux instructions de la Paroisse, elle entendoit tous les jours la Sainte Messe, elle frequentoit les Sacremens, soigneuse d'offrir à Dieu toutes ses actions, soumise à la sœur aînée qu'elle regardoit comme sa mere, elle se pretoit volontiers au détail penible dont on la chargeoit & s'en acquitoit avec au-

de Dame Dominique Detcheverry. 7
tant d'humilité que de fidélité tout bas
& embarrassant qu'il étoit quelquefois.

Le mariage de sa sœur ne changea rien, ni dans ses dispositions, ni dans ses exercices elle ne lui donna que plus de liberté pour suivre la voye de Dieu dans l'état où il voudroit l'appeler sa résolution fut prise dès lors de quitter le monde, mais incertaine sur le genre de vie qu'elle devoit embrasser se défiant également de son penchant, & de ses lumières; elle fit à Dieu bien de prières pour demander un guide selon son cœur dont on peut en sûreté suivre les conseils persuadée que si on a besoin d'un conducteur quand on entreprend de voyages dans un pays inconnu, il est bien plus nécessaire dans le chemin du salut on il est si aisé de s'égarer, & où l'égarément peut avoir de si funestes suites.

Ce guide désiré avec tant d'ardeur ne fut pas long-tems à trouver les habitans de la Paroisse d'Urrugne, ou étoit pour lors Mademoiselle Detcheverry, désirerent une Mission en 1732. nous avons déjà dit que par les soins d'un pieux Ecclésiastique, il s'étoit formé

depuis peu dans le païs basque un corps de Missionnaires qui y faisoit de toutes parts de grands fruits, c'étoit ce nouvel Apôtre aussi zélé qu'éclairé dans les voyes du salut que Dieu destinoit à jeter les fondemens de la maison de retraite d'Hasparrein, & à en diriger la premiere Superieure; la Mission se fit avec le succès ordinaire, mais personne n'en profita plus que Mademoiselle Dercheverry, elle écouta avec la plus grande attention, elle goûta infiniment le fervent Missionnaire, & crut trouver en lui un nouveau Raphaël que le Ciel lui présentoit, comme à Tobie pour la conduire sûrement dans toutes ses démarches, elle lui ouvrit son cœur, lui donna toute sa confiance, & jusqu'à la mort elle l'a toujours regardé comme son pere, & son oracle. C'est de lui que l'on doit entendre tout ce que dans la suite nous aurons occasion de dire de son directeur; ce fut sous sa conduite que la reforme s'étendit jusques sur l'exterieur, les sentimens interieurs l'y avoient préparées, & il lui en couta peu de quitter toutes ses parures, & les habits de quelque prix
pour

pour ne plus porter que des étoffes simples & grossieres ; elle renouvella toutes ses resolutions , & ne songea plus qu'à se separer du monde , & se consacrer entièrement à Dieu , & afin d'y mieux preparer la victime , elle ne negligea rien pour faire les plus grands progrès dans la perfection ,

Parmi divers projets qui rouloient dans son esprit sur son état , & qui tour-à-tour lui faisoient envisager comme plus agréable à Dieu , tantôt la contemplation du Carmel , ou l'austérité de Sainte Claire , tantôt la charité des hospitalieres , ou la fidelité aux petites choses des filles de Saint François de Sales ; c'étoit surtout le zele pour le salut du prochain qui étoit le plus de son gout , son pais lui en fournissoit un objet interessant la plus-part des filles y étoient sans éducation & couroient sans - cesse les plus grands risques ; elle resolut d'y travailler , mais la difficulté étoit d'en determiner les moyens : le hazard lui en fournit les premieres idées ; la Vicomtesse Durtubie , Dame distinguée par sa naissance , & par sa pieté , lui disoit un jour je souhaiterois qu'il y eut une mai-

son de retraite où les personnes du sexe pûssent passer quelque tems à penser uniquement aux affaires de leur salut, le dessein est fort bon, repondit la pieuse fille, mais je ne vois pas l'exécution si prochaine, elle étoit bien éloignée de penser qu'elle alloit être la pierre fondamentale de cette maison.

Cependant toujours attentive aux inspirations de Dieu, cette ame docile déjà pleine de projets de zele crut entrevoir sa volonté dans cette rencontre fortuite, se confirma dans ses desfeins, & pensa aux moyens de les exécuter, elle en parla à son Directeur & lui fit part de ses desirs & de ses vûes celui-ci avoit formé depuis long-tems un projet semblable il portoit même ses vûes bien plus loin il vouloit que les filles vertueuses qui composeroient la Communauté en travaillant à leur sanctification travaillent aussi à celle des autres, quelles élevassent la jeunesse & fussent reçûs les personnes qui pour se garentir de la corruption du monde, viendroit chercher un azile dans leur maison: il avoit même jetté les yeux sur Mademoiselle Detcheverry, ses talens, ses

vertus, son zele lui faisoit croire qu'elle seroit propre à l'exécution de ce dessein, mais comme il ny voyoit encore aucune apparence, il s'étoit borné à offrir à Dieu sa bonne volonté sans en faire part à personne; l'ouverture que lui fit sa pénitente reveilla ses esperances, il lui découvrit à son tour le grand projet qu'il avoit déjà formé & digéré, & lui expliqua en détail, le plan de la Communauté dont il vouloit la faire Supérieure.

Leurs sentimens se trouvoient parfaitement conformes; celui qui avoit été le principe de leur union, & le terme de leurs pensées fut aussi le lien qui les attacha à la même oeuvre; on prit, on consulta de concert, & on resolut de mettre au plutôt la main à l'oeuvre quoique tous les fonds nécessaires à cet établissement nous manquent si le Seigneur disoit - elle est l'auteur de cette entreprise, il trouvera & nous fournira les moyens de la faire réussir; nous ne cherchons que sa gloire: si par quelque contre tems que nous ne sçaurions prévoir, elle ne s'exécute pas, il n'en sera pas moins glorifié; tachons de ny

pas mettre obstacle par nos infidélités, & nos défiances. La pieuse fondatrice fit des lors une espece de Communauté de sa maison, & un apprentissage de zele dans sa famille. Elle rassembloit ses Domestiques leur parloit de Dieu avec bonté, en proportionnant ses instructions à leur capacité. Elle rassembloit encore les jours de fête après l'Office un nombre de jeunes filles pour les entretenir de Dieu & les porter à la vertu, elle gagna tous les cœurs & Dieu benissant ces Essais d'Apostolat on en vit dans peu des fruits très considerables.

L'execution d'un si grand dessein n'étoit pas aisée il falloit des fonds considerables & ils n'avoient rien & dans un pays aussi borné, & aussi pauvre on ne voyoit aucune ressource: d'ailleurs ou se placer? plus exposé & plus depourvu de tout, dans une Campagne, & presque inutile dans Bayonne & dans St. Jean Delus, les deux principales Villes du Diocèse, ou il y a plusieurs Communautés d'hommes & de filles; convenoit-il de surcharger le Pays par de nouvelles fondations? les anciens Etablissmens ne subsistoient qu'avec peine, un Evêque

agréeroit-il celui cy ? on avoit besoin de Sujets pleins de vertu, de mérite & de zele, ou les trouver, comment leur faire goûter une Entreprise si difficile & si perilleuse ? le secret y étoit absolument nécessaire, une découverte indiscrete & prématurée auroit suscité mille contradictions, peut-être découragé les plus ferventes & rompu toutes les mesures, comment se promettre d'y réussir ? le Demon la nature pouvoient-ils manquer de traverser un dessein qui leur déclaroit ouvertement la guerre ? En effet, la confiance fut mise à bien des épreuves, c'est le seau des œuvres de Dieu. Plusieurs des filles qui s'étoient attachées à elle l'abandonnerent : dans la suite les parens de celles qui demeurèrent fidèles ne consentirent qu'avec peine à leur engagement. L'Evêque qui les protégeoit mourut bien-tôt après : on chercha long-tems un lieu & une maison où s'établir, le monde en fit bien des railleries, le Demon fit naître bien des tentations. Un cœur moins courageux & moins fervent eût été bien-tôt ébranlé. Mademoiselle D'Etcheverry fut inébranlable, ce n'est pas qu'elle méconnût les difficul-

tés : un esprit supérieur , une prudence consommée ne lui permettoient ni de les méconnoître , ni de les dissimuler : plus le terme de l'exécution s'approchoit , plus son esprit se trouvoit agité. Voici comme elle s'en explique à son Directeur , permettés que je vous parle avec ma sincérité ordinaire & que je vous expose les pensées qui m'agitent depuis long-tems ; quand je pense à l'entreprise que nous allons faire , je vous avoue que je suis bien embarrassée : j'ai compté sur des sujets qui auroient donné au public une idée avantageuse de l'œuvre. Celles qui se présentent ne sont guère capables de la donner , j'ai bien de la peine à m'engager : pardonnés ma naïveté qui me fait oublier ma bassesse, nous ne pourrons pas faire même grand chose, à moins que le Dieu de bonté ne veuille faire éclater sa puissance sur les petits. Cette réflexion m'arrête, & me fait craindre quelque tentation du Démon : la chose me semble pourtant assez de conséquence pour prendre toute sorte de précautions. Le bien que nous aurons fera des plus modiques. Les Demoiselles que j'ai compris devoir être les pre-

de D. Dominique d'Etcheverry. 15
mières n'en ont pas beaucoup ; il seroit
à souhaiter qu'avec leur vertu il y en eût
aussi d'autres pour suppléer à ce qui leur
manque. Pour notre travail sur lequel
vous comptés , il pourroit bien n'être
pas d'un grand secours. Bien de pau-
vres gens qui voudroient s'occuper pour
gagner leur vie n'en trouvent pas tou-
jours malgré les mouvemens qu'ils se don-
nent. Comment pourront donc faire des
filles enfermées , hors d'état d'agir par
elles-mêmes , cependant j'en passerai par
tout ce que vous m'ordonnerés.

C'est ainsi que l'ennemi de tout bien
faisoit les derniers efforts pour arrêter
le cours d'une si sainte entreprise , & se
servoit des vûes de la prudence humaine
pour traverser celles de la providen-
ce. La pieuse fille ne négligea rien de
son côté pour envisager le succès d'un
dessein qu'elle croyoit venir de Dieu ,
elle multiplioit ses prières , ses charités ,
ses communions , elle engageoit toutes
les personnes pieuses de sa connoissance
à s'unir à elle pour obtenir cette grace ,
elle examinoit, elle consultoit pour évi-
ter les ruses de l'amour propre & les il-
lusions du Demon , & elle se laissoit con-

duire par la voye de son Directeur, persuadée que Dieu lui parloit par sa bouche.

Dieu qui protégeoit une œuvre dont il étoit l'auteur, se chargea de lever tous les obstacles; il lui préparoit depuis long-tems pour compagne plusieurs personnes d'une piété singulière, elle leur découvroit son projet, & leur fit si bien sentir les avantages qui en reviendroient pour la gloire de Dieu, leur sanctification & celle du prochain, qu'elles entrerent avec joye dans toutes les vues, elle demanda le secret, jusqu'à ce qu'il plût au Maître de tous les tems de marquer le moment de l'exécution, & le secret fut inviolablement gardé pendant plus de quatre ans. Le nouvel Evêque agréa le projet & le favorisa, & tout le monde y applaudit enfin: ces retardemens furent même pour elle infiniment utiles, elle fit les plus grands progrès dans la vertu, on peut voir dans ses Lettres de quelle manière passant du scrupule à la liberté des enfans de Dieu, de cette liberté aux caresses: le céleste époux l'éleva à une sublime contemplation, on y admirera sa simplicité dans les détails.

qu'elle fait ; sa prudence dans les réflexions qu'elle propose ; l'humilité profonde avec laquelle elle envisage & les vertus & les défauts ; la générosité chrétienne qui lui fait devorer toutes les difficultés. L'obéissance aveugle qui la soumet absolument dans les moindres choses aux volontés de son Directeur ; l'amour de la croix ; le zèle des âmes ; l'esprit de pénitence qui lui étoit comme naturel ; Il n'est peut-être pas moins agréable qu'édifiant, d'y voir le développement de tous ces trésors par l'opération divine ; c'est une espèce de traité , de spiritualité , débarrassé de la sécheresse des préceptes , & dicté par l'expérience & le sentiment : où le cœur seul a tenu la plume.

M. de la Vieux-Ville étoit alors Evêque de Bayonne , ce Prélat , que son zèle , sa charité dans un Episcopat assez court , rendirent cher à tout son Diocèse , étoit un Protecteur déclaré de la Maison de Retraite ; il avoit déjà marqué une confiance & une estime singulière pour son Fondateur , en approuvant & en favorisant deux autres ouvrages de la même main : l'établissement des Missions. Sc. celui du Séminaire de Larres-

forre , c'étoit d'ailleurs un Evêque plein de bonne volonté & de goût pour les œuvres Apostoliques , on lui doit un double Catéchisme basque & françois , si nécessaires dans son Diocèse ; il avoit fait connoître & fait faire les Retraites Ecclésiastiques , & séculières pratiques de piété, si utiles, mais négligées , ou plutôt presque ignorées chez les Basques, & que son Successeur immédiat renouvella peu d'années après en 1740. avec beaucoup de fruit ; on pouvoit tout attendre de la sagesse du Gouvernement de M. de la Vieux-Ville, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à son Troupeau lorsqu'on s'y attendoit le moins , cette perte eût été irréparable si M. de Bellefons ne fût venu pour les remplacer ; il falut long-tems l'attendre , le Siège demeura plus d'un an vacant , Mademoiselle d'Etcheverry mit à profit cet intervalle pour se préparer à mieux remplir le dessein de Dieu par de ferventes prières , & par une vertu plus épurée & plus affermie que jamais.

M. Gigauld de Bellefons , Evêque de Bayonne , depuis Archevêque Darles , & enfin mort Archevêque de Paris, étoit

un de ces hommes rares, capable de remplir les plus grandes places & de faire réussir les plus grands desseins ; une physionomie noble prévenoit en sa faveur, un esprit délicat & pénétrant, le faisoit admirer ; un cœur généreux & compatissant le faisoit aimer de tous ceux qui se donnoient le loisir de le connoître ; il conservoit en tout beaucoup de dignité & de décence ; & malgré un abord peut-être un peu froid & trop réservé, il entroit avec bonté dans les moindres détails, sans donner dans la fadeur des complimens & la frivolité des caresses ; il étoit attentif à toutes les bien-séances, & rendoit exactement justice au rang & au mérite de tout le monde ; difficile à écouter, plus difficile à croire, & incapable de divulguer le mal de personne, il ignoroit absolument la médifance ; il se prêtoit de bonne grace, ou plutôt il se livroit avec zèle au bien, il en fit un immense en peu d'années dans ce Diocèse où sa mémoire sera à jamais en vénération ; ceux qui l'ont vû de près sont moins surpris de sa rapide élévation au Siège de la Capitale, qu'ils ne le sont du peu de justice que quelque

personne mal instruite lui a rendues ;
 c'est à ce grand Prélat qu'il étoit réservé
 de consommer l'ouvrage de la Maison
 de Retraite ; on lui en présenta le plan ;
 on lui en donna les regles ; on lui en
 fit connoître les sâjets , il y donna l'a-
 probation la plus ample , & exhorta à
 prendre incessamment toutes les mesu-
 res nécessaires pour l'exécution , elles
 étoient déjà prises autant que la pauvre-
 té réelle & celle dont on devoit faire
 profession avoient pu le permettre. Le
 15. Juillet 1738. toutes les Demoiselles
 destinées à l'établissement s'étant réunies
 à Bayonne , elles se présentèrent à M. de
 Bellefonds pour se consacrer à Dieu en-
 tre ses mains , & recevoir sa bénédic-
 tion & ses ordres ; c'est-là que renon-
 çant à leur famille , aux espérances de
 la fortune , aux douceurs de la vie &
 de la liberté , elles firent le sacrifice
 d'elles-mêmes en se dévouant à l'ins-
 truction de la jeunesse & aux exercices
 de la vie Religieuse , dans un pays in-
 connu où elles n'avoient pour toute res-
 source que l'appui de la providence ; ce
 sacrifice dut coûter à de jeunes person-
 nes ordinairement foibles dans la vertu ,

à qui dans le printems de leurs jours le monde offre ce qu'il a de plus engageant, & dont les passions naissantes & vives n'envisagent guère sans frémir, cette espèce de mort anticipée ; mais tout est facile quand on aime Dieu sincèrement.

Cette démarche fut faite de leur part de la manière la plus généreuse, & accueillie du Prélat avec la plus grande bonté, il examina soigneusement leur vocation, leurs dispositions, leurs talens, & fut édifié de leurs sentimens, se confirma dans l'estime qu'il en avoit déjà conçue, les exhorta à la persévérance, & leur donna sa bénédiction: Mademoiselle Detcheverry fut choisie & reconnue pour Supérieure par les suffrages unanimes de l'Evêque, du Fondateur & de ses Compagnes ; de-là elles se rendirent à Hasparrein dans la maison qui leur étoit destinée.

Hasparrein est une petite Ville riche, marchande & fort peuplée, dans le centre du Diocèse de Bayonne, & par conséquent à portée de tous les enfans du pays Basque, que l'on voudra y faire élever ; c'est-là qu'on leur avoit préparé une maison, c'étoit une petite Chartreu-

se où elles n'avoient que le pur nécessaire pour se loger ; sans cour ni jardin & sans presque aucune vue , elle étoit située dans un quartier reculé & dans un enfoncement qui la déroboit presque à ses voisins : c'étoit une vraye Maison de Retraite où elles passerent plus de trois ans privées de toute satisfaction humaine , jusqu'à ce qu'on leur eut bâti un logement plus commode, rien n'étoit plus conforme à leur désir, parceque détachées de toutes les choses de la terre, elles ne vouloient s'occuper que de Dieu.

Ce fut Mr. Dicharce Celciet , l'un des habitans d'Hasparrein des plus distingués & des plus riches , & en même tems des plus pieux & des plus charitables , qui leur fournit en attendant ce premier azile , & se chargea généreusement de leur en procurer un autre à ses frais, plus grand & plus convenable à une Communauté qu'on espéroit devoir être un jour fort nombreuse , & il se félicita d'avoir part à une bonne œuvre dont il sentoit tout le prix , en recevant chez lui la fervente colonie des épouses du Seigneur qui quittoit tout pour travailler à sa gloire , & de marquer ainsi sa re-

connoissance à la bonté du Seigneur qui l'avoit comblé de biens par le saint usage qu'il en faisoit pour assurer son salut, & celui de bien d'autres.

Le jour de leur arrivée à Hasparrein fut un jour de fête pour toute la Ville, elles y furent reçues par tous les habitans avec toutes les marques les plus sensibles d'une joye universelle, chacun s'empressoit à l'envie pour leur témoigner sa reconnoissance du zèle qui les y amenoit. M. Dicharce & toute sa famille se distinguèrent dans cette occasion & dans bien d'autres par de nouveaux bienfaits, il ajouta au logement qui leur avoit fourni des secours considérables pour leur nourriture & leur entretien. M. son frere, Prêtre, célèbre dans les Missions par un zèle infatigable, se chargea de servir & de confesser gratuitement la Communauté en qualité d'Aumônier, cette famille fut toujours un exemple de vertu pour toute la Ville. M. Hiriard, Curé de la Paroisse, reçut ces Dames avec une bonté singulière qui ne s'est jamais démentie : charmé du bien qu'elles alloient faire, il voulut partager les travaux du Confesseur Aumô-

nier, & suppléer à ses fonctions en son absence, & il leur fit présent d'un fort joli Ciboire où elles gardent le St. Sacrement, comme un gage de son attachement à la Maison.

Les Demoiselles au nombre de quatre qui commencerent cet établissement avec Mademoiselle d'Etcheverry, étoient, 1^o. Mademoiselle Lalando Berriots, de la noble maison de Berriots, cette jeune personne aussi recommandable par sa piété que par sa naissance, acquit en très-peu de tems une haute perfection sous la conduite d'une Supérieure elle-même si parfaite, ce fut le premier fruit que le Seigneur cueillit dans ce jardin délicieux planté par lui-même & arrosé de sa grace, elle mourut pleine de merite deux ans après le 21. Avril 1740. laissant à sa Communauté les plus grands exemples de sa soumission à la volonté de Dieu, elle fut enterrée à la Paroisse. M. le Curé se fit un devoir de religion & de charité de recevoir avec honneur ces précieuses reliques, & de les garder comme un gage assuré de la protection de Dieu sur sa Paroisse. 2^o. Mademoiselle Jean Cazaubon, héritiere

héritière des maisons du Cugaretta de Saintpé , & de Cazaubon Darbonne , elle a été nommée Supérieure après la mort de Mademoiselle d'Etcheverry.

3°. Mademoiselle Marie de Lamothe, de la maison de Lahet de Sarce , très - distinguée dans le pays , qui a donné un Evêque au Diocèse de Bayonne. 4°. Mademoiselle Marie François Danlhobide , fille du Syndic Général du pays de Labour , native de la Paroisse Dainhoul.

Ces cinq Demoiselles unies par les liens de l'amitié & de la charité , embrasserent avec la plus grande ferveur la Regle qui leur fut donnée , & la pratiquerent avec la plus ponctuelle fidélité : elles n'avoient qu'une volonté , & ne faisoient qu'un cœur & une ame. Un travail continuel & de fréquentes méditations sur les vérités de la Religion remplissoient tous leurs momens. Une mortification générale de toutes les passions & de tous les sens , en fit autant de victimes qui vivoient en Dieu avec Jesus-Christ dans l'exercice de la vie intérieure , elles ouvrirent leur Pensionnat , & se livrent à l'instruction de la jeunesse , qui vint bien-tôt avec empressement à

une si bonne école ; elles ne changerent dans leur extérieur que la couleur de leur habit qu'elles prirent noir pour faire sentir qu'elles étoient mortes au monde , & ne vouloient vivre que pour celui qui avoit vécu , & qui étoit mort pour les sauver : cette pieuse troupe grossit bien-tôt par l'entrée de plusieurs autres filles.

Cette première Maison fut , comme le berceau , le Noviciat de la Communauté. La ferveur y fut si grande , qu'on eut besoin de la moderer. *Si je secundois le desir de nos Sœurs* , écrivoit alors la Supérieure , *je les exercerois beaucoup plus que je ne fais , elles sont si exactes aux moindres observances , que j'ai de la peine à trouver l'occasion de satisfaire leur zèle , la moderation est bien nécessaire ;* mais rien n'égalait la piété , la charité , le recueillement , la mortification & toutes les vertus de la Supérieure , elle avoit plus besoin que personne d'être arrêtée , rien n'égalait sa joye de se voir débarrassée du monde , dans l'azile assuré de la Retraite , elle n'auroit pas changé avec le Palais des Rois sa petite & sombre demeure ; c'est-là que se li-

vant à tous les exercices de la vie intérieure , elle goûtoit à longs traits les douceurs incéffables de l'oraison , & se rassasioit de la manne délicieuse qui ne tombe abondamment que dans le désert.

Mademoiselle d'Etcheverry joignoit à une piété rare un mérite & des talens singuliers ; c'est alors que commencèrent à se développer , la prudence , la discrétion , les lumières , la douceur , la fermeté , & toutes les qualités nécessaires au gouvernement qu'elle possédoit dans un éminent degré , sa réputation se repandit bien-tôt de tous côtés , chacun s'empressoit de la connoître , de la voir , & de l'entretenir , on en revenoit plein d'estime , & d'une sorte d'admiration , mais sur-tout pénétré des plus vifs sentimens de religion, que sa conversation toujours édifiante ne manquoit pas d'inspirer , on benissoit le Seigneur du trésor dont il avoit fait présent au pays basque.

Cependant malgré toutes les industries qu'on peut imaginer pour multiplier les lits des Pensionnaires qui venoient de toutes parts , la Maison se trouvoit tous les jours plus petite , on

travailloit avec toute l'ardeur possible à en bâtir une autre plus commode, elle se trouva prête le jour de la Magdelaine le 22. Juillet 1741. la Communauté s'y transporta solennellement : le peuple y courut en foule, il contemplot avec une sorte d'avidité ces personnes nouvellement consacrées à Dieu, & avec édification, la modestie, la charité, la mortification, peintes sur leurs visages, en entrant dans la nouvelle habitation, elles dirent avec le Prophète :
 » C'est ici le lieu de mon repos, j'y demeurerai jusqu'à la mort, parce que
 » je l'ai choisi pour ma demeure éternelle : elles ne firent que deux ans après un changement à leurs habits, en prenant un voile & une robe semblable à celle des Religieuses de la Visitation, comme elles le souhaitoient depuis long-tems, avec l'agrément du Prélat qu'elles obtinrent en 1743.

A mesure que la Communauté & le nombre des Pensionnaires croissoit, Mademoiselle d'Etcheverry de plus en plus élevée sur le chandelier, se faisoit admirer par les dons du Ciel dont Dieu l'avoit douée pour l'exécution de ce des-

sein, & qu'elle fit valoir avec fidélité pour sa gloire, elle fit dans la perfection des progrès étonnans, ses paroles soutenues de ses exemples produisoient des effets merveilleux sur tous ceux à qui elle parloit : les moindres enfans étoient tous changés peu de tems après qu'ils avoient été sous sa conduite, & se rendant aimable par sa douceur & sa politesse ; on la voyoit toujours avec plaisir ; on ne la quittoit qu'avec regret.

Il seroit difficile de faire un portrait exact de toutes les vertus ; sa foi étoit vive, son amour pour les mortifications & les souffrances étoit insatiable, son humilité profonde, son obéissance entière, sa pauvreté extrême, son zèle ardent, sa tendresse pour ses filles confiante, sa charité parfaite, son oraison sublime, son union avec Dieu continuelle, sa resignation à ses volontés inaltérables, son exactitude à son devoir inviolable, sa faim pour la sainte Communion, & les fruits qu'elle en retiroit étoient admirables ; sa dévotion au Sacré Cœur de Jésus & de Marie tendre & solide ; & à l'exemple de son divin Mai-

tre , elle commença d'agir avant que d'enseigner : nous allons entrer dans ce détail édifiant. Comme la vie d'une Supérieure de Communauté n'est point chargée d'évenemens & n'est qu'un tissu d'actions de piété toujours les mêmes , nous ne pouvons que distribuer selon les différentes espèces de vertu , les traits que nous avons recueillis sur la vie de Mademoiselle d'Etcheverry : nous profiterons pour la mieux peindre des Lettres qu'elle a écrit à son Directeur , dont nous emprunterons souvent les termes , ce ne fut qu'avec peine qu'elle se résolut à tracer sur le papier ce tableau de son cœur & ce détail des opérations de la grace ; mais son humilité fut obligée de céder à l'obéissance , & nous sommes redevables aux ordres réitérés de ce pieux Ecclésiastique , du précieux monument qui nous reste de ses héroïques sentimens ; on trouvera toutes ces Lettres à la fin de cette vie.

S A F O Y.

Une éducation Chrétienne , un esprit pénétrant , une mémoire excellente a-

voit fait faire à Mademoiselle d'Etcheverry de très-grands progrès dans la connoissance de la Religion, un esprit solide & profond lui en avoit fait saisir vivement les verités, elle s'étoit faite des principes sublimes qui mettoient sa foi à l'épreuve de tout : la foi, disoit-elle, est le fondement de toute justice, c'est le premier pas qu'il faut faire pour aller à Dieu, sans elle on ne scauroit lui plaire ni avoir de vraies vertus. Supérieure à la raison, elle doit la tenir en servitude sous le joug de Jesus-Christ ; c'est à elle à diriger nos pas, regler nos jugemens, redresser nos raisonnemens, rectifier nos volontés, elle doit être sans partage sur tout ce que Dieu a revelé à son Eglise ; Dieu est la souveraine vérité, qui ne peut ni tromper ni être trompé, l'Eglise qui est son organe mérite la plus parfaite soumission, c'est le seul parti qui reste à prendre aux fidèles, quand elle a parlé, pleine de ce grand principe, cette sage Supérieure fut toujours infiniment éloignée de toutes les nouveautés, qui, de son tems, dans son Diocèse avoit fait de si grands ravages, elle ne souffrit jamais qu'elles eussent la

moindre entrée dans sa maison : l'Eglise des premiers siècles & celle nos jours, l'Eglise assemblée & l'Eglise dispersée c'est toujours la même épouse de Notre-Seigneur, contre qui les portes de l'enfer ne sçauroient prévaloir ; ses promesses sont infailibles tous les jours jusqu'à la fin des siècles, il est impossible qu'en aucun tems elle approuve l'erreur ou condamne la vérité : le Corps Episcopal uni à son Chef en est le dépositaire, & le Juge : c'est mon oracle ; il me suffit, je ne sçai plus que croire & obéir. Jamais les personnes suspectes n'eurent chez elles aucune entrée : les livres suspects n'en furent pas moins sévèrement exclus, on avoit beau les répandre avec profusion, ni la beauté de leur style, ni la douceur d'une piété apparente, ne purent leur ouvrir un azile que son zèle rendit inaccessible, elle n'en souffroit même aucun qui n'eût été vû & approuvé par son Directeur, & le hazard lui en ayant présenté quelqu'un d'inconnu, elle le renvoya aussi-tôt, la Perfection de Rodrigues, les Vies de saint Ignace, de saint François de Sales, de sainte Thérèse, de saint Jean de Dieu, de saint Vincent de
Paule

Paul & quelques autres de ce caractère, étoient les seuls qui composoient sa Bibliothèque, elle ne vouloit pas même de ces livres frivoles qui ne servent qu'à amuser l'esprit & à satisfaire la curiosité; il ne nous faut, disoit-elle, à ses filles, que des livres qui nourrissent l'esprit, humilient notre orgueil, & allument la charité.

Sa foy parut dès ses premières années, dès qu'elle eut bien connu que Dieu étoit l'auteur de tout, elle lui fit le sacrifice entier de sa raison & de sa volonté. La grace qui avoit repandu dans son esprit cet heureux germe, lui fit dès lors pratiquer les maximes de l'Évangile; elle s'y attacha si fortement, que malgré les occasions séduisantes que le monde lui présentait, & au milieu même des légers nuages que la fortune de son père fit élever quelque-tems, jamais elle ne s'en départit. Cette foy fut le principe des remords qui la rappellerent à la perfection d'où elle commençoit de s'écarter. Aussi dès qu'elle eut pris son parti elle ne souffrit aucun délai, elle ne se permit aucune alternative, se trouvant trop heureuse que Dieu lui fit connoître

tre sa volonté , elle lui en rendit de continuelles actions de grace. Confuse d'avoir perdu tant de tems , elle ne desira & ne voulut suivre tout le reste de sa vie que les lumieres de la foy.

Cette foy si éclairée & si ferme , n'étoit pas moins agissante. Si j'entens parler de la vertu ou des préceptes de l'Evangile , en un mot , de tout ce qui regarde Dieu , & nous unit à lui , je me sens , disoit-elle , si attendrie , que je retiens mes larmes avec peine ; & comme la présence de Dieu lui étoit presque continuelle , & sur-tout celle de son divin Sauveur dans l'Eucharistie. Elle ajoutoit , je me sens si touchée par l'approche de Jesus-Christ , & ma foy est si vive , que je ne puis me contenir ; que d'actes d'adoration ; que d'humiliations ; que d'effusions de cœur , à la vûe des grandeurs infinies de Dieu , & des anéantiffemens de son Fils.

Sa foy produisoit cet esprit de religion qui se montroit dans tous les hommages qu'elle pouvoit rendre à Dieu ; son ardeur dans la Priere ; son recueillement devant le saint Sacrement & pendant la Messe , tout annonçoit de la

maniere la plus sensible les sentimens dont elle étoit pénétrée. Tout est grand, disoit-elle, à ses cheres filles, dans le culte que nous devons rendre à notre Dieu, nous devons l'adorer en esprit & en verité ; il faut que notre intérieur & notre extérieur rendent témoignage à sa toute-puissance, & que nous nous fassions un devoir de le confesser de cœur & de bouche. Tout ce qui est prescrit, & pour le fonds & pour la maniere, & pour la posture doit être exactement observé par tout, & spécialement lorsqu'il est question de chanter ses louanges, ne nous acquittons pas de ce devoir avec dégoût, mais avec plaisir. Louons le Seigneur avec allegresse, nous ne sçaurions faire assez pour glorifier notre Dieu ; elle employa les riches habits qu'elle avoit tiré d'Egypte pour orner l'Arche de la nouvelle alliance, aussi rien n'étoit plus prope que sa Chapelle ; c'étoit là une preuve bien sensible de la grandeur de sa foy, elle gemissoit sur l'ignorance de tant de Payens qui ne le connoissoient pas, sur l'obstination de tant d'Héretiques qui refusoient de le servir, sur l'ingratitude de tant de Chré-

tiens qui le deshonorent. Quoi ! s'écrioit-elle , dans les transports de son zèle , Dieu est inconnu , méprisé , outragé par ses propres créatures , par ses enfans , que ne puis-je les tirer de leur ignorance , de leur stupidité & de leur irreligion.

Rien ne la rejouissoit tant que d'apprendre les progrès de la religion dans les pays infidèles, elle eut voulu partager les travaux d'un saint François Xavier & des autres hommes Apostoliques, qui avoient étendu l'Empire du Sauveur. Quand on lui disoit qu'il alloit se faire quelque Mission , elle conjuroit ses cheres filles de prier avec elle , que le Ciel repandit ses plus grandes graces. Apprenoit-elle que les fruits y avoient été abondans , elle en remercioit le Seigneur ; elle avoit sur-tout une joye singuliere quand on donnoit la Retraite aux Ecclésiastiques , comme il en fut donné plusieurs en 1740. par M. l'Abbé de Latour, dans les trois Diocèses de Bayonne , d'Ax & d'Oleron ; c'est alors qu'elle redoubloit ses prieres & ses mortifications pour l'heureux succes de cette sainte œuvre , persuadée que rien ne con-

de D. Dominique d'Etcheverry. 37
tribue plus à la satisfaction des peuples
que la sainteté des Ministres.

Cette foy étoit encore la regle de ses actions, elle parloit de Dieu avec une vivacité, une force, une abondance, qu'on ne se lassoit pas d'admirer; elle n'auroit jamais tari sur ses divines perfections, c'est ce qui lui donnoit cette facilité rare de parler sur le champ tous les jours, quelquefois les heures entières à ses filles, d'une manière si touchante, qu'on ne l'entendoit jamais sans être embrasé d'amour.

Elle eut cependant plus d'une fois des tentations très-vives contre la foy, Dieu les permettoit pour l'éprouver & la fortifier, elle en fut toujours victorieuse, & par la miséricorde de Dieu elle n'en fut que plus ferme; toujours au-dessus d'elle-même, ne vivant que de la foy; toujours semblable à elle-même, & n'agissant que par la foy, & se regardant comme étrangère, exilée sur la terre.

S A M O R T I F I C A T I O N.

La première impression qu'une foy

vive fait dans un cœur , c'est de lui inspirer la haine de soi-même & l'amour d'une vie crucifiée , conforme à celle de Jesus-Christ , le renversement général que le péché a causé , fait sentir la nécessité de la mortification comme l'unique moyen de rentrer dans l'ordre , en assujettissant la chair à l'esprit , & l'esprit à Dieu , pour vaincre les repugnances de la nature , rien n'est plus utile que le souvenir continuel des souffrances de Jesus-Christ.

Perfuadée de cette vérité , Mademoiselle d'Etcheverry se déclara à elle-même une guerre implacable qui ne finit qu'à sa mort ; elle avoit si bien réussi à se vaincre , qu'elle ne sentoit presque plus de premier mouvement , lors même qu'elle parloit avec quelque vivacité , ce n'étoit que par reflexion : manquer à un point de regle , fatisfaire quelqu'un de ses sens lui eût par un monstre , elle étoit parvenue à n'en faire presque plus d'usage que pour la nécessité.

Dès qu'elle commença à se donner à Dieu , sa vie ne fut plus qu'une mortification & une pénitence continuelle ; d'abord elle retrancha tout le superflu ,

& se reduisit au pur nécessaire, elle châtia son corps par les veilles, les jeûnes, les austérités, pour crucifier cette chair de péché avec ses convoitises, vaincre cet ennemi domestique qui se revolte aisément contre l'esprit pour peu qu'on lui donne de relache; cette sainte cruauté qui en fit une hostie pure, sainte, agreable aux yeux de Dieu, fut le principe de toutes les faveurs dont elle fut comblée dans la suite, dès lors elle se fit un plan de vie qui embrassoit tous les momens du jour, & les consacroit à la pénitence.

Elle se levoit regulièrement à cinq heures, la priere du matin étoit suivie d'un'heure de méditation qu'elle arrosoit de ses larmes, & la méditation du travail qu'elle ne quittoit que pour aller à la Messe. A peine à midi pouvoit-elle s'arracher à l'Eglise pour prendre un leger repas, uniquement propre à soutenir ses forces, & nullement à satisfaire son goût; la récreation modeste qui les suivoit étoit assaisonnée de quelques histoires édifiantes, ou de pieux entretiens. Une lecture de pieté sanctifioit ses après-dinées, le travail

occupoit tout le reste du tems, elle l'aimoit autant qu'elle abhorroit souverainement l'oïveté. Une heure de méditation precedoit son souper, elle y nourrissoit l'ame avant de soulager son corps, elle se couchoit vers les dix heures, après un quart d'heure d'adoration du saint Sacrement, & de préparation à la mort, dont le sommeil lui retraçoit la plus vive image.

Ainsi se passoient ses journées, chaque semaine avoit ses exercices propres, elle y prenoit la discipline, & faisoit un jeûne outre ceux d'obligation. Son directeur loin de devoir l'exciter aux mortifications, fut obligé de les fixer à cette regle, elle le pria plus d'une fois de se relacher un peu sur ce point, de lui permettre de prendre la discipline & de jeûner plus souvent, de porter une ceinture de fer, ou de crin, au moins en certains jours; & comme il ne croyoit pas lui devoir accorder cette permission par la crainte de ruiner sa santé. *Vous sçavez*, lui dit-elle, *les outrages que j'ai faits à mon Dieu, je vous supplie de me les faire reparer autant que vous jugerés à propos en*

de D. Dominique d'Etcheverry. 41
ne m'épargnant pas, ma santé est en-
core assez bonne pour soutenir la dis-
cipline que je prends une fois durant
un Pater & un Ave, accordés-moi la
grace de la prendre plus souvent &
plus long-tems; & sur la difficulté qu'il
lui en faisoit, je vous demande d'être
plus indulgent. Si les Saints avoient
écouté toutes les petites incommodités,
il n'y en auroit eu aucun qui n'eût épar-
gné son corps. Je me porte assez bien
Dieu merci, à quelques maux de
tête près. Quelques mois avant elle lui
avoit écrit pour lui demander la per-
mission de porter la ceinture, ou au
moins quelqu'autre chose un jour de la
semaine, le priant & le conjurant de
ne la pas tant épargner. Me voici, lui
écrit-elle, dans un tems où il semble
que la vie molle que je mene n'est pas
de saison; (c'étoit au Carême qu'elle
jeûnoit rigoureusement.) Permettés-
moi de reprendre la discipline que vous
m'avez défendue en l'augmentant un
peu: Si vous trouvez à propos que je
porte une des ceintures que vous m'avez
vûes au moins le vendredi saint, je
vous en serai bien obligée. Elle étoit

atteinte d'un grand mal de tête ; c'est un mal , disoit - elle , à son Directeur , assez général , & je l'ai legerement. Si je m'étois contentée , j'aurois écrit après votre Lettre reçue , pour avoir la dispense. A ces traits qui n'admirera pas son courage & son amour pour les mortifications ?

La Retraite faisoit sa plus grande consolation dans le tems même qu'elle étoit dans le monde , elle n'en sortoit que quand la nécessité , la charité ou la bienveillance l'y obligeoit , elle évitoit toute curiosité même les plus innocentes , & retenoit la liberté de ses yeux sur les objets les plus permis ; elle fuyoit les entretiens & les conversations inutiles , toutes celles où on ne parloit pas des choses saintes lui paroissoit ennuyeuse , jusqu'à lui causer une tristesse qu'elle avoit peine à dissimuler , comme elle le marque à son Directeur , lorsque la conversation rouloit sur quelque chose d'ennuyeux ou de desagréable , on voyoit toute son attention se reveiller pour écouter avec complaisance ; au contraire , si l'entretien avoit quelque chose d'amusant , elle le laissoit aller sans

attention , quoiqu'elle conservât un air riant qui sembloit y prendre part , on la badinoit quelquefois sur cette petite tromperie , on lui demandoit si elle avoit entendu ce qu'on venoit de dire , la bonne foy ne lui permettant pas de mentir , son esprit lui fournissoit quelque agréable replique pour cacher sa distraction ; mais toujours on lui voyoit remplir toutes les bienseances avec une politesse & une attention qui lui attiroit l'estime & le respect de tout le monde , & jamais elle ne dedaignoit de se mettre à la portée des personnes du plus bas étage lorsqu'elle pouvoit leur être utile.

Mais quelles ne furent pas ses mortifications quand elle fut entrée dans la Retraite après laquelle elle avoit si long-tems soupiré , elle se regarda comme une victime consacrée à Dieu , qui ne devoit vivre & mourir que sur la croix. Quoique la Regle fût austère & qu'elle la gardât avec la plus parfaite exactitude , elle avoit une adresse inépuisable pour y ajouter de nouvelles austérités , tantôt de jeûnes , tantôt de veilles , aujourd'hui des humiliations , une autre-

fois de postures gênantes ; on craignit pour sa santé , & son Supérieur se crut obligé de charger deux Sœurs d'y veiller de près , & d'empêcher qu'elle ne se portât à des excès qui pussent lui nuire. Comme elle se défioit de sa vivacité naturelle , il n'est point de violence qu'elle ne se soit faite pour la vaincre , & reprimer jusqu'au plus léger mouvement de son cœur ; elle remporta sur elle-même une victoire si complète , qu'elle devint maîtresse absolue de toutes ses passions & un parfait exemple de douceur. Les violences que je me fais , c'est à son Directeur qu'elle écrit , pour combattre mon orgueil , source de mes vivacités , me rendent la vie pénible , quoique je ne voulusse pas la perdre sans participer plus long-tems à la croix de Jesus-Christ , elle eut des occasions assez fréquentes par l'inegalité des humeurs , des foiblesses & des infirmités de ses filles , & encore plus par les contradictions extrêmes , c'étoient les croix qui l'éprouvoient le plus ; mais loin de s'en rebuter , elle les supportoit avec une patience qui les faisoit admirer de ceux même qui les lui causoient , & qui ne

pouvoient s'empêcher d'être touchées des manières obligeantes qu'elle avoit à leur égard.

C'étoit une attention continuelle à renoncer à tous les plaisirs, à s'abstenir de tout ce qui flatte le goût & l'appetit, & à rechercher avec une pieuse adresse tout ce qui pouvoit les mortifier : ce qu'elle trouvoit de moins ragoûtant faisoit ses délices ; & jusques dans les meilleures tables où elle s'est souvent trouvée dans le monde, elle sçavoit en faire naître l'occasion. Lui servoit-on quelque chose de gâté & de degoûtant, ce qui est souvent arrivé, ou par la pauvreté de la Maison, ou par l'inattention des domestiques, elle le prenoit aussi-tôt avec une sorte d'avidité, à moins qu'elle ne s'apperçût qu'on en servoit à d'autres, la charité l'emportant alors sur la mortification, elle le faisoit desservir, & l'humilité d'ailleurs y trouvoit son compte, en cachant par-là les mortifications qu'elle exerçoit les autrefois. Si on lui présentoit quelque chose de bon, ce n'étoit point pour elle, elle l'envoyoit tour à tour aux autres sans aucune prédilection, ou s'il y avoit quelque pré-

ference , c'étoit pour celles dont elle avoit moins lieu d'être contente.

Une vie si pénitente & si mortifiée altera bien-tôt sa santé , mais rien ne fut capable de diminuer ses mortifications , c'étoit pour elle une très-grande croix d'être obligée de les suspendre & d'interrompre le train de la Communauté , obligée de garder la chambre & de prendre quelque soulagement dans ses maladies , elle disoit confidemment avec simplicité , que je suis à plaindre , je n'ai rien à souffrir. Ses infirmités devinrent presque continuelles ; mais quoiqu'elle eût toujours grand soin que rien ne manquât aux autres malades , elle ne se plaignoit jamais de quelque maniere qu'on la servît ou qu'on la traitât , on avoit presque à se plaindre de l'excès des précautions & des menagemens qu'elle forçoit ses Sœurs de prendre pour les plus legeres incommodités , mais elle en usoit autrement pour elle-même ; elle gémissoit & se plaignoit amerement des moindres soulagemens qu'on la forçoit de recevoir , & des attentions qu'on lui marquoit , on voyoit alors son visage changé , & à la place de cette sere-

nité qui y paroïssoit dans ses souffrances, succédoit une tristesse qui faisoit connoître la peine qu'elle en avoit.

Bien loin de se soulager, on la voyoit dans ses maladies & dans sa convalescence se tenir droite dans une posture gênante, sans qu'on peut jamais l'obliger à s'appuyer un moment; tel fut St. Martin qui refusa à ses disciples le léger soulagement qu'ils vouloient lui procurer, en le changeant de situation; on la vue supporter la fièvre les trois & quatre jours sans se plaindre, si ce crachement de sang ne l'avoit trahie, jamais, ni dans son air, ni dans sa maniere d'agir, on n'eut pu connoître son mal; & lors même qu'il sembloit l'aller suffoquer, elle étoit aussi tranquille, aussi contente, que si elle eut possédé la plus parfaite santé. Quelque foible quelle fut, & après avoir pris des remèdes & souffert des saignées, elle ne se tenoit pas moins à genoux dans toute la méditation; elle s'efforçoit d'y aller, jusques là qu'on la vue monter & descendre comme en rampant, se traînant sur les mains & sur les genoux; elle tomba même une fois, & se fit

beaucoup de mal sans se plaindre, ni faire rien connoître, jamais elle ne fut allitée que forcée par l'excès du mal, & après en avoir souffert pendant plusieurs jours les vives atteintes dans son lit; au milieu de ses plus grands maux son visage étoit toujours le même, aussi riant que si elle n'eut rien souffert, & il n'est pas douteux que ses rigueurs n'aient abrégé ses jours.

Dès que ses incommodités lui donnoient quelque relache, & que son Directeur lui eut accordé la permission de suivre la Communauté, elle le supplioit de la laisser reprendre ses austerités. *Faites-moi la grace*, lui disoit-elle, *de me permettre de faire quelque chose pour honorer & imiter les souffrances de mon bien aimé dans ces jours de la Passion.* Il fallut enfin des ordres pour l'obliger dans sa maladie de s'abstenir de ces saintes rigueurs, mais elle ne manquoit pas des moyens pour y suppléer; elle se refusoit toute sorte d'aïses & de commodités; elle forçoit son corps épuisé à tenir de postures gênantes, sans se permettre, quelque instance qu'on lui fit de s'appuyer, lors qu'on

qu'on étoit obligé de la descendre dans une chaise ; elle ne se plaignoit jamais ni de l'amertume des remedes, ni du degoût insipide du bouillon, ni des douleurs de sa maladie ; au contraire elle se plaignoit des excès d'attention sur sa personne, & des soins qu'on se donnoit pour diminuer ses maux. Comme ses cheres filles penetrées de tendresse lui disoient, *notre mere vous souffrés beaucoup*, elle leur repondit, *c'est peu de chose, le bon Dieu ne me permet pas de porter sa Croix, il connoit ma foiblesse, & il me menage* ; aussi dans le plus fort de ses maladies on n'appercevoit rien dans son air ni dans ses paroles qui pût marquer la moindre inquietude, & quoique les douleurs fussent très-vives, on la voyoit avec un visage riant & content, comme si elle eut été dans les plus grandes delices, ce qui faisoit l'étonnement de toute la Communauté.

SON AMOUR DES SOUFFRANCES.

L'amour des souffrances est une suite de l'esprit de mortification, l'un mene

à l'autre le crucifiement volontaire de nous-même, nous fait desirer d'imiter Jesus-Christ souffrant & mourant pour nous; & fait regarder la Croix comme la véritable sagesse & la preuve de l'amour de la créature pour Dieu, & la plus grande faveur dont Dieu honore ses plus intimes amis. Cet amour des souffrances fut la vertu singulière de Mademoiselle d'Etcheverry, elle les desiroit ardemment, & jamais elle n'étoit plus satisfaite que quand elle en étoit accablée, elle y trouvoit les plus abondantes consolations, affronts, mepris, contradictions, degoûts, amertumes, tout fondoit sur elle; c'étoit dans ces occasions qu'elle marquoit le plus de contentemens, voici comme elle s'explique à son Directeur. *Il est vrai que je suis sensible à des petites contradictions auxquelles je suis quelquefois exposée, cela me doit faire connoître combien je suis peu capable des grandes. Il me semble cependant que je sens dans ces mêmes contradictions un plaisir secret qui me les fait desirer plus fortement. La Croix de Jesus-Christ, disoit-elle à son Directeur, a des attrait qui*

de D. Dominique d'Etcheverry. 51
me la font desirer avec ardeur, je sens
que rien ne me sçauroit unir plus in-
tivement à mon Jesus que cette voye.
Faites, au nom de Dieu, faites une victi-
me de eet Etre Supreme, d'une pauvre
pecheresse, à qui il daigne donner ses
sentimens. Le Seigneur me fait la
grace de porter les croix avec une con-
solation infinie, malgré leur amertu-
me; & je lui rends graces en les ac-
ceptant gayement. C'est ainsi que la
vûe des souffrances & l'amour de Jesus-
Christ lui faisoit recevoir de sa main
tout ce qui lui arrivoit de plus facheux.

C'étoit avec une espèce d'avidité &
d'économie qu'elle mettoit à profit
toutes les occasions de souffrir, il lui
échapoit alors mille traits qui faisoient
éclater sa joye. Dieu vous traite ainsi,
parce qu'il vous aime, lui disoit-il,
ou quelquefois elle repondoit avec
transport, *priés dont aussi que j'aime
à mon tour mon bien aimé.* Dans le
tems même de son délire dans ses vio-
lentes maladies, il suffisoit pour lui fai-
re prendre les remedes les plus amers,
de lui dire, *prenés-le pour le bon Dieu.* Un
jour dans sa maladie ayant pouffé vers le

Ciel un soupir ardent , elle dit d'un ton & d'un visage embrasé , *demandés pour moi au Seigneur beaucoup d'amour pour les souffrances ,* quoi lui repondit-on , *vous souffrés infiniment , & vous demandés de souffrir encore :* oui repliqua-t-elle avec vivacité , *je voudrois faire & souffrir quelque chose de plus pour Dieu , mais je crains que tous ces desirs ne soient que de velleités.* Elle mettoit tout dans le sein du Pere Eternel , ou dans le sacré cœur de Jesus ; tachant de se tenir unie à Dieu par des elevations de cœur , elle sembloit ne plus tenir à la terre , toujours soumise à la volonté de Dieu pour la vie & pour la mort ; c'est-là ce qu'elle enseignoit & qu'elle pratiquoit la premiere , assurant que la veritable vertu ne paroïssoit jamais tant que dans les maladies & les souffrances.

Cet amour de la Croix n'a pas été passager en elle , il a été constant & n'a fait que croître jusqu'au dernier moment de sa vie ; c'est elle-même qui le marque à son Directeur. *Quelques ameres que soient mes souffrances , je*

ne voudrois pas être sans elles, tant je trouve de la joye à la Croix de Jesus-Christ mon bien aimé, & c'est précisément ce que le grand Apôtre vouloit faire entendre, lorsqu'il disoit de lui-même, j'ai une joye surabondante dans mes tribulations; elle ajoute dans la même Lettre, malgré l'amertume que je trouve aux Croix, elles m'unissent si fort à Jesus-Christ que je ne voudrois pas être sans elles, & pour quelque relache que j'en ai, je ne respire que les occasions de souffrir, mon cœur ne pouvant se satisfaire que par cette ressemblance à celle de mon Dieu & de mon Sauveur; aidés moi donc par charité à porter la Croix de mon Dieu, en n'écoutant pas les plaintes & les murmures qui m'échappent dans mes inquietudes, souvenés-vous, Monsieur, que je me suis sacrifiée sans reserve, & qu'il ne tient qu'à vous de rendre l'holocauste de plus en plus agreable à ses yeux. Mais voici quelque chose de plus admirable, & qui prouve le grand prix qu'elle donnoit aux souffrances que Dieu lui envoyoit; on n'a fait que copier sa Lettre. La possession de mon

Dieu me paroît bien éloignée, je ne voudrois pourtant pas en jouir, jusqu'à ce que j'eusse souffert autant qu'il lui plaira pour mériter ce bonheur; il paroitra difficile de porter plus loin l'amour des souffrances: car dit-elle, quelques rudes que je trouve les Croix, elles me deviennent chaque jour plus aimables, & il me semble que je ne voudrois pas vivre sans en avoir. Le souvenir d'un Dieu, sorti du sein de son pere, pour embrasser les souffrances & les peines de ce monde, m'est d'un secours inestimable, & je ne crains que mes infidelités pour en perdre les douceurs. Elle ajoute dans une autre Lettre. je ne scaurois recevoir de plus grande consolation que celle de n'être pas épargnée par vous, & si quelque chose peut adoucir mes peines, il me semble que les punitions que vous trouverez à propos pour me rendre agreable à Jesus-Christ, me feront toujours de domager de la difficulté que j'y ressentois; ainsi agissés M. en pere qui chatie avec tendresse. Elle s'exprimoit ainsi à l'occasion de quelques humiliations qu'il lui permit, pour satisfaire la soif

de D. Dominique D'Etcheverry. 55
infatiable qu'elle avoit pour les souffrances.

Toutes ces expressions n'étoient que le langage de son cœur, dont les sentimens paroissoient dans toute sa conduite. Que n'auroit-elle pas fait, si elle n'eut craint de tenter Dieu? Mais les occasions de souffrir ne lui manquent pas; la Providence lui en fit naître sans nombre du côté du monde, du côté du démon, du côté des personnes même qui lui étoient unies; elle acceptoit tout de grand cœur, son plaisir & sa joye étoient alors inexprimables; illusions, peines d'esprit, trouble de conscience, abattement de cœur, tout servoit à lui faire sentir sa misère, & à l'unir à Jesus-Christ. La critique du monde sur la reforme de sa vie, sur ses desseins, sur l'incertitude des événemens, sur la difficulté de l'exécution, tant de fois présentées à son esprit, lui faisoient connoître que les œuvres de Dieu se faisoient dans les contradictions. Que n'eut-elle pas à souffrir de la différence des temperamens, des humeurs & des inclinations qu'il falloit tous les jours éprouver & redresser? De la gros

fiereté des domestiques, & de plusieurs pensionnaires sans éducation, sur lesquelles il fallut veiller ? Des injures & des emportemens des gens de dehors qu'il fallut souffrir ? Des peines, des embarras, des scrupules de ses cheres filles, qu'il falloit écouter, consoler, affermir instruire, animer dans la voye de la perfection ; c'est à quoi elle s'appliquoit avec une attention & un zèle à qui rien n'échapoit : on auroit dit que son cœur pour se faire tout à tous prenoit autant de formes que les circonstances le demandoient. Douceur, tendresse, compassion, fermeté, humilité rien ne lui coûtoit, quand il s'agissoit de leur bien spirituel.

Elle portoit sur tout la charité si loin, que lorsqu'elle avoit quelque lieu d'être offensée par l'indiscretion de quelque Sœur ; elle étoit la premiere à la rechercher, à l'embrasser & à lui faire même quelque préférence, à lui marquer sa tendre amitié ; jusques là qu'elles se disoient entr'elles, il suffit de mortifier notre chere mere pour en être plus tendrement aimées. Une de ses filles s'avisa sans reflexion de lui dire en
pleine

pleine Communauté qu'elle faisoit aussi de fautes, & que toute mère qu'elle étoit elle n'étoit pas morte à elle-même, elle n'en fut pas du tout émue, & répondit avec sa douceur ordinaire, que cette fille lui disoit des vérités en badinant & qu'elle étoit un trésor dont elle vouloit profiter.

Les occasions même les plus dures à la nature ne servoient qu'à faire éclater davantage son ardeur pour les souffrances. Entre bien d'autres, il lui arriva d'être insultée par une personne de dehors; après un pareil traitement, on fut bien surpris de la voir aussi gaye & aussi contente que si elle avoit été comblée d'honneur: ce ne fut pas tout, soit que cette personne eut été touchée de sa retenue, ou qu'elle voulût l'éprouver, elle lui envoya quelque ouvrage à faire; la sainte fille fut si charmée d'avoir cette occasion pour lui marquer son estime particulière, qu'elle fit d'abord cesser tout notre travail, pour satisfaire au plutôt le desir qu'elle avoit de l'obliger.

Elle reçut aussi une Lettre anonime, c'étoit à l'occasion d'un Cavalier qu'el-

le avoit éloigné des Parloirs; les termes les plus injurieux & les plus offensans n'y étoient pas épargnés, il n'auroit peut-être pas été difficile d'en découvrir l'auteur, & de lui faire sentir la confusion qu'il meritoit. Mais ravie d'avoir fait son devoir, elle marqua à son Directeur qu'elle avoit ressenti une vive joye d'avoir reçu cet affront pour Notre Seigneur, qu'elle le remercioit de ce qu'il la rendoit digne de participer à ses souffrances; car elle regardoit ces occasions comme des faveurs signalées, qui l'attachoient plus étroitement à lui, & qui la rendoient plus conforme à sa vie souffrante dont elle faisoit toute sa gloire.

Dieu voulut aussi qu'elle éprouvât des peines d'une autre espèce, dont il la dedommageoit par les graces signalées qu'elle en recevoit, qui en augmentoient le desir; voici comme elle les expose à son Directeur. *Je vous dirai seulement que je suis quelquefois plus forte, mon ame voulant jouir de quelque chose qu'elle sent & dont elle ne peut avoir la jouissance, telle quelle desire. La divinité de mon Dieu, dont*

de D. Dominique D'Etcheverry 59
je sens quelque chose, est le sujet de
mon martyre que j'aime tendrement &
le préfère à tout ce qu'il y a de plus
cher au monde; la crainte que j'ai de
cette même peine par mes infidélités,
est une occasion de faire demander au
Dieu de bonté les grâces nécessaires
pour accomplir ses adorables volontés,
jusqu'aux derniers momens de ma vie.
Cependant elle ajoutoit qu'elle souffroit
beaucoup de se voir éloignée du bon-
heur de posséder Dieu, & qu'il falloit
avoir éprouvé cet état pour sentir toute
l'amertume de cette douleur; & com-
me dans la dernière maladie une des
filles l'entretenant de ses croix, elle lui
dit, n'en parlés pas du moins durant
ma vie, car on perd beaucoup en les
racontant.

S O N H U M I L I T É.

Mademoiselle d'Etcheverry avoit été
avantageusement partagée des dons de
la nature, un esprit vif, aisé, pénétrant,
une imagination agréable, féconde,
une mémoire heureuse, une naissance
distinguée, une estime générale devoit

infiniment flatter l'amour propre ; mais loin de s'approprier aucun de ces avantages, persuadée que tout venoit de Dieu, elle en reconnût l'auteur, lui en rendit gloire, & lui en témoigna sa reconnoissance : tous ces biens ne firent qu'augmenter ses sentimens ; à mesure qu'ils se développoient en elle, la grace qui l'éclaircit, après lui avoir fait sentir les ravages du péché & l'étendue de la misere humaine lui fit comprendre que l'humilité étoit le fondement de toutes les vertus, & qu'il falloit se rendre petit comme des enfans pour entrer dans le Royaume des Cieux ; elle étoit encore dans le monde lorsqu'elle s'exprimoit ainsi. *Tous mes bons desirs s'évanouissent quelquefois si fort qu'il n'y a que foiblesse, orgueil & découragement en moi, ce que je remarque en moi est un fonds d'orgueil qui me fait craindre de perdre le mérite du peu de bien que je fais.*

Personne ne fut jugé plus capable qu'elle de gouverner la Communauté naissante, mais ses sentimens en étoient bien éloignés, elle auroit voulu passer toute sa vie dans l'obscurité d'une con-

de D. Dominique D'Etcheverry. 61
dition privée, ſachant combien il
eſt dangereux de ſe montrer. L'amour
propre & la vaine gloire la faiſoit fre-
mir; elle craignoit de tout perdre, &
de ſe perdre elle-même en ſortant du
dernier rang où elle s'étoit placée. Elle
tremble quand on lui parle de la Supe-
riorité; cent fois elle ſe jeta aux ge-
noux de ſon Directeur pour le prier de
l'en diſpenſer, & même de l'en dépo-
ſer; cent fois elle lui a écrit pour lui
demander cette grace; cent fois elle
pria ces Sœurs d'obtenir de lui que
quelqu'autre fut miſe à ſa place: *Je vous
aſſure*, dit-elle à ſon Directeur, *que je
me ſens incapable d'exercer les autres
à la vûe des foibleſſes dont je ſuis char-
gée; ce n'eſt pas par humilité que je
vous le marque, & je vous aſſure en-
core un coup que je me ſens ſi impar-
faite, que tout me reproche mes irre-
gularités; c'eſt ce qui me donne sou-
vent envie de me cacher aux yeux du
monde, & de ne travailler que pour
moi dans quelque coin ſecret: la crainte
que l'orgueil ne s'empare de moi excite
ces deſirs. C'eſt auſſi ce qui lui faiſoit
ſi ſouvent marquer à ſon Directeur:*

Toutes mes actions sont si corrompues, que je crains que bien loin de devenir agreable à Jesus-Christ, je ne fais que lui déplaire par le mélange qui se trouve dans mes meilleures actions.

L'on ne peut s'empêcher de donner l'idée qu'elle avoit d'elle-même, c'est elle-même qui la décrit. Je me trouve si remplie de l'amour propre que toutes mes actions me paroissent infectées, & pour vous en convaincre, les actions particuliers m'en font, Monsieur, une preuve continuelle, je n'en vois pas une petite contradiction,

Ma Sœur N. est capable de toutes les charges de la Maison beaucoup mieux que moi, disoit-elle ailleurs, je crains d'arrêter par mes infidélités le cours des bénédictions que Dieu répandroit sur cette Maison, & retarderoit le progrès spirituel de mes cheres Sœurs.

Ne pouvant obtenir sa démission, elle se déplaçoit du Chœur & se mettoit au dessous des dernières de la Communauté, se portoit aux fonctions les plus basses. On l'a vue travailler à la cuisinè, à balayer les appartemens, à aire tour-à-tour l'Infirmiere, la Portie-

de D. Dominique d'Etcheverry 63
re & la Maitresse des Pensionnaires, tenir les petites écoles, & remplir tous les emplois avec une joye & une exactitude que tout le monde admiroit.

Elle ne pouvoit entendre le moindre éloge de sa personne sans rougir & paroître interdite, tant elle étoit frappée de ce subtil poison, qui corrompt presque toutes nos bonnes œuvres. Quand elle se trouvoit dans la nécessité de faire quelque correction, elle se croyoit la plus coupable, & ne la faisoit qu'avec une douceur & une humilité tout-à-fait chrétienne. Un jour elle convint avec une autre de ses Sœurs, de travailler de concert à sa perfection; *Et comme nous ne sçaurions y parvenir, disoit-elle, qu'en nous corrigeant de nos défauts; ayez la charité de me reprendre des miens, qui sont sans doute innombrables, & je vous avertirai des vôtres; ainsi nous y gagnerons toutes les deux, & moi plus que vous.* Son humilité n'en étoit pas encore satisfaite, & elle se plaignoit amèrement à cette Sœur de ce qu'elle ne lui représentoit pas ses défauts; il faut, lui dit-elle avec larmes, qu'ils

soient bien grands, puisq'ue vous n'osés pas me les découvrir; & comme celle-ci ne pouvoit trouver dans sa plainte qu'un sujet d'humiliation pour elle-même. Cette Supérieure suplioit les autres Sœurs avec instance de lui rendre ce devoir de charité.

Jamais elle ne parloit avantageusement d'elle-même, ni de sa maison, ou au plûtôt elle n'en parloit pas du tout; mais avec une adresse inexprimable, elle detournoit toutes les conversations où il pouvoit y avoir quelque chose de favorable, & les faisoit tomber sur la pauvreté de quelques-uns des siens, sur ses défauts, sur tout ce qui pouvoit servir à l'humilier.

Lorsque son Directeur voulut lui faire rendre compte de son interieur, elle exigea qui lui seroit permis de détailler le mal comme le bien, pour en être comme le contre-poison. Ce ne fut que par obéissance qu'elle peut se résoudre à parler du bien, & ce n'étoit jamais sans une extrême repugnance qu'elle en parloit, toujours prête à garder là dessus un profond silence; quelques soins quelle eut de cacher ses dispositions, il

de D. Dominique d'Etcheverry. 65
en échapoit toujours quelque chose ;
elle prenoit alors le parti d'en faire con-
fidence, & d'en demander le secret ; il
est trop dangereux, disoit-elle, de
laisser rien paroître aux yeux des hom-
mes, on en perd ordinairement le me-
rite. Dans tous les exercices humilians
que la Communauté a dans l'usage de
partiquer, c'est elle qui s'abaissoit le
plus, elle n'avoit l'autorité que pour
s'anéantir davantage, & élever les au-
tres ; elle recevoit avec une bonté in-
alterable celle qui l'avoit le plus offen-
sée, elle étoit la première à les préve-
nir. Une Pensionnaire s'étant oubliée,
jusqu'à lui dire des paroles desobligean-
tes, la mere alla d'abord après la trouver,
pour l'affurer quelle avoit toujours les
mêmes bontés pour elle.

On ne peut mieux expliquer l'idée
qu'elle avoit d'elle-même, qu'en em-
ployant ses propres paroles. *Je me trou-
ve*, disoit-elle, *si remplie de l'amour
propre, que toutes mes actions m'en
paroissent infectées, & pour vous en
convaincre, les actions particulieres
m'en sont une preuve convaincante,
je ne vois pas une petite contradiction*

qu'il ne me faille quelque-tems pour l'accepter avec la tranquillité que me demanderoit une entiere soumission aux dispositions de la divine Providence; la difficulté que j'ai à m'accoutumer aux esprits differens, me met souvent dans des agitations, que j'ai peine à étouffer en moi-même, quoiqu'il n'y paroisse peut-être pas grand chose au dehors. Si j'examine quelque procédé, que je crois être mauvais à mon égard, il me faut des heures entieres pour ravoir le calme dans mon cœur; & les petites saillies de vivacité m'échappent aussi souvent, & mon air vis est presque toujours le même. Un secret orgueil, malgré les foiblesses qui devroient l'amortir, est enraciné dans mon cœur; & je ne laisse pas de donner au moins un demi-consentement aux louanges, ou à la bonne opinion qu'il me paroît qu'on a de moi: & dans le recit même que je vous en fais, je me cherche plutôt que Dieu, par la satisfaction que je trouve à vous faire un aveu, qui n'a je pense pour principe encore, que l'amour propre: voila en peu de mots

de D. Dominique d'Etcheverry. 67
mon portrait dans le mal que je connois
en moi. C'est encore elle qui continue,
De plus, mes meilleures actions ne
paroissent corrompues par de vices hu-
maines & basses, où l'amour propre a
toujours part. Les dissipations de mon
esprit qui me remplissent de confusion
y prennent souvent plaisir, & y sen-
tent un penchant à m'y entraîner,
comme aux desirs de manger & de
converser avec les gens d'esprit; les
personnes du sexe différent y prennent
souvent le plus de part, c'est parce
que j'ai plus d'occasion de les voir,
quoique d'ailleurs mes pensées ne soient
pas mauvaises, si ce n'est qu'elles en-
tretiennent mon orgueil; ou cependant
dans mes examens, je ne puis guere
découvrir un consentement de ce que
je viens de vous expliquer, ce qui
me fait encore craindre mon aveugle-
ment; C'est dans sa plus grande per-
fection qu'elle parloit ainsi.

Cette vûe presque continuelle de ses mi-
seres dont elle étoit penetrée, produisoit
une sainte haine pour elle-même; elle se
regardoit indigne d'aucune faveur; elle
croyoit mériter toute sorte de mépris;

elle étoit la première à se mépriser elle-même ; elle aimoit les humiliations & s'y plaisoit ; elle n'oublioit rien pour mortifier ses sens , son esprit & son cœur ; elle prie , elle sollicite , elle presse son Directeur de ne la pas épargner , d'en faire une victime parfaite ; elle l'affure de sa reconnoissance pour la grace qu'il aura bien voulu lui accorder.

Cette humilité si profonde , & si constante parût encore davantage dans les vertus dont Dieu l'orna pour les desseins qu'il avoit sur elle ; elle vouloit que sa modération ne fut que découragement , que sa prudence fut prise pour indiscretion , que sa fermeté passât pour vivacité , son zèle pour animosité , sa charité pour complaisance , sa douceur pour lâcheté , son humilité même pour foiblesse ; & tandis qu'elle possédoit toutes ces vertus dans un haut degré de perfection , & qu'elle en faisoit un usage si salutaire , elle croyoit qu'on devoit se prendre à elle même de tous les défauts & revers qui arrivoient à la Maison , elle n'en étoit pas moins pénétrée de reconnoissance pour les bon-

de D. Dominique d'Etcheverry. 69
tés dont Dieu la combloit, qui lui étoit
toujours présente. Cette reconnoissance
même la couvroit d'une nouvelle con-
fusion à la vûe de ses moindres fautes,
& lui faisant d'autant plus sentir le
besoin continuel de la grace, l'excitoit
à la demander sans cesse avec une nou-
velle ferveur.

S O N O B E I S S A N C E .

Le plus grand desir de Mademoiselle
d'Etcheverry a été de connoître la vo-
lonté de ses Superieurs, afin de se con-
former à celle de Dieu, qu'elle croyoit
devoir se manifester par leur organe.
Elle obéissoit aveuglement, non-seu-
lement à leurs ordres, mais à leurs
moindres intentions, aux dépens de
sa volonté propre, & de ses plus chers
interêts. Une soumission si parfaite lui
attira du Ciel des faveurs & des béné-
dictions singulières, qu'elle reconnût
par le progrès qu'elle faisoit dans le
goût de la priere, l'amour des morti-
fications, le mépris du monde & l'at-
tachement au service de Dieu; c'est
sa Lettre qui le marque ainsi. *J'ai 1716*

Monsieur, que je devois vous faire part du grand desir que j'ai de devenir sainte : le seul souvenir me fait verser de larmes qui proviennent d'une douleur interieure, qui ne me paroît pas naturelle ; Dieu me remplit de si grandes consolations, que j'ai de la peine à garder le silence. S'il vous semble, Monsieur, que je dois faire tout ceci, je vous prie de me le mander ; je ne vous en parlerai plus, je vous prie de m'enseigner une façon de me decouvrir comme l'on doit à une personne à qui l'on veut se soumettre entierement. Je ne suis pas entree dans un detail de mes meditations ; ce que j'ai eu l'honneur de vous dire verbalement, vous a dû faire comprendre ce que je pourrois vous en dire ; si vous souhaitez que je le fasse par écrit, je suis prête à vous obéir.

Mademoiselle d'Etcheverry étoit encore chez elle, & s'avançoit à grand pas dans la voye de la perfection, elle crut qu'un des moyens les plus efficaces pour y arriver, étoit d'attacher sa volonté à celle de Jesus-Christ dans la personne de son Directeur ; voici ses

de D. Dominique d'Etcheverry. 71
propres paroles. Il y a environ un mois, qu'il m'est venu un desir de me donner sans reserve à Jesus-Christ, & il me semble que pour cela je dois faire vœu de vous obéir en tout ce que je pourrois, & me defaire par ce moyen entierement de moi-même : il me paroît que de ne lui faire que des vœux de Religion, ce n'est pas assez, & que le sacrifice doit être plus grand. J'ai fait quelques Communions pour prier cet aimable Sauveur de m'oter cette idee, si elle venoit de mon imagination chimerique, ou de quelqu'autre motif qui ne vient pas de lui; le desir est toujours vif, ainsi j'ai pris le parti de faire là dessus tout ce qui vous paroitra le plus à propos. Peut-on porter le rénoncement à sa volonté, & l'amour de l'obéissance plus loin? En effet, douze ans avant sa mort, elle exécuta son desir, & fit vœu de lui obéir en toutes choses.

Il est dangereux, lorsqu'on est placé au-dessus des autres, qu'on ne goûte un peu trop l'indépendance, & que l'amour de l'obéissance n'en souffre. Mais Mademoiselle d'Etcheverry, qui

éprouvoit de si grands avantages dans sa soumission, chercha à faire de nouveaux progrès. Quoique Supérieure, elle ne voulût jamais se conduire, ni conduire les autres que par obéissance. C'est par les ordres & les avis de son Directeur qu'elle formoit toutes ses entreprises, qu'elle gouvernoit ses cheres filles, qu'elle guerissoit leur peine, qu'elle relevoit leur courage, qu'elle soutenoit leurs foibles, qu'elle éprouvoit leurs esprits, & qu'elle faisoit servir leurs talens. C'est encore dans son obéissance que sa vertu éclata le plus; c'est alors qu'elle trouvoit la tranquillité dans les traverses, la douceur dans les mortifications, le courage dans les oppositions, la facilité dans les exécutions, & même une sainte joye dans chaque Lettre, pour faire connoître combien son obéissance absolue lui étoit à cœur.

Dans le tems de ses maladies, elle prenoit tous les remedes qu'on lui prescrivoit, quelquefois contre son inclination; ce qui a souvent augmenté son mal. *Je me trouvois heureuse, disoit-elle, de mourir martyre de l'obéissance.*

de D. Dominique d'Etcheverry. 73
béissance. Elle obéissoit de même, sur le champ, aux moindres représentations de ses inférieures; l'excès de ses austérités & de ses travaux, ayant fait craindre pour sa vie, le Supérieur chargea quelque Sœur du soin de sa santé; ces traits sont fréquens dans la vie des Saints. On en trouve dans Saint Bernard, Saint François, Saint Louis de Gonzague; à leur exemple, elle obéissoit à ses surveillantes dans les moindres choses, au moindre signe de leurs intentions. L'une d'elles fut si confuse de cette dépendance, qu'elle demanda d'être déchargée de ce soin. Je n'osois depuis ce tems là, disoit cette Sœur, lever les yeux quand j'avois à lui parler, tant j'étois frappée de ce grand exemple.

Dans toutes les affaires, elle se contentoit de faire humblement ses représentations à son Supérieur, & craignoit toujours qu'on y eut égard; un jour qu'il s'agissoit de recevoir une fille je serois disposée à recevoir celles que vous trouverés bonnes, & à refuser les autres, & j'y trouverai une tranquillité que mon choix ne sçauroit me

procurer, dans la suite je vous supplie
 d'agir en tout avec une autorité entie-
 re : je ne suis jamais si contente que
 quand vous me parlez d'un ton déci-
 sif, & je ne cherche d'autre consola-
 tion que de faire votre volonté aux de-
 pens de la mienne que vous n'exercés
 guere ; ayés y, je vous supplie, égard ;
 & comme son Directeur croyoit d'e-
 voir user des prieres pour quelque sou-
 lagement qui lui étoit nécessaire dans
 l'état de défaillance où elle se trou-
 voit, & où elle negligeoit sa santé,
 voici sa docilité ; *Si vous n'approuvés
 pas ma conduite je vous supplie de ne
 pas me demander les choses par prieres
 mais seulement me désigner vos volon-
 tés, je tâcherai de les suivre mieux
 que je n'ai fait jusqu'à présent, si vous
 voulés avoir la charité de me conti-
 nuer vos bontés sans lesquelles je se-
 rois bien à plaindre, je vous supplie
 de me parler avec une autorité qui
 m'ôte toute prétention sur moi-même,
 elle lui avoit déjà écrit en ces termes ;
 je vous supplie de nouveau de ne point
 me demander mon sentiment sur tout
 ce que vous croirés être le plus agréa-*

de D. Dominique d'Etcheverry 75
ble à J. C. commandés-moi sans peine
me deffendant même les repliques, car
elle vouloit qu'il rompit ses volontés
en tout.

C'est par ce désir si ardent de captiver sa volonté propre & de s'en depouiller totalement, qu'elle fit le rigoureux, & héroïque vœu d'obéir aveuglement à son Directeur, faveur qu'elle avoit souvent & ardemment désiré, & qui lui avoit été long-tems différée, & par là elle triompha de mille tentations du malin esprit, & se mit à labri d'une infinité de perplexités, depuis ce moment elle jouit d'une paix admirable & ne mit pas de borne à son obéissance, *parlés, disoit-elle, commandés, ordonnés sans me consulter ni m'épargner en rien, j'obéirai toujours avec la grace de Dieu,* on lui ordonna de garder le lit dans le tems qu'elle ne seroit pas malade, elle obéit; on lui prescrivit un regime de vie plus doux & une conduite particulière lorsqu'elle croit pouvoir & devoir suivre les exercices de la Communauté. Elle s'y soumit, & on lui marque de communier, malgré ses peines & ses per-

suasions de profanation & de sacrilège; elle communie, on lui retranche les Communions, & on la réduit à deux par semaine. Quelque ardeur qu'elle eut pour s'en approcher plus souvent, quelque besoin qu'elle sentit de cette divine nourriture, quelques salutaires que lui parussent les fruits, qu'elle en retiroit; elle s'y rend aveuglement, bien plus, on lui ordonne d'obéir à une de ses filles, & la voila souple à toutes les volontés de son inferieure: enfin par la crainte que sa volonté ne fut pas encore assez liée, elle fait vœu de garder toute la Regle, vœu auquel elle n'étoit ni obligée, ni exhortée: N'est-ce pas porter l'obéissance & l'abnegation de soi-même à leur dernier période.

*SA FIDELITE' A OBSERVER
la Regle.*

Quoique Mademoiselle d'Etcheverry fut assurée du zèle de ses compagnes, pour mener ensemble une vie uniforme & reguliere, elle jugea néanmoins par l'avis de son Directeur, qu'il étoit

nécessaire d'adopter une regle, qui fixât en détail toutes leurs occupations & les mit en état de s'avancer dans la vertu, & d'être utiles au public. Dans cette vûe, elles choisirent les Constitutions de Saint François de Sales dont l'éminente pieté, & le talent de mener les ames dans la voye du salut, le leur faisoit regarder comme le modèle le plus parfait. Ainsi elles se lierent par ces Constitutions, & se firent un devoir de les suivre le plus exactement qu'il leur seroit possible, & l'on n'y a ajouté que quelques reglemens particuliers, conformes à leur état. Avant qu'on eut mis ces reglemens sur le papier, l'Esprit de Dieu les avoit écrits dans le cœur de Mademoiselle d'Etcheverry, & les avoit fait observer par la force & la douceur de ses inspirations. Aussi dès qu'elle fut Superieure, son exemple fut la plus forte loi; comme elle étoit la premiere à pratiquer la Regle, on la vit bientôt fleurir dans toute la Maison, il suffisoit de la voir, pour se sentir porté à l'exécuter; les plus zélées sçavoient, qu'elles en étoient bien éloignées, & toutes animées de

son exemple, tâchoient de la suivre.

Elle s'étoit formée une grande idée de l'observance de tous les points de la Regle, & quoique chacun des articles qu'elle contient ne soit pas d'une grande conséquence, elle étoit persuadée qu'il importoit beaucoup d'y être fidèles, ainsi elle ne négligeoit, ni ne vouloit pas qu'on négligeat le moindre article; elle avoit coutume de dire à ses cheres filles, *nous devons estimer les autres instituts plus que les nôtres, mais nous devons aimer le notre par-dessus tous les autres; ne nous imaginons pas que la fidelité dans les petites choses soit de peu de consequence, non c'est par l'observation exacte de de tous les points que nous pouvons parvenir à notre perfection: nous pourrions peut-être sans peché omettre quelques uns de nos reglemens, mais il faut convenir que cette omission ne scauroit plaire à celui au service duquel nous nous sommes engagées, c'est la seule nécessité qui peut nous en dispenser, & alors même nous devons nous en humilier.* Elle n'oublia rien pour inspirer à ses sœurs l'amour des

moindres regles, je donnerois mon sang pour cela, disoit-elle les plus petites choses peuvent ravir le cœur de Dieu & la plus petite négligence peut donner l'entree au relâchement, & c'est ordinairement ces omissions qui occasionnent les secheresses dans l'Oraison; elle faisoit tout craindre pour celles qui en seroient la cause, comme elle parloit aisement & bien, elle ne manquoit pas de faire exactement dans les chapitres, l'explication de la regle d'une maniere détaillée familiere & à portée de tout le monde.

Il falloit donc pratiquer la pauvreté, l'humilité, la mortification & les autres vertus religieuses dans l'esprit de la regle avec une entiere exactitude, chaque sœur devoit être ponctuelle pour le tems, pour l'ordre & pour la fonction, loin de mepriser, ou de rebuter certains services humilians, c'étoient ceux qu'on devoit les plus souhaiter; il falloit sur-tout avoir une vigilance continuelle sur soi-même, sur ses paroles, sur ses actions & sur toute sa conduite, aussi cette infatigable mere ne s'oublioit en rien, & se trouvoit

par tout, elle voyoit tout, elle regloit tout, elle animoit tout; & néanmoins elle n'omettoit aucun des exercices de la Maison; La cloche lui servoit de pretexte, elle se soumettoit comme la dernière au premier signal, & malgré ses infirmités habituelles, on la voyoit la première la plus régulière en tout. Quelle

quel silence au dortoir, quelle retenue dans la récréation, quelle prudence au chapitre, quel recueillement au chœur, quelle frugalité au réfectoire. On l'a vûe souvent quelque foible qu'elle fut à tous les exercices, s'appuyer sur ses mains pour monter les degrés & faire des chûtes par la foiblesse de ses jambes, tant elle avoit de la peine à s'en exempter. Son zèle pour l'observance l'emportoit sur tout; voici comme elle parle à son Directeur. *Je crois dans la sincérité qu'avec un peu de patience, mon estomac se fortifiera peu à peu, & je pense qu'il seroit mieux de n'y point faire attention; il y a bien des gens qui vivent sans une grande santé, & ne laissent pas de vaquer à tout; si vous le trouvez à propos je prendrai ce parti.* Ses

Ses cheres filles ne manquoient pas de la prier de se menager, elle leur repondit, une personne consacrée à Dieu, doit vivre & mourir dans la pratique de ses devoirs. Ce ne fut que par obéissance de son Medecin qu'elle se dispensa dans ses maladies des exercices les plus pénibles & les plus mortifiants; car elle a toujours persévéré jusqu'au dernier soupir dans l'exacte observance du reglement, autant que son état le lui a pu permettre; & comme elle ne pouvoit pas alors suivre le train ordinaire de la Maison, elle le suivoit d'esprit & de cœur. Elle pratiquoit dans son lit la mortification; elle y prioit constamment; elle s'y offroit presque à chaque moment à son bien aimé, en sacrifice; & n'oublioit rien pour se disposer à lui faire l'im-molation de tout son être.

S A P A U V R E T E'

Après avoir fait le sacrifice du plaisir par la mortification de la volonté; par l'obéissance; il en dût coûter peu à Mademoiselle d'Etcheverry, pour re-

noncer au bien de la fortune. Elle ne se borna pas à détacher son cœur des richesses, dont elle craignoit extrêmement le danger. Elle embrassa même la pauvreté réelle, & la pratiqua dans toute sa précaution ; elle sentit toute la force de ces paroles de l'Évangile : *Si vous voulez être parfait, vendés tous vos biens, & distribués en le prix aux pauvres, & suivés-moi.* Elle se les appliqua, & les suivit à la lettre. Dès lors les biens de la terre ne lui parurent plus qu'un poids embarrassant, dont elle voulût se délivrer. Elle estima, elle chérit la sainte pauvreté plus que tous les trésors du monde ; elle renonça aux établissemens avantageux que tout sembloit lui promettre, & s'en ferma toutes les avenues, en prenant le parti du Cloître. Elle ne s'y réserva même qu'une dot bien modique, qu'elle crût devoir accepter, pour ne pas tenter la Providence ; encore même, ne la recevoit-elle que pour en faire un saint usage, & l'employer aux besoins de sa Communauté.

Cet amour extrême pour la pauvreté

ré paroiffoit dans toute fa perfonne; & tout ce qui lui appartenoit, fa chambre, fes meubles, les habits, fon linge, fon lit, tout étoit borné au pur néceffaire, & dans la plus grande fimplicité. Elle defiroit de ne rien porter qui n'eût déjà fervi à quelqu'une de fes filles. Il falloit lui faire une forte de violence pour lui faire prendre quelque chofe de neuf, ou d'un peu propre, & quoiqu'elle le reçut comme une charité de la main du Seigneur, il lui étoit à charge, & il ne tenoit pas à elle qui ne fut distribué aux autres. C'eft ainfi qu'elle pratiquoit confamment la pauvreté, dans le tems même qu'elle n'y étoit obligée par aucun vœu; mais quelque réelle que fut cette pauvreté, elle ne rempliffoit point l'étendue & la vivacité de fon amour. La propriété de fes biens, la liberté d'en user, & de pofféder autre chofe que Dieu avec Dieu, l'alarmoit, & la gênoit infiniment. Elle ne ceffoit depuis long-tems de prier fon Directeur avec instance de l'en délivrer, en lui permettant de faire un vœu qui la dépouillât entièrement,

pour se lier plus étroitement à son bien aimé, qu'il différera long-tems de se rendre à son empressement; & dès qu'elle eut obtenu cette grace si vivement sollicitée, elle ajouta le vœu de pauvreté à ceux d'obéissance & de chasteté perpétuelle qu'elle avoit déjà faits.

Dès ce moment, son cœur se dilata; plus elle multiplioit ses sacrés liens, plus elle acqueroit de liberté intérieure. Ce dépouillement parfait que son amour lui fit embrasser, la mit dans une tranquillité parfaite; elle n'avoit rien, & jamais elle ne fut si contente; elle ufoit des choses les plus nécessaires, comme n'en usant pas, & toujours sans attache. Sa délicatesse sur ce point, alloit si loin, que la crainte de blesser cette aimable vertu, la réduisoit jusqu'à ne vouloir user des choses les plus simples, qu'autant que la nécessité l'y forçoit; & à se refuser même ce qu'on jugeoit lui être nécessaire. De peur d'y trouver la moindre satisfaction elle recevoit les alimens, les vêtemens, les services, les remèdes comme une aumône faite aux pauvres; les moins

ragoutans étoient ceux qu'elle choisif-
soit par préférence. Il parût bien que
ce sacrifice avoit plû à Dieu : rien ne
lui manqua ; elle éprouva la vérité de
cette promesse : *Ceux qui quitteront
tout pour l'amour de moi, recevront
le centuple dans cette vie.* Il est
étonnant comment avec un revenu
médiocre , elle a pû suffire à l'entre-
tien de sa Communauté ; aux orne-
mens d'une Chapelle, ou quoique sim-
ple , tout est d'un fort bon goût ; &
enfin aux reparations nécessaires dans
une Maison considérable. Comme elle
étoit éprise des charmes de cette vertu,
qu'elle regardoit comme la source des
bénédictions dont Dieu combloit sa
Communauté, elle ne cessoit de faire
remarquer à ses cheres filles le soin pa-
ternel de la divine Providence , pour
les engager à s'y confier absolument
par le dépouillement entier des choses
temporelles. Les vrais pauvres , disoit-
elle , sont la plus chere portion du
Sauveur, Dieu se déclare leur protec-
teur & leur pere : le bon ordre regne-
ra dans cette Maison , la discipline
s'observera, la piété s'y soutiendra au-

tant que l'esprit de pauvreté y subsistera. Les grandes richesses ont porté le relâchement dans bien de Monasteres; & ce malheureux le tien, & le mien a été la ruine des Communautés les plus regulieres & de plusieurs Ordres Religieux.

Elle s'étendoit volontiers sur cette matiere importante. *L'esprit de propriété, disoit-elle, est une peste pour les plus saints établissemens, qui ne peuvent subsister qu'autant qu'on s'en éloigne. Ayant de quoi nous nourrir, & vêtir soyons contentes, le reste seroit plutôt un fardeau qu'un soulagement par les embarras & les sollicitudes qui l'accompagnent; les besoins réels sont plus bornés qu'on ne pense ordinairement, & pourquoi craindre d'en être privées? Notre Pere celeste sçait ce qui nous faut, lui qui nourrit les oiseaux du Ciel, & qui orne si richement les lys des champs, pourvoira abondamment à notre subsistance. Cherchons premierement & uniquement le Royaume des Cieux, & la vraie justice qui y conduit; & le reste nous sera donné avec surcroit: elle*

de D. Dominique d'Etcheverry. 87
en faisoit encore connoître le prix &
le mérite. Les vrais pauvres, disoit-
elle, sont les bien aimés de Jesus-Christ;
c'est pour leur annoncer l'Evangile que
son pere l'a envoyé sur la terre; c'est
à eux les premiers qu'il a promis le
Royaume des Cieux; ce sont leurs mai-
sons & leurs compagnies qu'il a le
plus fréquenté; c'est à leur sujet qu'il
fait les plus grands miracles, & fait
éclater sa bonté & sa puissance; c'est
de ceux-là qu'il a choisi pour ses dis-
ciples, & associé à sa mission; & c'est
à ceux qui les ont aimés, & qui leur
ont fait du bien, qu'il accorde la
gloire éternelle; c'est même la vertu
chérie de Jesus-Christ qui a voulu naître
pauvre, dans un lieu & un état
très-pauvre, vivre & mourir pauvre
& nud: & c'est par cette ressemblance
que nous nous rendrons dignes épouses
de ce divin époux; c'est elle qui nous
raprochera plus près de lui & qui
nous rendra libres pour l'écouter &
le suivre. Je vous recommande, mes
cheres filles, cette sainte pauvreté.

Ces salutaires leçons, jointes aux
exemples, firent de si fortes impres-

sions sur l'esprit & le cœur de toutes ses filles ; qu'on voyoit en elle une sainte émulation pour la pratique de cette vertu. Elles n'avoient rien à elles, chambres, meubles, habits, tout annonçoit dans cette Maison l'estime parfaite de la sainte pauvreté, jointe à une propreté sainte & unie, qui en relevoit le prix. Tout étoit remis à la Supérieure qui en dispofoit sur le champ, elle ne s'en servoit que pour les besoins ; & comme une véritable mere, elle avoit une attention si constante à pourvoir à tout, qu'elle s'appercevoit souvent des besoins de ses filles, plutôt quelles mêmes : mais elle vouloit que tout ce qui devoit servir à l'autel fut très-propre, sans pourtant y faire des dépenses excessives. Toutes ses filles secondoient ses vûes, & l'évènement a parfaitement repondu à ses desirs.

S A P U R E T E'

Quoique Mademoiselle, d'Etchevetry eût d'abord goûté le monde, comme il est ordinaire aux personnes de

son âge & de sa naissance. Jamais elle ne donna prise à la plus légère censure; jamais elle ne s'éloigna des loix les plus exactes de la modestie; mais dès qu'elle eut embrassé le parti de la piété, elle sentit plus que jamais le prix de la pureté, elle l'aima passionnement, & donna pour la conserver dans une sorte de pieux excès: dès lors elle ne négligea rien pour l'acquiescer & la conserver dans toute sa perfection, persuadée que c'est un don de Dieu, & qu'il en coûte beaucoup pour l'obtenir; elle la demanda avec ferveur & mit en œuvre tous les moyens qu'elle y crût les plus propres, humilité profonde, mortification constante, jeûnes, austérités, rien ne fut oublié. Instruite de ce qu'avoient fait les Saints, elle n'omet aucune des précautions que la sagesse leur a suggéré.

Dès lors elle ne pouvoit rien souffrir qui fut capable d'en ternir l'éclat; elle étoit très-modeste dans ses habits, retenue dans ses paroles, mesurée dans ses démarches. Jamais on ne l'a vit parmi les hommes qu'avec cet air de réservé, qui en impose, & ce recueil.

lement qui met à couvert. Le plus libertin n'osoit s'oublier en sa présence, & se permettre quelque parole peu décente. Elle fit pacte avec ses yeux, pour ne les fixer jamais sur des personnes d'un différent sexe; & lorsque la nécessité ou la bienfaisance l'obligeoit à en voir, elle y étoit si peu attentive, qu'à peine une autrefois pouvoit-elle les connoître; elle les voyoit sans les voir, ses yeux étoient alors modestement baissés, & le plus souvent fermés. Jamais ses lèvres ne s'ouvrirent pour dire la moindre parole qui pût donner la plus légère atteinte à cette vertu angelique; elle ne souffrit qu'à peine qu'on parlât devant elle du mariage; elle n'ignoroit pas les assauts que le demon & la chair livrent à cette vertu délicate, & le danger continuel où nous sommes d'y succomber; elle réduisit si bien son corps en servitude par ses humiliations & ses mortifications, qu'elle ne ressentit presque plus les revoltes qui ont fait gemir les plus grands Saints, & qui ne furent pour elle qu'une matière de triomphe.

On peut juger combien sa circon-

inspection & sa rigueur augmentèrent quand elle fut à la tête de sa Communauté, elle fit établir pour règle, qu'on n'iroit jamais au Parloir pour quelqu'homme que ce fut, fut-il même un Religieux, ou un Prêtre, à moins qu'il ne fut proche parent, ou chargé d'examiner quelque Pensionnaire, ou venu pour les affaires de la Communauté; & qu'alors même on auroit le voile baissé, & une Sœur écoutante; elle fut la première soumise à cette loi gênante, & n'en a dispensé personne. Il est ordinaire dans le monde, & même dans les Communautés de faire des caresses aux enfans, soit par amitié, soit pour gagner leur confiance; cette petite liberté qui semble sans conséquence, lui parût dangereuse; elle s'en abstint absolument, & voulut que toutes ses filles & même les Pensionnaires se conformassent exactement à cette règle; comme aussi de ne jamais aller au Parloir sans auditrice, même pour parler à ses plus proches parens, ce qui fut toujours exécuté. Il falloit aussi que les Pensionnaires fussent habillées dans la modestie,

& la décence chrétienne; qu'elles évitassent toutes les lectures des livres profanes, capables de corrompre leur cœur; qu'elles se gardassent bien d'entretenir par Lettres ou autrement aucun commerce au dehors; & que dans la maison même, elles s'abstinssent des moindres paroles indécentes, car elle étoit de la dernière rigueur sur cette matière.

Cette sainte féverité lui parût faire la sûreté des jeunes filles, & le repos des familles qui les lui confioient, pour peu qu'elle vit qu'on s'en écartoit, elle prenoit les mesures les plus efficaces pour prévenir le mal. Il falloit tous se conformer à la règle, ou sortir de la maison. Elle donna effectivement congé à une Demoiselle des meilleures familles du pais, parce qu'elle reçut deux visites d'un jeune homme; elle eut beau représenter les loix de la bienséance & l'usage de toutes les autres Communautés: la Supérieure fut inflexible, & la Demoiselle fut obligée de se rendre à la raison & de renoncer à ces visites.

S A CHARITE' POUR SES FILLES.

L'amour du prochain est inséparable de l'amour de Dieu, l'une est la mesure de l'autre; la charité est la plénitude & la perfection de la Loi. Jugeons de l'amour de Mademoiselle d'Etcheverry pour ses filles par celui qu'elle a eu pour Dieu, puisqu'elle les a toujours aimées en lui & pour lui, & qu'ellen'a rien oublié pour les rendre agréable à ses yeux; elle les portoit toutes dans son cœur, & jamais mere n'eut plus d'amour pour ses enfans, que cette digne mere en a eu pour ses filles; elle avoit une attention extrême pour leur procurer les secours corporels: tandis qu'elle s'oubloit elle-même dans ses propres besoins, elle alloit au-devant de tout ce qui pouvoit leur faire plaisir; elle éloignoit tout ce qui auroit pu leur faire de la peine dans leurs moindres incommodités; elle avoit un soin particulier de leur procurer tous les secours. Medecin, remèdes, alimens, douceur, rien n'étoit épargné; non contente de les recommander aux in-

firmieres, elle-même quoique souvent plus malade alloit les visiter, les consoler & les exhorter avec une assiduité & une bonté qui gagnoit tous les cœurs.

Mais c'étoient leurs besoins spirituels qui occupoient le plus cette digne mere chargée de leur conduite; elle ne negligeoit rien pour les porter à faire de nouveaux progrès dans la vertu, quoique different pays & differentes humeurs, de differens préjugés, & la plupart toutes neuves; elle sçût si bien les unir par les liens de la charité, qu'on étoit édifié de la parfaite concorde qui regnoit entr'elles, & l'on auroit dit que toutes n'étoient unies que par un même cœur & un même esprit; & chacune se voyoit chérie par la mere, qui avoit le rare talent de ne témoigner aucune préférence marquée, ce qui lui attiroit une confiance générale; elle supportoit leurs défauts avec patience; elle faisoit habilement les momens favorables pour les faire connoître & les en corriger. Sa maniere de conduire n'avoit rien d'austere, ni de rebutant; elle sçavoit que de pré-

fenfer la vertu avec un dehors femé d'épines; c'est la défigurer, & lui fermer l'entrée des cœurs, & qu'une Supérieure doit plutôt se faire aimer que craindre. Ce n'étoit pas une maîtresse imperieuse, mais une mere tendre qui encourageoit les timides, foutenoit les foibles, animoit les fortes, & se faisoit toute à tous pour les gagner toutes; sur tout ses lumieres superieures, sa pieté singuliere, & l'exemple vivant de toutes les vertus religieuses qu'on voyoit en elle, les attachoit tellement, que chacune la respectoit & l'aimoit tendrement & recouroient à elle dans toutes leurs peines, assurées d'être toujours bien reçues, & d'en recevoir de grands avantages.

Souvent même elle lisoit sur leur visage la peine qui les agitoit, & la tentation qui les fatiguoit; & c'est alors qu'elle faisoit valoir le grand don qu'elle avoit pour les consoler & les fortifier. *Croyés-moi, ma chere Sœur, disoit-elle, il faut passer par de petites croix pour arriver au sommet de la perfection; il faut monter au Calvaire par des chemins semés d'épines, & y rester*

avec Jesus-Christ crucifié: les amertumes sont salutaires, elles servent à purifier votre cœur & vous rendre semblable à votre divin époux. Laissez-vous conduire par cet aimable Sauveur, & vous trouverez le vrai repos: c'est le Demon, qui jaloux des sacrifices que vous venez de faire, en renonçant au monde, à ses vanités, & à vous-même, voudroit troubler votre paix. Allez-vous jeter amoureusement entre les bras du Sauveur, Tenez-vous avec Magdelaine à ses sacrés pieds, & il sçaura vous rendre victorieuse de tous vos ennemis; votre confiance en Jesus-Christ sera votre sûreté.

Falloit-il rassurer celles qui étoient tentées de découragement, elle étoit à leur secours avec un visage plein de douceur & d'assurance, & leur disoit courage, ma chere Sœur, le Sauveur a vaincu le monde pour nous, il nous aime tendrement, aimons le aussi ardemment. Ne vous laissés pas abatre, & arrêter par ces petites difficultés, il lui en a bien plus coûté pour nous aimer; croyés-moi avec un peu de fermeté

meté & de constance, on terrasse l'ennemi. Il grossit les objets pour nous épouventer, méprisons ses malignes suggestions, le Dieu des armées viendra à notre secours, & tous nos ennemis seront dissipés, sur-tout ne perdés pas le tems à raisonner avec le tentateur: notre première mere fut la dupe de sa curiosité. Rejetés bien loin de vous tout ce qui ne vous attache pas à votre divin époux.

Elle n'avoit aucune peine à porter ses cheres filles à l'exacte observance de la regle, parce qu'elle même étoit la première à la suivre; leur zèle la remplissoit de consolation, & rien n'étoit capable d'affoiblir le sien: s'il arrivoit à quelqu'une de s'oublier en quelque chose, ou de tomber en quelque petite faute; *Rien ne m'étonne, disoit-elle, de la foiblesse humaine, mais ce que je ne puis comprendre, c'est qu'on veuille & qu'on puisse aspirer à la perfection, & ne pas étouffer ces petites humeurs.* Si elle s'appercevoit de quelques manquemens contr'elle, & que la coupable en étoit confuse; cette tendre mere couroit à

elle, l'assuroit & lui ouvroit son cœur plein de tendresse, & lui faisoit sentir que non seulement elle avoit oublié le mérite de la Croix, mais encore qu'elle en devoit faire son unique bonheur. C'est elle qui se trouvoit humiliée, & la coupable exaltée, tant elle étoit animée de l'esprit de charité; on ne la vit jamais émue, ni fâchée contre qui que ce fut, ni presque jamais agir par autorité, parce qu'on respectoit en elle la qualité de mere; aussi loin de devoir leur reprocher des contraventions à la regle, elle étoit souvent obligée de moderer l'ardeur de ses cheres filles qui ne croyoient jamais faire assez pour Dieu, tandis que leur mere faisoit tant pour sa gloire, & pour leur perfection.

Mais la tendresse industrielle & éclairée se monroit principalement à l'égard de celles qui étoient tourmentées par des scrupules. L'on sent assez qu'il faut bien de la patience & de la charité pour traiter ces sortes de malades qui se tourmentent de rien, & qui fatiguent si souvent leur medecin. Leurs réponses, leurs objections,

leurs raisonnemens fort embarrassés, & peu suivis, n'inquiettoient jamais cette digne mere: on auroit été trois, quatre fois lui faire les mêmes questions dans moins d'un quart d'heure, elles les écoutoit avec la même douceur, il sembloit même qu'elle voyoit ce qui se passoit dans leur intérieur; il suffisoit de commencer à lui déclarer le fond, le motif ou la cause de leurs embarras, qu'elles mêmes ne pouvoient souvent démêler assez clairement; leur sage mere se faisoit une peinture toute naturelle, l'accompagnant d'un air gracieux & paisible: *N'est-ce pas, ma chere Sœur, ce qui vous gêne?* La malade lui repondoit avec la satisfaction qui annonçoit sa prompte guerison: *Oui, notre mere. Et bien* continuoit-elle, *voici ce qu'il y a à faire.* C'est alors qu'elle proportionnoit les avis & les remedes convenables à la nature, & aux effets de la maladie: sur tout elle leur disoit, *Donnés plus à la misericorde de Dieu, qu'à vos propres forces, faites lui un sacrifice de ces croix interieures, & vous en serés delivrées; soyés assu-*

rées que quelques ameres qu'elles soient le bon Dieu vous les rendra salutaires, il vous aime beaucoup, puisqu'il permet que vous ayés part au calice de son cher Fils, la paix de nos ames. Souvent même sans qu'on lui fit aucune ouverture de l'embaras interieur dont on étoit agité, & qu'on n'osoit pas déclarer; elle faisoit quelque moment favorable pour assortir quelque lecture ou sujet à l'état de la personne, & qui n'étoit pas alors moins surprise de se voir decouverte, que soulagée dans ses peines & ses perplexités: enfin qu'elles que fussent ses peines, elle se les approprioit, & les ressentoit en mere; elle s'humilioit avec elles, elle compatissoit avec elles, elle s'unissoit à elles; & très-souvent le trouble & le decouragement cessant, la paix & la tranquillité les suivoient.

Elle regardoit sur tout l'observance exacte de la regle, comme le moyen le plus efficace pour se mettre dans une sainte & parfaite tranquillité; aussi ne trouvoit-elle rien de petit dans son exécution. Elle avertissoit ses Sœurs que les plus petites negligences étoient ca-

de D. Dominique d'Etcheverry. 101
capables de donner ouverture au relâchement, & qu'il y auroit tout à craindre pour celle qui en feroit la cause. Manquer à un point de la regle, satisfaire ses yeux, son goût, lui auroit paru un monstre; dans le Chapitre elle s'étendoit beaucoup sur les devoirs généraux & particuliers; ses explications étoient accompagnées de reflexions, & d'applications très-justes, & on en étoit si édifié & éclairé, qu'on les écoutoit toujours avec un nouveau plaisir.

S A D O U C E U R.

La douceur coûta cher à Mademoiselle d'Etcheverry, un naturel ardent, un esprit vif, un genie supérieur y mirent de grands obstacles; il lui falloit moins de tems pour prendre parti dans les affaires épineuses, qu'à d'autres pour y entrer. Les longueurs, les lenteurs, l'indolence, les redites, les inutilités lui étoient insupportables, ces épreuves étoient pourtant journalieres depuis même qu'elle eut formé le dessein de se consacrer à Dieu, & qu'elle

eut entrepris d'instruire les pauvres de la Paroisse; leur ignorance, leur grossiereté, tout se faisoit sentir à un cœur tout de feu; mais plus elle trouvoit d'opposition en elle-même, à cette vertu, plus elle travailla sur son divin modèle, à l'acquérir; elle étudia la vie, les paroles, les actions de celui qui dit de lui-même, apprenés de moi que je suis doux & humble de cœur; elle s'en fit des leçons qu'elle a pratiquées constamment dans tous les divers états de sa vie; elle admiroit la patience de ce grand maître à supporter la grossiereté de ses disciples; sa douceur à les instruire, sa bonté à recevoir les pécheurs & à leur pardonner: elle combattoit tous les mouvemens irreguliers de son naturel; elle corrigea l'ardeur de son temperament par la mortification, la vivacité de son esprit par le recueillement, & les repugnances de son cœur par la charité. Ce n'étoit plus cette humeur qui s'aigrissoit si aisément, cette delicatesse qui se choquoit si légèrement, cette impatience qui se revoltait si promptement; elle fit tant de retours sur elle-même, & rempor-

ta tant de victoires, qu'elle parvint enfin à ce haut degré de perfection, où maîtresse de toutes ses passions, elle disposa à son gré de tous ses mouvemens.

Elle eût encore à combattre les affauts du monde; elle s'étoit hautement déclarée pour la piété, elle en avoit même pris le dehors par la reforme entière de ses habits & de sa conduite. Il n'en fallut pas davantage pour la livrer à la censure; on l'examinoit malignement; on fouilloit dans son cœur pour y chercher des motifs peu chrétiens, de ses démarches qu'on savoit rendre plausibles: on la tournoit en ridicule, & on donnoit les plus malignes interpretations à ce qui devoit lui faire le plus d'honneur. C'étoit quelquefois des parentes, d'amis, d'anciennes connoissances; l'on sent combien il est difficile de se contenir dans ces occasions, on se persuade aisément que l'honneur y est intéressé, la verité blessée, le prochain trompé, & qu'il faut faire connoître son innocence. Elle n'avoit que la douceur & le silence à opposer. Elle recevoit, elle écoutoit, elle

servoit avec la même charité ses plus grands adverfaires ; ses manieres polies & engageantes leur faisoient voir & admirer la paix de son cœur, & souvent malgré eux ils se trouvoient forcés à ceder au charme de fa douceur, & à rendre justice à la verité.

C'est cette douceur inaltérable qu'on admira en elle sur-tout depuis qu'elle se retira dans la maison de retraite jusqu'au dernier moment de sa vie ; elle étoit d'une tranquillité, que rien ne pouvoit alterer ; on ne remarquoit en elle aucune de ces émotions, qui échappent à la vigilance la plus exacte, & lorsqu'elle sentoit dans certaine rencontres des premiers mouvemens, elle les reprimoit sur le champ, & l'on ne s'appercevoit d'aucun changement en elle, elle n'avoit presque pas de premier mouvement vers la fin, & lors même qu'elle parloit un peu vivement, c'étoit volontairement & par reflexion. Placée pour veiller à tout, exposée à mille degoûts & à mille contradictions, elle les recevoit avec une tranquillité admirable, quoiqu'elle souffrit des grandes peines interieures, & souvent

souvent des vives douleurs dans son corps ; le calme & la serenité éclatoient sur son visage & dans toutes ses paroles , enforte qu'elle devint une copie vivante de Saint François de Sales , qu'elle regardoit comme son pere & dont elle observoit les consolations avec la plus grande exactitude.

Quoiqu'elle scît appercevoir les dons de Dieu naturels & surnaturels avec beaucoup de discernement ; cependant elle étoit persuadée qu'il n'y avoit personne qu'il n'eût beaucoup plus de vertu qu'elle , elle s'étoit habituée à détourner ses yeux des défauts d'autrui , ne les arrêtant qu'à ses bonnes qualités , à moins que le devoir de sa charge ne l'obligeât à les reprendre ; mais ce fut toujours avec cette douceur , & ce visage gracieux , qu'elle ne perdoit jamais , ayant toujours beaucoup d'égard à la foiblesse humaine , excusant autant qu'il lui étoit possible , & corrigeant avec bonté ; elle recommandoit beaucoup cette vertu qui lui étoit devenue comme naturelle. *Je n'ai* , disoit-elle quelquefois , *aucune peine à bien juger du prochain.* Elle étoit extrême-

ment reconnoissante des moindres services qu'on lui rendoit, ou même qu'on avoit intention de lui rendre, quand même on l'auroit indiscretement incommodée. Toutes les contradictions & les persécutions loin de la rebuter, sembloient faire ses delices.

Une Servante de la maison, faisie de frayeur toutes les nuits, pouffoit de hauts cris qui éveilloient tout le monde; la mere avoit la charité d'aller passer toutes les nuits auprès d'elle pour la rassurer: on s'en apperçut enfin, quoiqu'elle eut recommandé à la fille de n'en rien dire. Le Supérieur informé, lui deffendit de l'aller trouver, elle obéit; mais sa charité interpretant la deffense, elle crut pouvoir permettre à la fille de venir la trouver, & de passer la nuit avec elle. Il y en avoit une autre, à qui des vapeurs faisant faire de pareilles folies, la mere poussa la complaisance jusqu'à se coucher au milieu de ces deux filles, ainsi toute la nuit pressée & tourmentée de toutes les deux, elle ne pouvoit presque pas dormir; quand on lui en parloit, elle avonoit qu'à la verité, cette

situation étoit bien incommode, mais que le desir de plaire à Dieu, & de soulager ces pauvres filles, lui faisoit trouver de la joye dans cet embarras.

Cet établissement souffrit de grandes contradictions, on venoit souvent au Parloir traiter fort mal la fondatrice; il vint entr'autres une personne qui la traita de la maniere la plus desobligeante, mais elle y conserva toute sa douceur, & en revint pleine de joye. Vous venés de bien souffrir, lui dit-on, les œuvres de Dieu, reprit-elle, en riant, se font dans les contradictions, c'est à présent que je crois qu'un autre établissement ait son ouvrage. La personne qui l'avoit maltraitée envoyoit quelquefois dans la maison des ouvrages à faire, la mere faisoit tout quitter, afin qu'ils fussent faits au plûtôt, & au mieux; & jamais elle ne parloit de cette personne que très-avantageusement.

Elle avoit infiniment à cœur d'entretenir l'union dans la Communauté, de prévenir, & d'aller réparer sur le champ tout ce qui pouvoit la rompre, elle eut la consolation de l'y voir constam-

ment regner; & jamais personne ne mérita mieux qu'elle le glorieux titre de pacifique.

S A F E R M E T E'

La fermeté d'une Supérieure dans une Communauté est comme le nerf de la regularité, & pour peu qu'on le relâche, toute l'harmonie court risque d'être dérangée. Mademoiselle d'Etcheverry en étoit si persuadée, qu'elle a toujours été ferme & constante pour garder la regle, & la faire garder dans la dernière exactitude; elle vouloit sur tout que ses filles l'apprirent bien, & qu'elles l'exécutassent à la lettre, sans écouter les vains prétextes & les adouciffemens que l'amour propre leur pouvoit inspirer; elle leur faisoit connoître que leur salut, & celui des personnes qui leur étoient confiées, dépendoit de cette fidélité: ainsi elle n'accordoit jamais de dispense que lorsque la nécessité, ou le bien de la Communauté l'exigeoit. Rien ne peut la faire molir, ni l'engager à condescendre au moindre relâchement.

Elle vouloit que les personnes de dehors qui viendroient chez elle, se conformassent également aux reglemens de la maison, & qu'on prit exemple sur une de ses parentes, que le desir de faire une retraite y avoit conduite, elle y fut reçue avec tous les égards convenables; à l'imitation de la pieuse mere, ses cheres filles lui rendirent toute sorte de services; elle en fut si touchée, & du bon ordre qui regnoit dans la maison, qu'elle se félicitoit d'y être venue, & ne cessoit d'en faire l'éloge; elle écrivoit de tous côtés qu'elle étoit édifiée de tout ce qu'elle y voyoit & entendoit, que l'union des cœurs, la charité & la Religion qui s'y observoit, la combloient de joye; qu'elle avoit passé sa jeunesse dans plusieurs Communautés Religieuses, mais qu'elle trouvoit dans celle-ci quelque chose qui la touchoit davantage. Cette parente desira de suivre la Communauté dans ses recreations; les filles par considération de son âge, & de sa parente firent tous leurs efforts pour obliger la mere à lui donner cette satisfaction, mais elle se tint ferme

& ne voulut jamais y consentir, & cela parce qu'elle étoit sa parente, & qu'elle ne voyoit pas des raisons particulières qui dussent l'y porter, & qui l'y auroient même portée, si une rigueur excessive eût dû nuire à la Communauté.

Cette même parente crût devoir rendre deux ou trois visites aux principales Dames du lieu de qui elle en avoit reçu plusieurs; l'image qu'elle avoit vû ailleurs, l'autorisoit à demander la permission qu'elle croyoit même lui être dûe par son âge, & sa qualité de parente de la Supérieure, quoique cela fut opposé au règlement de la maison: elle en parla à la Supérieure, qui en fut embarrassée: accorder cette permission, c'étoit contrevenir au règlement: la refuser, c'étoit moins offenser sa parente. Dans ce cas singulier, elle crut pouvoir user de quelque condescendance; mais elle fit sentir sa répugnance si fortement, & déclara si hautement qu'elle n'entendoit point, que cette condescendance tirât à conséquence; que la Dame ne peut s'empêcher de lui dire qu'on n'avoit point

de D. Dominique D'Etcheverry 111
ailleurs de délicatesse, que cette conduite étoit ridicule, outrée & sans exemple. Non repliqua cette digne Supérieure; *Je ne suis pas ridicule, mais telle que je dois être, & je veux bien que l'on sçache que nos portes ne doivent s'ouvrir que par grande nécessité; & s'adressant à ses cheres filles, pour moi, mes Sœurs, je vai bientôt mourir; mais je vous recommande d'être fermes, & inébranlables sur ce point.* Cette Dame sur une réponse si pleine de zèle, ne peut d'abord retenir sa vivacité naturelle, mais un moment après elle fut remplie d'admiration, & pria même la Supérieure de ne rien faire à sa considération qui peut tirer à conséquence pour la suite.

Elle étoit si attachée à sa règle, que l'apparence même d'un plus grand zèle ne pût jamais la porter à s'en écarter. Une fille très-mortifiée conçût le dessein de se retirer chez elle en qualité de Sœur laïe; plusieurs personnes de considération s'employoient pour la faire recevoir, mais la Supérieure demeura ferme, & pour être reçue, elle exigea que la Sœur se conformât au

train de la maison : son jeûne continué, ses veilles, ses mortifications, disoit-elle, m'édifient & me confondent en même tems ; nous ne nous sentons pas assez de force pour l'imiter, notre vie ne scauroit être si austère, & convient quelle se conforme à notre maniere de vivre, sans quoi elle ne pourra pas être admise au nombre de mes Sœurs ; elle ne s'en départit pas, & la fille fut renvoyée, quelque piété & quelque mérite qu'elle eût d'ailleurs.

Il n'étoit pas surprenant qu'elle eût cette fermeté incbranlable, après les rudes épreuves qu'elle avoit auparavant soutenues avec un courage héroïque, & dont elle étoit toujours sortie victorieuse, quoiqu'on m'ait dit déjà quelque chose : on ne peut s'empêcher de donner quelque étendue à un sujet qui fait si bien connoître la fermeté de son esprit & de son cœur.

Dès qu'on forma le projet de la maison de retraite, le Demon ennemi implacable de tout bien tâcha de le faire avorter ; il employa la ruse & la fureur pour le renverser, il voyoit

qu'une maison destinée à élever les jeunes filles dans la vertu, & à sanctifier les personnes du sexe, alloit lui déclarer une guerre ouverte, & détruire sa tyrannie; il n'omit rien pour en arrêter le cours: c'est Mademoiselle d'Etcheverry qui en fait le portrait à son Directeur, voici ses paroles. Cette entreprise est la dernière temerité; quoi sans fonds, sans bien, sans appui, fonder une maison religieuse dans un pays où manque même le nécessaire! mais que la présomption de vouloir se mettre à la tête d'une Communauté, en être la pierre fondamentale, la conductrice & la mere: qui a cette abondance de lumières, cette prudence consommée, cette sagesse éprouvée pour diriger les personnes d'un sexe si délicat & si fragile. N'est-ce pas tenter Dieu que de se livrer ainsi, & de se jeter tête baissée dans un poste environné de mille dangers, & entouré de tentations? Ne conviendrait-il pas mieux de se consacrer à Dieu dans une maison déjà fondée, pour y vivre en particulier, & dans la dépendance, ou au moins de prendre trois ou quatre

anciennes Religieuses, consommées dans l'exercice de la vertu, pour se former sous leurs yeux à la piété. Depuis quand devient-on maître sans avoir été disciple, & peut-on apprendre aux autres le chemin de la perfection, qu'on ne connoît pas encore d'ailleurs, quand même quelque personne seroit assez pieuse pour donner le fonds nécessaire pour cet édifice? (ce qui n'est pas apparent.) Les meres font-elles vivre, comment s'y maintenir, donnera-t-on de quoi se nourrir, se vêtir, se meubler; quand même chacune des compagnes prétendues auroit 2000. liv. ou leur rente, (ce qui est fort douteux.) Qu'est-ce 100. liv. par an, pour une fille délicatement nourrie dans sa maison? Le travail manuel sur lequel on compte tant, est-il bien assuré, & sera-t-on payé exactement? N'est-ce pas là bâtir sans fondement & sur du sable? Aura-t-on l'agrément des habitans, obtiendra-t-on aisément l'approbation du Prélat absolument nécessaire? Quelle apparence, qu'il voudra agréer ce projet? Ne sçait-il pas les intentions du Prince, qui ne consent pas facilement à l'érec-

tion des nouvelles Communautés Religieuses? Comment faire pour avoir les Lettres Patentes, sans lesquelles la maison ne sçauroit, ni acquérir, ni substituer? Ne voit-on pas que ce plan cloche de tous côtés, & si l'on se met en devoir de le suivre, ces filles seront forcées de l'abandonner honteusement; ainsi les voilà devenues la risée du public, couvertes de confusion, & obligées de se cacher pour n'être pas montrées.

Un cœur moins grand que le sien, auroit peut-être succombé sous la multitude & le poids de ces difficultés; mais il s'agissoit du service de Dieu, & du prochain, & elle se met au-dessus par sa fermeté & sa constance, qui la rendirent victorieuse: car elle ajoute tout de suite, qu'étant entre les mains du Dieu des armées, de qui elle connoît que vient son dessein; elle reste tranquille, attendant du Seigneur avec patience l'exécution d'un projet dont il est l'auteur, persuadée qu'il est assez patient pour lever toutes les difficultés.

Mais plus l'ouvrage s'avançoit, plus la fureur du Démon s'augmentoît. Que

ne fit-il pas pour détourner ou décourager ces cheres filles ? Quels ressorts ne fit-il pas jouer pour rendre ce projet inutile ? Ses cheres filles en étoient alarmées, mais cette digne Superieure, d'une constance au-dessus de son sexe, les encourageoit, & les animoit par ses paroles & son exemple. Tantôt elle leur disoit, les bonnes œuvres ne peuvent réussir sans peine ; c'est dans les contradictions qu'elles s'affermissent & se perfectionnent. Les plus saintes fondations ont passé par des pareilles épreuves ; il faut laisser parler & agir, & attendre tout de Dieu. Tantôt elle ajoutoit, c'est à présent que je connois mieux que jamais que notre dessein vient de Dieu, puisqu'il permet qu'il soit traversé, il n'en arrivera que ce qu'il plaît à Dieu. Que nous importe que sa sainte volonté s'accomplisse d'une façon ou d'une autre ; cette tempête ne durera pas, bientôt le calme lui succedera. Soyons toujours soumises aux ordres de sa providence, & tout ira bien.

Sa fermeté fut éprouvée par la mort de Mademoiselle de Ferriots, une de ses

premieres compagnes ; elle ne peut lui refuser ses larmes, car elle n'étoit pas insensible. Dans la suite elle s'humilioit de cette sensibilité ; & toujours soumise à la volonté de Dieu, elle baisa la main qui lui portoit un si rude coup. Sa fermeté ne parût pas moins dans sa premiere maladie, qui fut si dangereuse, qu'on craignit pour sa vie ; ses cheres filles étoient inconsolables de la voir dans le danger ; elle n'en paroissoit pas touchée, au contraire elle attendoit la mort avec cette constance, & cette gayeté que donnent les bonnes œuvres pleines, faites en Dieu & pour Dieu : Je me trouve, disoit-elle, dans une parfaite indifférence pour la maladie, ou pour la santé, pour la vie ou pour la mort ; je me sou mets de bon cœur à tout ce qui plaira à Dieu faire de moi. Cette fermeté parut enfin avec le plus d'éclat dans sa derniere maladie, loin d'apprehender la mort, elle l'attendoit, la desiroit, la conjuroit d'abreger son exil, & de l'unir pour toute l'éternité à celui à qui elle avoit tâché de s'unir pendant les jours de son pèlerinage. ¶

SON ESPRIT DE
GOUVERNEMENT.

C'étoit son grand principe, elle la dit mille fois, que pour réussir dans le gouvernement, il falloit presque toujours agir, & parler avec douceur, rarement avec rigueur & en imposant des peines. Elle avoit une adresse singulière pour s'accommoder aux personnes, aux temps & aux circonstances, & à ne rien faire & dire qu'à propos; aussi rien n'étoit perdu, elle avoit toujours quelque nouvelle industrie pour attirer tout à la perfection, la faciliter & la faire pratiquer; elle levoit toutes les difficultés, calmoit tous les troubles, encourageoit à la vertu avec une onction & une grace singulière. Sa pénétration étoit admirable, elle me connoît à fonds, disoit chaque Sœur, elle me devine, elle m'éclaircit comme le plus éclairé Directeur; ce qui donnoit à toutes une parfaite confiance. Une Sœur qui souffroit de grandes peines intérieures, n'osoit les découvrir à personne, s'imaginant qu'il n'y

avoit quelle au monde qui pût être dans cet état, la mere s'en apperçut & la pénétra & prenant pour prétexte de lui faire lire des Lettres spirituelles d'une personne affligée, elle en fit si bien le choix, que la Sœur se trouva parfaitement dans ce qu'on lui faisoit lire; ce hazard apparent lui ouvrit le cœur, & la soulagea. Une autre fois ayant compris qu'elle avoit une pareille inquiétude, elle lui parla la premiere avec amitié, & lui donna des avis si sages, que toutes ses peines disparurent; & qu'elle eut depuis la confiance & l'ouverture la plus parfaite.

Quand quelqu'une s'humilioit devant elle, elle l'embrassoit, la relevoit au plûtôt, remplie de joye de son retour, & de zèle pour sa perfection, elle la renvoyoit pleine de ferveur & de consolation; jamais elle ne conservoit de rancune, quand quelqu'une s'échappoit par hazard, l'air de joye qui se repandoit sur son visage, les nouveaux témoignages d'amitié dont elle combloit la coupable, la faisoit admirer. Cette conduite fut si constamment soutenue, qu'on disoit unanimement, que le

vrai moyen d'être favorisé de la mere, c'étoit de lui donner occasion de souffrir, elle profitoit si bien de ce qu'on lui disoit de desobligeant, qu'elle avoit trouvé le moyen de faire croire que c'étoit lui faire plaisir & lui rendre service.

Elle avoit un don singulier de se faire aimer de tout le monde & de lui plaire, de pacifier les plus aigres, de calmer les plus emportés; elle sçavoit toujours souffrir & ceder; elle n'exigeoit jamais que le nécessaire, se contentoit de ce qu'on lui donnoit; elle engageoit sur tout par son exemple, & gaignoit par ses entretiens, ils étoient si doux, si animés, si pleins d'onction, que les cœurs les plus durs ne pouvoient lui résister; elle n'avoit garde de se rendre importune à force de parler, d'avertir, de reprendre; elle attendoit qu'on connut, qu'on sentit ses défauts, qu'on s'en plaignit même, & alors se mettant de la partie: *Ma chere Sœur*, disoit-elle, *je vous assure que je dois aussi bien que vous travailler à me corriger de ce défaut; prenez avec moi pour pratique que quand je*
manquerai

de D. Dominique d'Etcheverry. 121
manquerais vous m'avertirés, je vous
avertirai de même si vous manqués. Il
étoit rare qu'elle ne corrigeât ainsi.

Chez elle point de distinction, de
riche ou de pauvre, de sçavant ou
d'ignorant, toujours égale attention à
prévenir tous les besoins, égale tendres-
se dans l'affliction. *Tous nos cœurs lui
sont ouverts*, disoit-on généralement,
*nous sommes plus empressées à nous
faire connoître à elle qu'à nous con-
noître nous-mêmes.* S'il y avoit quel-
que préférence à faire, sa condescen-
dance, sa charité, son amitié paroiss-
soit encore plus marquée à l'égard des
plus foibles & des moins favorisés de
la nature pour l'esprit ou pour le corps.
Elle ne perdoit jamais l'occasion d'ins-
pirer aux autres les mêmes sentimens
pour elles. Les événemens les plus
fâcheux n'alteroient point son égalité;
toujours même condescendance à écou-
ter les filles les plus importunes, ne
leur témoignant jamais du dégoût, au
contraire plus de plaisir & d'affection.
Son affabilité & sa franchise donnoient
de la confiance; elle laissoit une haute
liberté dans les conversations, laissant

tomber une infinité de petites choses, qui n'étoient que l'effet de l'inadvertance.

Elle supportoit tous les défauts avec une charité inépuisable, & quoiqu'elle représentât à propos la peine que lui causoit tant de foiblesses, c'étoit toujours avec une douceur & une patience qui les charmoit toutes. *Rien ne m'étonne*, disoit-elle, *de la foiblesse humaine, mais ce que je ne puis comprendre, c'est qu'on puisse aspirer à la perfection, & ne pas étouffer ces petites humeurs.* Son exemple étoit le grand ressort de son gouvernement, elle étoit si attentive sur elle-même, & si soigneuse de faire bien toutes choses, que c'étoit une regle vivante; il suffisoit de la voir pour connoître aussitôt ce qu'il y avoit à faire, & la maniere de le faire. L'un de ses plus grands soins étoit encore de prier beaucoup pour la maison, & de représenter à Dieu tous les besoins spirituels & temporels de ses filles, auxquelles elle procuroit par là beaucoup de graces.

S O N Z E L E.

Comme un des principaux motifs de l'Institut de la maison de la retraite, étoit l'éducation de la jeunesse, c'étoit aussi un des grands objets de Mademoiselle d'Etcheverry; c'est Monsieur de Bellefont qui nous l'apprend. *Le zèle du salut des ames, écrit ce grand Prélat à Mademoiselle d'Etcheverry, rachettées par le sang d'un Dieu, est un sentiment digne d'une héroïne Chrétienne; livrés-vous y sans mesure & suivés les attrait de celui qui vous l'inspire, il vous ouvre une carrière toute nouvelle; les filles d'une certaine condition ne manquoient pas de maison où l'on s'appliquât à leur donner une éducation convenable, mais les filles de la campagne n'avoient pas ce secours, & leurs meres le desiroient depuis long temps: la providence vous destine à remplir ce vuide pour seconder parfaitement ses desseins adorables; ne portes pas plus loin vos vûes, le champ qui vous est offert, est assez vaste pour vous occuper toute*

entiere, & la gloire attachée à sa culture assez grande pour satisfaire l'ambition purement chrétienne : je suis ravi d'apprendre qu'on continue de vous témoigner de l'amitié, assurez-vous d'être constamment aimée du public, si vous lui êtes utile.

Dès que Mademoiselle d'Etcheverry eût connu la volonté du Prélat, elle se rassura de celle de son Dieu, & se donna toute entiere à ce grand ouvrage : dès lors elle tint pour rien toutes les difficultés, & comme elle avoit en elle-même une éducation très-chrétienne, & qu'elle étoit remplie de rares qualités pour cet emploi ; elle en fit un usage avantageux au public ; elle regardoit les Pensionnaires qu'on lui confioit comme un objet important. Son zele, c'est, disoit-elle, un précieux dépôt dont je dois rendre compte, & c'est à moi à le conserver soigneusement & à le rendre avec profit, leurs parens se reposent sur moi, & leur éducation chrétienne, je dois répondre à leur confiance. Elle n'étoit pas contente de leur donner des maîtresses vertueuses & capables, elle alloit très-

souvent elle-même les encourager, elle veilloit sur tout sur leur modestie, sur leurs paroles, sur leur travail, & sur toutes leurs actions, & ne manquoit jamais de témoigner sa satisfaction à celles qui répondoient à ses attentions. Toutes ses filles l'aimoient, & étoient ravies de la voir; & l'on voyoit par une heureuse expérience que ses visites leur étoient toujours avantageuses. Elle s'appliquoit à connoître leur naturel & leur temperament, & n'oublioit rien pour les porter au bien; elle tâchoit de découvrir leurs imperfections & leurs défauts, & ne manquoit point de se servir des moyens propres pour les corriger; elle étudioit sur tout, leur passion dominante, & n'omettoit ni soin, ni attention pour la déraciner; elle vouloit qu'on gardât les regles de la bienfiance & de la politesse chrétienne, & qu'on évitât toutes les familiarités & les liaisons particulières, qu'on se regardât dans la maison comme des enfans de la même famille; elle leur inspiroit sur tout la haine du péché, le degoût pour les plaisirs du monde, le mépris des vanités du siècle.

cle, l'éloignement des divertissemens séculiers, & l'horreur des parures mondaines, elle leur parloit souvent du prix d'une ame rachetée du sang de Jesus-Christ, & destinée à jouir éternellement de son Dieu; ces verités inculquées dans leur esprit, faisoient de si fortes impressions sur ces cœurs tendres, que l'on voyoit même longtems après leur retour chez leurs parens; combien cette digne mere Superieure avoit le rare talent de former la jeunesse à la pieté.

Elle avoit un soin particulier pour les Pensionnaires malades, & leurs parens pouvoient s'assurer qu'elle avoit toutes les attentions d'une vraie mere. Comme les jeunes personnes éloignées de leur famille sont susceptibles de crainte, & moins affermiées dans la vertu, elle faisoit tous les moyens propres pour les tranquilliser, & n'omettoit aucun de ceux qui pouvoient leur procurer leur guérison.

Elle eût désiré d'ouvrir sa maison à tous les besoins spirituels, & de pourvoir à toutes leurs nécessités; à peine avoit-elle de quoi suffire à la Commu-

de D. Dominique d'Etcheverry 127
munauté, & voici comment elle écrit à son Directeur, c'est au sujet d'une Pensionnaire dont les parens n'avoient pas assez de moyens pour fournir à sa dépense de l'année. *Mademoiselle N. profite un peu en tout, mais il lui faudroit au moins l'année pour la rendre capable pour la famille; ne croiriez-vous pas que le Seigneur nous dédommageroit d'un autre côté de ce que nous ferions pour elle encore ces quatre mois pour accomplir son année.*

C'est aussi en vûe de suppléer à la la pauvreté des familles, qu'elle érigea dans sa maison des petites écoles; elle sçavoit que les besoins de ces sortes de filles étoient encore plus pressans, & plus dignes d'attention; aussi elle leur destina des maîtresses pleines de douceur & de tendresse pour elles, qui leur enseignoit le catechisme, les prières, la maniere d'entendre la messe & de se confesser, & même à lire, afin qu'elles eussent en tout temps le moyen de s'instruire dans leur maison, & de s'avancer dans la vertu par le secours des livres. La Supérieure les visitoit de temps en temps, & les in-

terrogeoit elle-même ; elle encourageoit par quelques éloges celles qui profitoient , & faisoit des reproches à celles qui se negligeoient ; elle les exhortoit à aimer toujours le travail , à obéir à leurs parens , à éviter les compagnies dangereuses , à se conduire toujours avec modestie & recueillement.

Mais c'est à bien former les Novices qu'elle s'appliquoit avec le plus de zèle, elle en connoissoit l'importance , & ne croyoit devoir rien omettre pour y réussir ; on la voyoit souvent occupée à leur expliquer avec clarté & onction tous les points de la regle ; elle en faisoit sentir le prix & les avantages ; elle entroit dans le détail de tous les exercices , & s'instruisoit de l'exactitude qu'elles y apportoient , & de l'esprit dont elle les animoit , sur tout elle étudioit leurs talens particuliers , & les faisoit servir à leur avancement ; elle veilloit sur elles , en qui elle remarquoit des qualités particulieres pour l'éducation de la jeunesse , & ne negligeoit rien de ce qui pouvoit les rendre capables pour en remplir les devoirs.

Elle

Elle n'avoit pas moins d'attention pour la distribution des emplois, & d'autres fonctions de la maison; elle ne confidéroit dans ses Sœurs, que les talens qu'elles avoient reçus du Ciel, & ne cherchoit qu'à les employer pour la plus grande gloire de Dieu; aussi ses filles étoient si persuadées de l'étendue de ses lumieres & de la pureté de ses intentions, qu'elles se regardoient comme placées par la volonté de Dieu, lorsqu'elles l'étoient par celle de leur mere. Elle vouloit que toute sa maison fut une école de pieté; c'est dans cette vûe qu'on la voyoit aussi au milieu des domestiques, leur parlant de Dieu avec un zèle ardent, & leur apprenant la maniere de le servir & de sanctifier leurs emplois, la méthode de méditer sur les fins dernieres, & de saisir sur leurs moindres occupations des sujets pour élever leurs esprits, & leurs cœurs à Dieu.

Il arrivoit assez souvent que la Providence conduisoit dans la maison, des filles, des veuves, & même des femmes mariées, qui touchées de la grace, souhaitoient avec ardeur d'afflurer

leur salut, ou de travailler à leur perfection par le secours d'une retraite de quelques semaines, ou de quelques jours. Cette zélée Supérieure leur tendoit les bras, se réjouissoit avec elles de leurs saintes dispositions, rendoit graces au Seigneur du dessein qu'il leur avoit inspiré, & n'épargnoit rien pour les aider à faire une bonne retraite. Malgré ses infirmités, elle les visitoit trois ou quatre fois le jour, elle leur parloit le moins demi heure chaque fois sur les grandes verités de la Religion, & sur les obligations de leur état, avec cette onction & cette suavité qui touche, remue & persuade les cœurs: aussi sortoient-elles de la maison toutes réformées, & bien résolues de travailler efficacement à leur sanctification; c'étoit un zèle infatigable. Dans la crainte que les travaux continuels qu'elle faisoit ruinaissent entierement sa santé, on la pria plusieurs fois de moderer sa ferveur, elle repondit, *je vous suis bien obligée de votre charité, le Seigneur sçait ce qui me convient, je lui ai des obligations infinies, je veux lui sacrifier le peu de temps qu'il*

de D. Dominique d'Etcheverry. 131
m'accorde par sa très grande miséri-
corde.

Au Parloir même, elle faisoit des conquêtes à Jesus-Christ: l'on sçavoit qu'on ne pouvoit lui parler qu'à certains jours & heures de la semaine, & on cherchoit ces momens; l'on se gardoit bien de l'entretenir de nouvelles indifferentes, ou des affaires du monde qu'on sçavoit n'être pas de son goût: ces personnes venoient pour lui demander des conseils salutaires; & elle se retiroit très satisfaite. Chacun étoit édifié de sa conversation toute chrétienne, & s'estimoit heureux de l'avoir faite dépositaire de ses peines interieures.

Voici un trait singulier qui prouve bien l'ardeur de son zèle; un jour elle apperçut une Bohemienne, son état, & son genre de vie la toucha (ces sortes de personnes croupissent d'ordinaire dans l'ignorance, & sont exposées à une vie déreglée.) Elle l'appelle, lui parle de Dieu, de la Religion, del'Enfer, du Paradis, langage qui lui étoit presque inconnu; lui fait l'aumône, lui marque le jour, l'heure pour venir

la trouver; l'instruit du catechisme, l'adresse à un bon Directeur, qui, ravi de ce que la grace opéroit en cette femme, eut la consolation de la mettre dans la bonne voye; elle continua encore de l'encourager & de l'animer à la persévérance; & par la crainte qu'elle ne s'égarât, elle lui procura un logement, & les moyens de vivre en bonne chrétienne.

Mais son zèle n'ayant point de bornes; elle aimoit le prochain, elle auroit donné sa vie pour faire aimer son Dieu. Sa douleur étoit extrême, quand elle apprenoit que le Seigneur étoit offensé, & sa joye très-sensible lorsqu'on lui disoit qu'il étoit connu, aimé & adoré: elle lui offroit ses prieres, ses larmes, ses austerités pour le salut de tout le monde; elle le conjuroit d'éclaircir les infidèles, de ramener au sein de l'Eglise, ceux que l'hérésie ou le schisme en avoient séparés, de convertir les pécheurs, de soutenir les justes, de donner des dignes ministres à son Eglise. Elle souhaitoit d'être un Saint François Xavier, pour travailler au salut des ames, & par tout

de D. Dominique d'Etcheverry. 133
elle faisoit une espèce de mission; c'est ainsi que son zèle embrassoit tout, & la portoit par tout.

S A D E V O T I O N P O U R
la Sainte Vierge.

Toutes les personnes pieuses se font une loi indispensable de cette dévotion; le respect que l'on doit à Jesus-Christ ne permet pas d'être indifférent pour sa mere. Mademoiselle d'Etcheverry en fut remplie dès son enfance; elle célébroit les Fêtes de la Sainte Vierge avec une dévotion particuliere, elle y faisoit sa Communion, & assistoit regulierement à tous les Offices; elle avoit des temps & des prieres destinées à implorer sa protection, afin d'obtenir les graces qui lui étoient nécessaires. Elle attribuoit à son intercession toutes celles qu'elle recevoit de la divine miséricorde; à mesure qu'elle avançoit en âge, ses sentimens devenoient plus vifs; elle y faisoit tous les jours de nouveaux progrès. Dès qu'elle resolut de se consacrer à Dieu, elle fit une profession publique de lui être en-

tièrement dévouée. Elle l'honora comme la Mere de son Dieu; elle disoit souvent le Chapelet en repassant tous les Mystères de sa vie, & tous les jours elle recitoit son petit Office. C'étoit là, disoit-elle, un petit tribut qu'elle lui devoit. Monseigneur de Bellefont, son Evêque, voulût qu'on continuât cette pratique en le psalmodiant tous les jours au Chœur.

Mais, c'est à solemniser ses Fêtes, que sa Religion & sa pieté paroissent davantage. Elle entroit dans l'esprit de tous les Mystères que l'Eglise nous propose dans ces saints jours. Sa Conception immaculée lui rapelloit avec étonnement la grace singuliere qu'elle avoit alors reçu. Sa Nativité la combloit de joye, à la vûe du bonheur que Marie venoit procurer au monde, par la Naissance du Messie. A sa Présentation, elle s'unissoit à l'admirable sacrifice que cette jeune Vierge fit à son Dieu. A son Annonciation, elle rendoit hommage à la Divine Maternité. L'humilité profonde de la Sainte Vierge dans sa Visitation, la rendoit confuse. La Fête de Noël étoit pour elle

un grand jour d'ancantissement aux pieds de Jesus-Christ sur la crèche. A son Assomption, elle s'unissoit au Chœur des Anges, pour chanter la gloire & le triomphe de la Reine des Cieux, élevée au dessus de toutes les créatures. Cette dévotion la porta à se mettre avec toute sa Communauté sous la puissante protection de Marie. Elle lui dédia sa Chapelle, & y fit mettre son tableau au Maître-Autel, avec un autre du Sacré Cœur de Jesus & de Sainte Thérèse, pour qui elle avoit une vénération singulière, & dont elle s'étoit proposée d'imiter les vertus.

*SA DEVOTION POUR LE SACRÉ
Cœur de Jesus.*

Cette Dévotion si ancienne dans son objet, quoique nouvelle dans son état & dans ses pratiques, étoit, pour ainsi dire, la Dévotion favorite de Mademoiselle d'Etcheverry; elle en prit les premières idées, dans son séjour, chez les Religieuses de la Visitation de Bayonne. Tout le monde sçait que les

filles de Saint François de Sales en font une profession déclarée, que c'est à une d'elles qu'on est rédevable de son Institution. C'est dans ce sacré cœur, que Mademoiselle d'Etcheverry puïoit abondamment les lumieres pures & vives qui la dirigeoient dans sa conduite. C'étoit le centre d'où aboutissoit toutes ses affections; elle y avoit recours dans toutes ses peines, & y trouvoit toujours la plus sûre consolation. On la vue cent fois dans un espèce de ravissement, éprise des ineffables traits de ce Cœur adorable, qui faisoit son bonheur dans l'exil de cette vie. Pénétrée de reconnoissance, elle lui offroit tous les jours le tribut de ses adorations, se tenoit prosternée pendant un quart d'heure, & recitoit ensuite les Litanies du Sacré Cœur de Jesus.

Elle étoit dans une affliction extrême, en le voyant si peu connu, & si souvent outragé. Elle se rapelloit sa bonté infinie, le prodige de son amour, & l'excès de l'ingratitude de ses créatures; & lui en faisoit souvent de réparations publiques. Elle se présentoit

avec larmes & gemissemens devant l'Arche de la nouvelle alliance, & supplioit son divin époux de faire miséricorde aux coupables; & engageoit toutes ses filles à se joindre à elle, pour appaiser la divine justice, justement irritée contre tant des prévaricateurs.

C'est dans les derniers jours gras, qu'elle & ses filles redoubloient sur tout leurs prieres, pour les crimes énormes dont son Bien-aimé est alors si publiquement offensé. Là pénétrée de douleur, elle passoit les jours & les nuits avec sa Communauté au pied des Autels, redoubloit ses efforts, augmentoit ses mortifications & ses austérités pour arrêter les effets de la colere de Dieu. Elle n'étoit pas moins touchée des affronts que son divin époux recevoit dans la semaine sainte. Elle se rappelloit les humiliations & les souffrances de sa Passion; elle ne pouvoit comprendre comment les hommes, pour qui il avoit daigné se soumettre par un excès d'amour, osoient par leurs mépris, l'oubli, l'éloignement & le dégoût, les renouveler dans le Sacrement même de son amour.

Quoi ! disoit-elle , Mon Dieu veut habiter parmi nous , il veut être notre lumière , notre médecin , notre ami , notre nourriture & notre vie ; & il sera oublié , inconnu & seul dans nos Temples ! Quelle insensibilité. Mon Dieu veut être notre consolation de chaque jour , notre force , & il sera abandonné , outragé , & profané par ceux-mêmes qu'il a tant aimés ! Quelle ingratitude. Rendons lui , mes cheres Sœurs , nos hommages & nos respects , Adorons le , aimons le tendrement , & tâchons de réparer les affronts qu'il y souffre. Ses cheres filles animées par le zèle & l'exemple de leur digne Supérieure , passoient ce saint temps dans les humiliations & les mortifications particulières qu'elles joignoient à celles qu'il a bien voulu souffrir pour les hommes , & les lui offroient ensemble pour réparer tant de désordres.

Elle ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer à honorer son cher époux dans l'adorable Sacrement de l'Autel. Tout étoit d'un ordre , & d'une propreté qui annonçoit la demeure du Seigneur. Elle célébroit la Fête de son

Sacré Cœur avec une piété exemplaire: voici comment elle en parle à son Directeur. *L'union de son Sacré Cœur dont hier étoit la dévotion, parût si forte, qu'il me fut difficile de modérer les transports que je ressentois à l'heure du silence, devant mes Sœurs, & me sentant pressée de lui témoigner mon amour, il me sembloit que je ne pouvois le faire mieux, qu'en m'abandonnant à lui sans aucune condition. c'étoit sa grande Fête & celle de la Communauté, à qui elle avoit inspiré ce culte particulier. Les Pensionnaires en étoient si édifiées, qu'elles embrassoient avec joye cette dévotion, & la portèrent ensuite dans leurs maisons.*

*S O N A R D E U R P O U R L A
Communion.*

Toutes ces célèbres questions qui ont agité les esprits sur la fréquente Communion, se trouvent tranchées par voye de fait: on ne voit guere les pécheurs franchir les barrières du Sanctuaire; ils se rendent justice, ou

plûtôt le péché même les dégoûte d'un aliment que tout leur rend insipide & redoutable, parce qu'il fait leur condamnation. Les ames pieuses au contraire ont un desir ardent de s'approcher de celui qui fait leur consolation & leur force. Plus elles en goûtent les fruits, plus elles s'y preparent avec soin; & comme les bonnes dispositions font naître ces fruits avec abondance: le plus ordinaire de ces fruits, est d'inspirer le respect & l'amour qui en sont la principale disposition. Mademoiselle d'Etcheverry avoit toujours fréquenté cet adorable Sacrement avec une pieté édifiante; mais dans la suite elle sentit une faim plus vive & plus pressante pour cette manne celeste dont le goût délicieux la ravissoit. Quelque sainte que fut cette ardeur, & quelque progrès qu'elle fit dans la pratique de toutes les vertus, elle fut toujours soumise aux volontés de son Directeur, & ne s'approchoit de la Sainte Table que de son aven; il le lui permit deux fois la semaine même dans le monde, & depuis qu'elle l'eut quitté, elle travailla avec tant de ferveur à se purifier,

de D. Dominique d'Etcheverry. 141
à s'humilier, à se mortifier & à se sacrifier, que son Directeur lui ordonna de communier plus souvent, & même tous les jours, laissant seulement un jour chaque semaine pour éprouver son humilité, & augmenter son respect; de sorte que toute sa vie n'a été depuis qu'une continuelle préparation à la Sainte Communion, & chaque Communion une nouvelle action de grace, qu'elle rendoit avec une nouvelle ferveur. Sa plus grande peine dans la première année fut de n'avoir pas dans sa Chapelle le Sacrement de l'amour. Elle ne pouvoit contenir ses transports, quand on eut permis à la Communauté de l'y avoir en reserve.

Les effets de la visite du Seigneur étoient abondans & sensibles en elle. Plus elle s'approchoit de la Sainte Table, plus elle en avoit du respect, & plus elle s'en croyoit indigne; aussi elle en recevoit des graces & des faveurs très-singulieres, elle les expose à son Directeur. *Je me suis trouvée fort en peine après la Communion, la pensée que j'ai que Jesus-Christ est au dedans*

de moi, me surpasse; & je sens qu'il est au-delà de ma portée, & il me semble que je ne suis plus rien, & que c'est mon Sauveur qui est tout en moi: Elle ajoute, le temps de l'action de graces, c'est à peu près comme auparavant. Il me semble pourtant que je sens Jesus-Christ plus vivement, & que mon ame agit, comme voulant aller où je ne puis me trouver; & il me semble que peu s'en faut que je ne perde les sentimens: alors je verse des larmes. Je me souvenois mieux autrefois de ce que je sentoie, & je le scavois mieux expliquer; mais à présent je me trouve bien des fois embarrassée à la Sainte Table, je suis si touchée de l'approche de Jesus-Christ, & ma foi est si vive, que je ne puis retenir mes larmes. Ce combat ma cause de la peine, & je voudrois que le Prêtre qui donne à communier ne s'apperçut de mon desordre. Je me laisse aller à mon attrait, & je vous prie de me dire la conduite que je dois tenir là dessus. Elle lui écrivoit huit ans avant sa mort. Je ne crois pas vous avoir parlé du desir que j'ai de la fréquente

Communion; desir qui n'est pas d'une façon sensible à pouvoir l'expliquer : il me semble que mon ame a une faim pour ce pain celeste, qui n'est pas ordinaire. Comme le corps a besoin de nourriture, je sens le même besoin pour cette nourriture celeste de mon ame. Quand je reste quelques jours sans communier, je me trouve plus foible, & mon desir est moins vif; & plus mes Communions sont fréquentes, plus ma foi est grande. Cependant dans ces jours où j'en suis privée, un soupir secret me fait attendre avec impatience & tranquillité le jour de recevoir mon Sauveur.

Il n'y a que les ames qui éprouvent les effets divins de la présence du Seigneur, qui sont capables de ressentir cette faim, & ce desir dont elle étoit si faisie. Plus il remplit leur desir & plus il les augmente; & comme elles ne s'en privent qu'après la possession, elles y en trouvent comme un avant-goût, & ne desirant vivre qu'en Jesus-Christ, qu'avec Jesus-Christ & par Jesus-Christ, qui est la vie éternelle.

Il n'est pas surprenant que cette faim

& ce desir fussent si vifs en elle, c'étoit le Seigneur même qui les lui donnoit, & qui vouloit recompenser la fidélité de sa servante & se l'attacher par les effets merveilleux de son divin Sacrement. Dès qu'elle eut commencé d'en ressentir les effets, c'est ainsi qu'elle l'expose. *Dieu me donne des grandes consolations par les douceurs qu'il me fait sentir dans la Communion. J'ai des momens dans lesquels mon esprit est tellement arrêté & rempli de Dieu qu'il me semble d'approcher de l'extase, je crois que je me sers d'une expression trop forte pour vous faire connoître mon état, (c'est quelques années après.) Dans le temps de l'action de grâces, après la sainte Communion, je suis ordinairement dans une union tranquille, qui se fait sentir d'une manière bien sensible, il me semble que mon cœur n'est plus à moi, & que Jesus-Christ prend un empire qui m'ôte la liberté de rien dire, au moins pendant un quart d'heure; ce qui ne pouvoit être que par une union intime, qui la faisoit disparoître à elle même pour la faire trouver en quelque manière*

de D. Dominique d'Etcheverry. 145
niere en lui. C'est ainsi que l'Apôtre exprime cette union: *Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jesus-Christ qui vit en moi.* Quelle bonté de Dieu pour se communiquer ainsi à sa créature, & quel bonheur pour elle de le posséder d'une manière si ineffable.

Quoiqu'elle fut si favorisée dans les communions, & que son cœur sentoient un attrait si fort pour s'y unir à son divin Epoux, néanmoins dès que son Directeur les suspendoit, elle se soumettoit avec joye, persuadée que l'humilité & l'obéissance étoient alors plus agréables à Dieu, elle s'en seroit même privée plutôt que d'alterer dans la moindre chose le bon ordre de la Communauté; elle étoit indisposée, & obligée les matins de prendre quelque remede, & son Directeur lui avoit permis de communier trois fois la semaine. Et outre ce qu'elle lui écrit: *Je serai bien aise de sçavoir si vous comprenés la Communion du Dimanche au nombre de trois que vous me permettés par semaine, afin de prier M. l'Aumônier de venir un peu de meilleure heure nous dire la Messe les*

jours que vous m'indiquerés, je vois avec peine que c'est déranger une Communauté; & si vous trouvez plus à propos, je ferai le sacrifice d'une Communion qu'aussi peu que vous vous voudrés. On ne peut qu'admirer dans tous ces traits son humilité, son obéissance, & son amour pour la régularité.

Mais elle tâchoit de suppléer à ces privations par des dispositions si saintes & si ferventes, que le Seigneur la favorisoit des graces & consolations singulieres; c'est à son Directeur qu'elle le marque: Le temps auquel vous m'avez privé de la fréquente Communion, ne m'a point causé d'inquiétude, mais j'ai ressenti ce vuide qui me fait soupirer après le bonheur de me nourrir de ce pain celeste, duquel il me semble que mon ame avoit besoin d'être soutenue. Et quand je representois ma peine à cet aimable Sauveur, sur tout au moment de la Communion du Prêtre & de mes Sœurs, mon cœur se sentoit quelquefois si embrasé, que je versois bien de larmes, étant en quelque façon dédommée par les douceurs qu'elle y répandoit sur la privation,

tant je me plaignois : j'offre quelquefois cette peine à ce Dieu même , en soumission de son adorable volonté , qui permet que j'en sois éloignée , & j'en ai été consolée , & en même temps si transportée d'amour , que j'avois de la peine à excuser les cris de mon ame.

Il n'y a que les personnes qui sont parvenues à la perfection qui ressentent les douceurs interieures que le Sauveur a coutume de répandre dans les ames , auxquelles il daigne s'unir d'une maniere intime par l'adorable Sacrement de son amour. Il n'y a qu'elles qui éprouvent combien sa privation est sensible : comme il y fait leur vie , leur force & leur bonheur dans cette region étrangere , il leur semble qu'elles sont par cette privation comme une terre aride. Mais le Seigneur , qui ne se cache que pour les tenir dans la dépendance , & les faire marcher sûrement dans la voye de la vertu , ne manque jamais d'arroser ces cœurs fideles par les influences celestes qui les assurent de sa présence & de sa protection ; & c'est ce que Mademoiselle d'Etcheverry éprouvoit d'une maniere

si singuliere & si constante.

Après la Communion on la voyoit toute absorbée en Dieu, son visage étoit tout de feu, son corps immobile, ses yeux baignés de larmes, son air tout pénétré de la présence de son bien-aimé; elle pouffoit des soupirs & des sanglots, s'élançoit comme pour s'en voler, & faisant des efforts sensibles, pour cacher ces merveilleux effets; on auroit dit que quelque foible, quelque malade quelle fut, les forces lui étoient revenues, que sa santé étoit rétablie, & que quelque peine qu'elle souffrit, que la joye & la paix y avoient succédé, & étoient étonnées de la voir d'abord embrasser les exercices de la Communauté, & de les remplir avec la dernière fidélité, comme si elle eut été en parfaite santé.

SON AMOUR POUR DIEU.

L'Amour de Dieu fut le grand principe qui fit agir Mademoiselle d'Etcheverry, qui la dirigea dans toutes ses démarches, & lui fit faire les plus grands sacrifices, elle s'attacha même

à son Dieu par l'amour le plus pur, car dès qu'elle eut le bonheur de le connoître, elle se donna toute à lui sans réserve, & sans désir d'autre récompense que de lui plaire, & c'est dans cette vûe qu'elle lui fit une offrande de sa personne, de ses biens & de ses espérances, n'ayant à cœur que sa volonté, & son bon plaisir, c'est ce qu'elle exprime en plusieurs de ses lettres, & qu'elle a fait connoître par tout sa conduite, je vous supplie dit-elle à son Directeur, *de travailler à me rendre agréable à mon Dieu, ah! donnes-moi pour cet effet tout ce que vous voudrés, je suis prête à tout accomplir pour lui plaire, regardés-moi comme un holocauste, qui doit & veut lui être sacrifiée sans usure, je souhaite d'être morte totalement à moi-même pour ne vivre qu'en lui.*

Pour arriver à cet amour généreux, & parfait, elle fit le vœu de chasteté perpetuelle, pour s'unir à son divin époux, le vœu d'obéissance pour n'avoir d'autre volonté que la sienne, & celui de pauvreté pour n'avoir d'autre trésor que Jesus & Jesus crucifié à

qui elle tâcha de se rendre conforme dans tous les états de sa vie & jusqu'à la mort.

- Aussi le Seigneur, ne manquoit pas de repandre sur sa servante les graces les plus signalées, voici comme elle en parle peu de tems après qu'elle se fut retirée dans la Maison de Retraite. *Il me semble que depuis que j'ai fait les vœux, mes consolations sont plus continuelles, l'union avec Jesus-Christ plus sensible, mon esprit presque toujours appliqué à contempler son Humanité, quoique souvent avec des obscurcissemens. Mon esprit dis-je s'y fixe d'une maniere qui ne dépend pas de moi: Voilà les sujets ordinaires de mes méditations; ce qui m'excite par des élancemens à lui représenter mes misères en peu de mots, & sans les prononcer presque jamais. Il ne se passe guere de jour, que je n'aye quelques petites souffrances interieures ou exterieures; ce qui me mit dans l'obligation de les unir à celles que Jesus-Christ a souffert sur la terre, ce qui ne contribue pas peu à l'union habituelle que je sens avec cet aimable Sauveur. Je*

de D. Dominique d'Etcheverry. 151
commence à sentir vivement la privation de son adorable Sacrement ; & il n'y a que peu de jours qu'à l'adoration du soir, marquée par la regle, je versois bien des larmes à la vue de de son Humanité, que j'aurois souhaité posséder dans notre Chapelle, ce vuide m'est plus sensible depuis ce temps-là.

Cet amour lui rendoit la vie ennuyeuse, la terre méprisable, le desir ardent de s'unir pour toujours à son bien-aimé, lui faisoit pousser des soupirs enflammés. Elle se portoit à Dieu par transports, que ses filles appercevoient, malgré tous les efforts qu'elle faisoit pour les cacher. Elle s'épuisoit en pleurs à la vue de la Jerusalem celeste, dont elle sentit vivement la privation. Elle élevoit ses yeux & ses mains au Ciel, en criant dans toute l'ardeur de son cœur : *Ah Seigneur, mon Dieu, & mon tout !* Quand est-ce que je vous verrai dans votre gloire ? Jusqu'à quand durera mon exil ? Quand est-ce que je vous posséderai, sans crainte de vous perdre dans l'attente de ces heureux jours ; les gemissemens & les larmes seront ma consolation, y a-t-il

Seigneur rien en moi qui ne soit à vous, je ne veux rien me réserver.

Elle souffroit de se voir soumise aux nécessités de la vie, le besoin de boire, de manger, & de dormir lui paroiffoit un tourment, elle s'en explique ainsi. *L'Exil de ce monde me paroît bien dur, les suavités que mon Dieu me fait sentir icibas ne sont qu'un surcroît du dégoût pour cette valée de larmes ou les miseres de mon propre corps me sont les plus à charge, le soin du manger, du sommeil, & de tous les assujetissemens me le rendent si abjets, que mon cœur soupire continuellement après un Etre dont il ne peut jouir que par la délivrance de cette bassesse : enfin je voudrois me rendre si agréable à ce Dieu que je sens sans le comprendre, que je vous prie de me faire detacher de tout ce qui peut, tant soit peu partager mon cœur; fussent-ils les plus flatteurs objets, soit pour le sang, ou pour la raison. Je ne veux rien refuser à ce Dieu, qui a fait tant pour moi.*

Cet amour étoit bien pur & bien constant; car elle aimoit son Dieu tendre-
ment

ment dans la privation même des consolations qui lui arrivoient de temps-en-temps. Quelque amere que soit cette croix aux ames qui les ont goûtées, elle les acceptoit avec une résignation parfaite à sa sainte volonté, quelle suivoit en tout; car elle n'aimoit Dieu que pour Dieu même; elle usoit des consolations pour s'humilier davantage s'en jugeant indigne, & elle se servoit des amertumes pour s'attacher plus fortement à son bien-aimé, dont elle ne vouloit jamais se separer, aussi appelloit-elle ces privations des croix ineffables qui lui procuroient des vrais trésors. Il ne me reste, disoit-elle à son Directeur, que la consolation de pouvoir souffrir, & de faire quelque chose pour mon Dieu; je vous prie de me le faire servir de toutes vos forces sans m'épargner en aucune façon, je ne me lasse pas de vous en supplier, ne me refusés pas cette grace, puisqu'elle m'attirera des occasions de témoigner mon amour à mon Dieu & à mon Sauveur. On ne sçauroit mieux exprimer les effets que cet amour de Dieu ope- roit en elle, que parce qu'elle en dit

dans la Lettre : Mon esprit sent un Etre sans pouvoir le voir à découvert, & pour lequel mon cœur est presque toujours languissant d'amour ; les soupirs qui m'échappent pour moderer les cris de mon ame, qui voudroit s'élever, est le seul soulagement que je trouve ; il me semble que mon desir de voir Jesus-Christ est encore plus grand qu'autrefois. Vivre sans voir ce que l'on aime, & dont le desir fait souffrir, est une si grande peine, qu'on ressent mieux qu'on ne scauroit exprimer.

L'amour le plus ardent & le plus pur ne va pas plus loin, elle en a été la victime. Cet amour n'étoit pas un amour passager, mais constant ; ce n'étoit pas un amour oisif & en idée, mais un amour agissant, il ne consistoit pas en des souhaits infructueux ; mais c'étoit un amour qui l'a toujours portée à tout immoler, à tout souffrir, & à se consumer pour son bien-aimé. Cet amour lui rendoit la vie dure, les plaisirs dégoûtans & la mort désirable, aussi l'a-t-elle reçue avec des transports de joye qu'il seroit difficile d'exprimer. Ce divin amour dont son cœur étoit

de D. Dominique D'Etcheverry. 155
embrasé, se faisoit sentir aux cœurs les
moins tendres ; elle ne pouvoit se lasser
de parler des amabilités de son bien-
aimé, & paroïssoit alors son visage une
grace admirable qui inspiroit les plus
vifs sentimens de Religion à ceux qui
l'écoutoient : ce n'étoit pas tout ce que
son cœur exprimoit : aimons un Dieu,
disoit-elle, qui nous a tant aimés, mais
aimons-le encore, parce qu'il merite
tout notre amour. C'est sur tout dans
sa dernière maladie qu'on vit combien
ces sentimens étoient profondément
gravés dans son cœur. Il suffisoit de lui
parler de la présence de Dieu, qu'elle
ne perdoit jamais de vûe, pour l'avoir
enflammée d'une façon à embraser tous
les cœurs. Sa maladie s'augmenta jus-
qu'à lui ôter la connoissance, ce qui
l'empêchoit quelquefois de recevoir les
remedes & les autres secours nécessai-
res ; mais alors même on n'avoit qu'à
lui dire qu'il falloit les prendre pour
l'amour de Dieu, aussi-tôt elle obéïssoit.
Enfin cet amour qui avoit fait faire
tant des sacrifices, fut le glaive qui
separa son ame de son corps ; on peut
dire qu'elle a été un parfait holocauste

du pur amour de Dieu, comme elle l'avoit souhaité, lorsqu'elle reçut le viatique dans sa dernière maladie. On ne peut rien ajouter à la vivacité des sentimens d'humilité, de confiance, de respect & d'amour dont elle parût pénétrée. Je soupire depuis long temps, disoit-elle, après l'heureux moment où je vais recevoir mon Dieu pour la dernière fois dans le Sacrement de son amour pour m'unir inséparablement à lui. Soyez ma force, mon soutien & mon guide dans le passage décisif du temps à l'éternité.

*SON ORAISON ET SON UNION
avec Dieu.*

L'Oraison de Mademoiselle d'Etcheverry étoit sublime, c'étoit une application affective, intime & continuelle à son Dieu, dont elle ne cessoit depuis près de douze ans d'adorer la Majesté suprême. Cette Oraison consistoit dans une union paisible & tranquille avec cet Etre suprême, en qui elle étoit comme absorbée. C'étoit plutôt une contemplation qu'une Oraison de raisonne-

ment ; son esprit s'y plongeoit , & son cœur s'y perdoit heureusement , & n'avoit de liberté que pour en goûter les douceurs ineffables & les plaisirs divins ; elle y avança dans la suite , & y fit des progrès étonnans , qui n'ont fini qu'avec sa vie.

Elle sçavoit que dans une matiere si délicate ; il étoit aisé de se tromper , de tomber dans l'illusion ; & c'est par cette crainte qu'elle supplia son Directeur de la conduire à Dieu par la voye qu'il lui plairoit marquer. Comme c'est le sujet ordinaire de ses Lettres , je rapporterai quelques extraits de celles qu'elle lui a écrites en differents temps ; il fera facile de juger que cet état étoit constant , & que le Seigneur s'est communiqué à elle d'une maniere spéciale. L'on y verra la sublimité de son oraison , son union intime avec Dieu , son humilité profonde & son obéissance parfaite.

Il y avoit déjà long - temps qu'elle travailloit à purifier son cœur par la pratique de toute sorte de vertus , à ranimer sa foi par une vive application aux Mystères de la Religion , elle en

faisoit les objets avec ardeur. Je vous dirai, Monsieur, que l'humilité de Notre Seigneur me causa des grandes consolations, mais celle que je trouve dans sa Divinité, qui le rend égal à son Pere celeste, me paroît beaucoup plus parfaite, & je ne sçai si j'en ai plus d'attraits pour cette Majesté suprême. Je m'adresse à Jesus-Christ, pour qu'il me mette dans un état agréable aux yeux de son pere, dont la grandeur remplit tellement mon ame quelquefois, que je commence à sentir alors le bonheur dont jouissent les Bienheureux dans le Ciel par cette présence. (C'est que sa foi étoit lumineuse, & la vûe des grandeurs & des beautés divines, si vives que son cœur s'y absorboit par les douceurs qu'elle en ressentoit, & qui la portoient à s'humilier, & à s'anéantir par les sentimens de sa misere.) Rien ne me fait mieux connoître ma bassesse & mon néant, que ce souvenir; j'ai été bien embarrassée pour expliquer ce que je viens de dire. Je vous avoue que je me trouve assez neuve dans ces sortes de matiere, & je crains toujours de dire trop, & quel-

quefois pas assez : si je ne m'ouvre pas assez, j'ai peur que la grace ne se retire ; & en me découvrant, je ne sçai si je ne sens pas une secrete satisfaction de l'idée que vous allez concevoir des desseins que le Seigneur paroît avoir sur moi : voilà des pensées d'orgueil dont je suis paîtrie, & qui ne laissent pas de m'attrister.

L'humilité & la défiance l'accompagnoient presque toujours au milieu des faveurs les plus signalées, dont le Seigneur la combloit. Mon état est toujours le même ; je ne puis pas faire d'autre méditation que de me tenir unie à Dieu ; je ne puis pas absolument produire des actes ; il me semble que je le sens dans moi d'une manière encore plus claire qu'auparavant. Je dis ceci avec quelque peine, & si je ne me croyois pas obligée de vous rendre compte avec simplicité, je serois bien aise de m'en dispenser. La crainte que j'ai de donner dans l'illusion, me cause encore des peines. Je ne sçai si c'est par un effet de la grace, ou de mon naturel que me viennent ces consolations. Si j'entre en doute là-dessus, il se fait

un obscurcissement dans mon esprit qui efface la douce paix qui me saisit ; je vous prie de me pardonner mes répétitions : j'espère que vous aurez un peu d'égard à mon peu de discernement.

Quoiqu'elle eût tout lieu de croire que ces douceurs & ces consolations lui venoient de la bonté de son Dieu, elle en étoit allarmée ; elle n'ignoroit pas que de ces sentimens d'oraison, il y en a qui sont plutôt dans les sens & dans l'imagination que dans l'esprit & dans le cœur, & qui sont excités par des objets sensibles, dont le Demon peut être l'auteur. Cette connoissance la lui faisoit craindre pour les faveurs qu'elle éprouvoit dans l'oraison, & c'est ce qui lui causoit cet obscurcissement & cette peine qui alteroit la douce paix qu'elle y ressentoit. Mais c'étoit le Seigneur qui s'attachoit sa servante par cette vicissitude de peines & de consolations, en la tenant toujours dans une humble crainte, qui alloit quelquefois jusqu'à lui causer de la tristesse ; & en lui faisant goûter les douceurs de sa possession, qui augmentoit la ferveur de son cœur, & la portoit à s'unir à

lui par des nouveaux liens.

Elle expose cet état à son Directeur : Je crois devoir vous dire que dans la tristesse qui m'accable, le Seigneur ne laisse pas de me soutenir par les consolations qu'il me donne en me faisant ressentir son union intime d'une manière à me faire verser des larmes, qui adoucissent toute l'amertume que je trouve dans mes peines. Mes esprits arrêtés par je ne sçai quelle douceur, ne sont pas capables de proferer aucune prière vocale. Dans certains temps, je suis sortie de l'Eglise sans dire même l'Office de la Vierge, ne pouvant me résoudre à interrompre cette union, ou contemplation ; je ne sçai pas trop l'expliquer : il me reste cependant toujours des peines dont j'ai eu l'honneur de vous parler, quoique je les porte avec un esprit plus gai & plus tranquille.

Elle étoit encore dans sa maison, lorsqu'elle se vit élevée à une sublime oraison, qui devint de plus en plus parfaite depuis qu'elle eut quitté le monde. Elle s'appliqua dès lors avec une nouvelle ferveur à purifier son cœur

& son esprit de toutes les taches qui pouvoient lui rester. Elle embrassa toutes les occasions de s'humilier & de se mortifier, & le Seigneur se communiqua à elle d'une maniere plus intime; écoutons-la & ne perdons rien de ses admirables paroles. « Il y a déjà
» long temps que quelque chose atti-
» roit mon cœur vers un Etre au-dessus
» de la terre, & qui me faisoit envisager
» la mort avec impatience, sans ce-
» pendant distinguer l'objet en particu-
» lier. Un soir en disant l'Office, dont
» la plus grande partie se dit en m'oc-
» cupant moins de la prononciation,
» que de la grandeur de celui dont
» nous disons les louanges; en consi-
» dérant cet Etre suprême, je sentis un
» desir de voir cette Majesté divine,
» que le Paradis, de la façon dont on
» le dépeint n'avoit rien d'attrayant
» que le seul bonheur de voir ce Dieu
» qui fait sans doute la félicité éternel-
» le. J'ai des ardeurs si grandes pour
» le Ciel, qu'il me semble que pour les
» moderer, & perséverer dans ces saints
» desirs, rien ne sçauroit me satisfaire,
» que les épreuves auxquelles je vou-

» drois que vous me missiés. Je me
» défie cependant de ma foiblesse, &
» par la crainte secrete que je sens que
» vous me preniés au mot, je prens
» les petites occasions journalieres à la
» place des grandes, que je souhaite-
» rois. Je vous expose mon état pré-
» sent, aussi bien que je le puis: c'est
» à votre charité à voir ce que vous
» devés faire. Pour moi, il me pa-
» roît que depuis que j'ai fait vœu de
» vous obéir, j'ai une tranquillité sur
» la peine qui me restoit d'être maîtres-
» se de moi-même à Jesus-Christ, dans
» le dégoût où je me trouve quelque-
» fois du peu de bien que nous pouvons
» en faire ici. Le souvenir de mon joug
» me dédommage de ma peine, il fera
» peut-être bon de vous dire aussi
» qu'aux approches de la Sainte Table
» je me sens si fort embrasée, que ne
» pouvant retenir mes larmes, & le
» combat que j'ai de vouloir & de ne
» vouloir pas être vûes, les tarit sou-
» vent; ce qu'ayant dit à notre Con-
» fesseur, il m'a ordonné de les laisser
» couler, sans me mettre en peine de
» les cacher, soit à la Communion, soit

» ailleurs, ce qui me fera une humilia-
 » tion assez grande, il m'a dit de plus
 » de le faire par obéissance, je tâche-
 » rai de ne pas y manquer, à moins
 » que vous n'en jugiés autrement.

Continuons de l'écouter, « Je ne
 » sçai guere que vous dire de mon in-
 » terieur, il me semble que tout y est
 » dans les mêmes dispositions que je
 » vous ai marqué autrefois, c'est-à-
 » dire, que je sens avec Jesus-Christ cette
 » union entiere. Je sens de tems entems
 » un soupir qui veut aller à cette di-
 » vinité immense, dont la grandeur me
 » met dans un état à ne pouvoir pas
 » m'expliquer, quoique je ne perde ja-
 » mais l'usage de la raison. Je ne suis
 » pas maîtresse de mes facultés, comme
 » de l'entendement, de la memoire &
 » de la volonté; il me semble que ces
 » trois facultés sont comme absorbées
 » & perdues, & je ne sçai où: je sens
 » bien que c'est en Dieu, puisque je
 » le sens d'une façon à ne pas en douter
 » & même dans mon cœur il se fait
 » sentir, comme s'il prenoit possession,
 » particulierement après la Commu-
 » nion.

Depuis cinq à six ans elle ne faisoit point d'oraïson en forme, parce qu'étant douée du don de la contemplation, il lui suffisoit de se mettre en la présence de Dieu, pour être éprise de son amour, & pour lui demeurer unie sans distraction. « Mon union avec mon
» Dieu est toujours grande, & dans
» toutes mes petites peines, elle se fait
» sentir plus vivement. Il y a un sou-
» pir qui élève mon cœur, lui faisant
» souffrir une amertume qui ne peut
» être adoucie que par un cri que je
» suis presque toujours obligée d'étouf-
» fer, pour cacher mon état aux yeux
» du monde. Je ne fais d'autre médi-
» tation, que me tenir en la présence
» de Dieu, à qui il me semble d'ex-
» pliquer par un seul regard toutes mes
» peines. Mon entendement ne sçau-
» roit faire des raisonnemens, ni pren-
» dre aucune considération particu-
» liere. Les Mystères differens que l'Egli-
» se nous représente, se présentent en
» gros à mon esprit, & me fait en-
» visager Jesus-Christ en son humani-
» té, à laquelle je me tiens attachée,
» sans faire que peu des raisonnemens,

» cela ne m'étant pas possible ; & quel-
» quefois cette Humanité ou présence
» de la Divinité, sujet de toutes mes
» méditations, s'efface si fort de mon
» esprit, que ne sçachant où m'arrêter,
» je souffre des peines qui m'épuisent ;
» mon entendement est alors incapa-
» ble de rien envisager, & est comme
» perdu : Je voudrois alors m'affervir
» & rester sans m'occuper à autre cho-
» se qu'à cet abattement de tout mon
» corps ; je ne voudrois pas même me
» remuer, tant je me sens prise de
» quelque chose qui me fait sentir l'u-
» nion intime de mon Dieu. Après ce
» grand repos, il me vient envie de
» jeter un cri que je dois étouffer aussi,
» pour n'être pas apperçue par mes
» Sœurs qui sont en oraison ; ce dernier
» état est plus rare en moi. Il y a ce-
» pendant quelques années que je me
» trouve de même, je ne sçai pas si
» ma peine a été aussi forte & aussi con-
» tinuelle qu'à présent, il me semble
» que non ; car je sens quelquefois que
» je ne puis pas résister long temps à
» la peine que mon ame ressent de
» l'absence de mon divin époux. En

» un mot mon cœur est dans une souf-
» france quasi sans intervalle, peut-être
» en dis-je trop, ne sçachant guere dé-
» couvrir tout ce que je sens dans mon
» interieur après la Comunion. Je me
» suis trouvée depuis peu, comme au-
» trefois, hors d'état de faire aucun ac-
» te; & sans pouvoir me servir de mes
» facultés, je sens comme une suspen-
» sion de mes sens, & ce m'est une
» grande peine de rapeller alors mes
» esprits pour adorer Jesus-Christ au-
» dedans de moi. Ce travail me laisse
» un mal de tête, & comme vuide je
» ne dois pas omettre de vous dire M.
» qu'ayant pour coutume d'adorer No-
» tre-Seigneur devant le Saint Sacre-
» ment, & de commencer mes mé-
» ditations pour me tenir devant sa
» sainte présence à l'Eglise la plus pro-
» chaine; elle n'avoit point de Taber-
» nacle pour lors dans la maison. Mon
» esprit si trouve si gêné, que je suis
» obligée de l'en relever pour l'envisa-
» ger dans moi, c'est-à-dire, d'une fa-
» çon intellectuelle. Je ne sçai ce que
» je dis, mon entendement est tou-
» jours près de Dieu; & en moi-mê-

me, il me semble que je l'ai devant
moi. Je vous avoue que j'ai bien de
la peine de n'avoir pas cet adorable
Sacrement dans notre Chapelle, où
je l'aurois toujours présent sans l'al-
ler chercher si loin. Quoiqu'il en soit
malgré les abattemens où je suis sou-
vent reduite par bien d'endroits, je
ne respire que la souffrance, & il
me semble que le vœu que j'ai fait
pour vous obéir ne me réserve pas
assez; s'il vous paroît que je doive
y ajouter quelque chose, ou que je
ne suis pas étendue dans mon sacri-
fice; faites le moi faire d'une façon à
n'être pas absolument à moi-même
en la moindre chose: ce que je vous
dis ici ne part pas d'une maniere na-
turelle, mon cœur me le dicte, com-
me étant conduit par un mouvement
qui ne vient pas de mes propres for-
ces. Vous aurés la bonté de m'éprou-
ver avant de me faire réserver mon
joug, si vous le jugés à propos. Au
nom de Dieu, ayés soin de faire a-
vancer mon ame dans le chemin de
la perfection, faites-moi rendre de
plus en plus agréable à mon aimable
Sauveur

» Sauveur. Rien ne peut satisfaire le
» desir que j'ai de lui témoigner mon
» amour ; il n'y a que la souffrance qui
» me dédommage du bonheur de le
» posséder dans sa gloire. Je dois ce-
» pendant vous dire aussi, Monsieur,
» que je souhaite de vivre pour travail-
» ler à l'augmentation de sa gloire,
» qui me paroît si grande, que je sens
» un grand vuide dans ma vie pour la
» meriter encore.

Son union étoit si grande, que jus-
ques dans son lit pendant ses maladies,
elle paroïssoit toute absorbée en Dieu
dans tous les exercices de piété. Il suf-
fisoit de la voir pour s'animer à la fer-
veur ; c'étoit une ressource pour les
plus tièdes. Il lui échappoit une infini-
té de cris & de soupirs qu'elle ne pou-
voit arrêter ; on en fut d'abord surpris,
mais à la longue on s'y accoutuma ; on
n'en témoignoît rien, mais on n'en
étoit pas moins touché. Dès qu'elle
entendoit parler de Dieu, son cœur
se panchoit si fort, qu'en compagnie
même elle étoit obligée de se faire vio-
lence, pour ne pas repandre de lar-
mes dans les conversations ordinaires.

Elle perdoit le plus souvent ce qu'on lui disoit, tant son union l'emportoit hors d'elle-même. Elle demandoit pardon de ses distractions, il se passoit souvent en elle des choses extraordinaires qui l'obligeoient de s'approcher de la muraille ou de la grille pour s'y appuyer & s'y soutenir, comme on le rapporte de Sainte Thérèse, & de Saint Jean de la Croix. Elle ne passoit pas de quart d'heure sans renouveler ces actes d'union avec Dieu. Les occasions les plus dissipantes sembloient augmenter son recueillement, & d'abord après sans aucun effort, on la voyoit rentrer dans son état, ou plutôt le continuer. Elle chargeoit quelqueune de ses Sœurs de l'arrêter, lorsque dans ces occasions dissipantes on la verroit se repandre un peu trop dans les conversations. On le faisoit quelquefois assez mal à propos, elle s'arrêtoit tout court, & obéissoit avec une simplicité d'enfant. Dans tous les sermons & toutes les lectures de piété, c'étoit une attention extrême, elle n'en perdoit rien, elle avoit une facilité, & une fidélité admirable à rapporter selon sa coutume, tout ce que

de D. Dominique d'Etcheverry. 171
elle avoit lû ou entendu.

Delà son amour constant du travail & du silence. Delà la joye qu'elle resentoit lorsqu'elle souffroit quelque chose pour la gloire de Dieu, pour laquelle rien ne lui paroissoit difficile. Delà sa reconnoissance sans borne pour toutes les graces qu'elle, ou la Communauté recevoient de la main de Dieu, par quelque canal qu'elles lui vinssent. Delà ce profond respect pour le culte de Dieu & les moindres cérémonies de l'Eglise. *Cela regarde Dieu c'est assez,* disoit-elle. Ses infirmités & ses maladies ne diminuerent jamais son attention & son exactitude, on craignit les suites d'une si grande application. Une Soeur fut chargée de demeurer au-près d'elle pour la distraire, & lors qu'obligée de sortir un moment, cette Soeur la prioit de ne pas trop s'appliquer; *je le ferai si je puis,* repondit elle. Son Directeur crût devoir y employer son autorité, & l'obligea même de demander sa santé, si c'étoit pour sa gloire; elle n'avoit osé le faire d'elle-même. Elle desiroit trop d'aller au plutôt à Dieu; ce qui autorisa plus d'une fois

sa piété par des guérisons extraordinaires.

Mais voici un extrait qui développe bien le degré de son oraison, & de son union. » Pour commencer par mon état » présent : le voici, si je puis bien l'expliquer. Mon ame sent une union » avec son Dieu que rien ne semble troubler, elle soupire en même temps de » vouloir trouver quelque chose qui lui manque, & cette peine est si grande » quelquefois, qu'au seul souvenir de » l'Être de mon Dieu, il m'échappe un cri » ou élancement de cœur si vif que mes » sœurs s'en apperçoivent, j'en ai le » plus souvent pour un petit quart » d'heure. Après notre examen du soir, » il n'y a pas long temps, qu'étant au » chœur avec la Communauté, & me » rapellant la présence de Dieu, il se » présenta à mon esprit si vivement, » qu'il me sembloit que je l'avois devant » moi sans pouvoir le voir, & j'aurois voulu le prendre avec les bras. » Une quantité de larmes que je jetois en même temps me firent faire » un si grand soupir que mes Sœurs » s'apperçurent de mon état, & l'effort

» que je fis pour cacher ma situation,
» fut assez violent pour m'ôter la for-
» ce de lire la méditation, que je lis
» ordinairement tout haut. Ma voix
» tremblante & interrompue, me cau-
» sa bien de la confusion. Je fus sur le
» point de demander à Dieu de m'ôter
» ces consolations qui paroïssent au-
» dehors; mais craignant qu'il m'aban-
» donnât à ma foiblesse, je me retins
» dans le dessein de demander votre
» avis, que je veux tâcher de suivre
» aveuglement, en faisant même un sacri-
» fice de toutes ces consolations.

Au milieu de tant de consolations
intérieures, elle ne laissoit pas d'avoir
des amertumes, & des tentations con-
tre les vérités de la religion, & mê-
me des doutes très involontaires qu'el-
le mettoit aussi-tôt à profit par des
actes contraires, & par un désaveu
formel; on admire les ressorts secrets
de la divine Providence, qui met tout
en œuvre pour purifier & sanctifier
cette ame sainte. » je ne crois pas a-
» voir rien de nouveau à vous dire
» de mes dispositions intérieures, quoi-
» que je souhaite de tems en tems vous

» en rendre compte, j'ai bien de la peine
 » à mettre par écrit mes petits sen-
 » timens, il me semble que c'est l'en-
 » droit le plus sensible de l'obéissances
 » je vai tâcher cependant de m'expliquer
 » avec autant de simplicité qu'il me
 » sera possible ; je souffre toujours par
 » un obscurcissement qui me fait per-
 » dre la vûe de mon Dieu, je le sens
 » si confusément, que ce m'est un
 » martire continuel de vouloir trou-
 » ver par l'esprit ce que mon ame sent
 » vivement; la foi me paroît éteinte
 » en moi, & je doute s'il y a un Dieu
 » peine qui me fait souvent verser des
 » larmes par le désir extrême que j'ai
 » d'avoir quelque occasion de confes-
 » ser un Dieu pour lequel je voudrois
 » trouver des moyens de desarmer ces
 » doutes qui me viennent: cette pei-
 » ne si grande n'empêche pas que je
 » n'aye souvent des transports à vou-
 » loir m'unir à cet Etre inconnu,
 » & qui se fait sentir si intimement
 » quelquefois, que j'ay une consola-
 » tion qui ne laisse à souhaiter rien à
 » mon ame, par les embrasemens que
 » mon bien aimé me fait goûter in-

» terieurement par une présence sensi-
» ble & tranquille, ce qui n'est pas
» toujours de même, car d'autre fois je
» ne puis jeter qu'un cri par la souffran-
» ce où me jette le désir de posséder ce-
» lui que je sens sans le voir; cette
» peine est plus forte que je ne sçau-
» rois l'expliquer & peu s'en faut qu'il
» ne patoisse quelque changement en
» moi par les mouvemens de joye, &
» de peine qui se passent en moi. Sou-
» vent je voudrois dire que j'aime, &
» je ne le puis que par mes larmes,
» & par un soupir: quand j'ai de ces
» mouvemens, je me sens épuisée, &
» quelquefois par l'effort que je fais
» de vouloir dire quelque chose à mon
» bien-aimé qui ne me le permet pas,
» je m'embrasse la tête, la sentant vui-
» de. Après tous ces sentimens, il
» ne me reste que la consolation de
» souffrir, & de faire quelque chose
» pour mon Dieu, que je vous sup-
» plie de me faire servir sans m'épar-
» gner en aucune façon, je ne me
» lasse pas de vous en supplier, ne me
» refusés pas cette grace, puisqu'elle
» me procurera des occasions de té-

» moigner mon amour à mon Dieu,
 » & mon Sauveur. Toutes ces faveurs
 » me font trembler par l'abus que j'en
 » fais.

Elle consulta un jour son Directeur, si en demeurant toujours unie à Jesus-Christ de tout son cœur. Au milieu des douceurs, elle entendoit la Messe, & si elle faisoit ainsi assez bien son oraison, c'est sans doute parce que Dieu vouloit que l'état d'oraison dont il la favorisoit, lui fut connu; c'étoit par ces vûes toutes saintes qu'elle lui en donnoit l'idée la plus juste qui lui étoit possible; mais on peut bien sentir cet état si parfait, & ses effets merveilleux, lorsqu'il daigne s'attacher une créature par des liens divins. Mais le terme & l'expression y doivent céder. Arrêtons-nous aux sentimens d'humilité, de crainte, de confiance & d'amour dont elle étoit pénétrée, & tâchons de nous en édifier. Elle auroit voulu cacher aux yeux même de ses cheres filles les dons qu'elle recevoit du Ciel; mais ses transports, ses élancemens, ses soupirs que la vûe de son Bien-aimé lui arrachoit, & les larmes qu'elle lui faisoit si sou-

vent repandre, découvroient assez ce que le Seigneur opéroit en elle. Il suffisoit de la voir, ou en particulier, ou en public, pour connoître qu'elle étoit occupée de son Dieu. On voyoit son visage s'enflammer au seul nom de Dieu, on la trouvoit immobile & comme en extase au Chœur, baignée de ses larmes. Sa peine étoit, lorsqu'elle apprenoit que quelqu'une de ses filles l'avoit vue dans cet état; elle la prioit avec tendresse de n'en point parler, ajoutant qu'on en pouvoit tirer des conséquences trop avantageuses pour elle: ce n'est même qu'à son Directeur, par obéissance, qu'elle communiquoit ces différens états de son intérieur, le priant souvent de brûler ses Lettres: on a crû néanmoins devoir les conserver, pour en donner après sa mort, des extraits à ses chères filles, & les porter à la perfection par l'exemple d'une personne, qui leur trace si bien dans ses Lettres la voye de la perfection.

S A M O R T.

Depuis près de deux ans, on voyoit diminuer les forces de Mademoiselle d'Etcheverry, par le desir extrême de voir son Dieu. La douleur de s'en voir séparée, lui faisoit verser des torrens de larmes, jusqu'à deflécher son corps & en faire un squelette, qui n'avoit que la peau & les os. Elle connut enfin, qu'elle touchoit à son terme, & se disposa à l'attendre avec la tranquillité, que donne une vie pleine de fidélité & de bon exemple. Vers la fin du mois de Septembre, elle s'apperçût de quelques accès de fièvre, durant la nuit: & on la voyoit déperir de jour en jour, sans se plaindre. Ce n'est qu'après dix jours, qu'on l'obligea de se découvrir, & de permettre qu'on fit venir le Medecin: mais par un pressentiment de sa mort prochaine, elle voulut auparavant faire le dernier entretien. (C'est l'usage de cette Maison, que la Superieure, au commencement de chaque mois, appelle les Sœurs, les unes après les autres, pour

les écouter sur leurs peines, & leur faire les représentations nécessaires.) C'est alors, qu'après leur avoir renouvelé tous ses sentimens de bonté, d'affection & de desir de leur perfection, elle les prévint, & les assura qu'elle n'avoit pas long temps à vivre. „ Bien-
„ tôt, leur disoit-elle, je ne ferai plus
„ avec vous, & par l'autorité que le
„ Seigneur m'a donné de vivre toujours
„ dans l'observance la plus exacte de la
„ Regle que vous avés embrassée. Elle
„ ajouta des avis particuliers, & tacha
„ de prévenir tout ce qui pouvoit al-
„ terer la regularité.

On fut obligé le huit d'Octobre de la mettre au lit par ordre du Medecin, qui connut que sa maladie devenoit très-dangereuse par le nombre & la qualité des accidens qui se montroient à la fois. C'est alors que l'amour des souffrances qui s'affoiblit d'ordinaire par les longues & penibles maladies, s'augmenta tellement en elle, qui n'étant pas satisfaite de sa maladie, de son hemorrhagie, de ses douleurs aigues, de son estomac, de sa défaillance, & du degout général pour les choses les

plus nécessaires, qu'elle avoit quelquefois demandé à Dieu & même obtenu. Elle chercha encore de nouveaux moyens de satisfaire son ardeur. Elle tenoit des postures gênantes. Elle ne prenoit les remèdes que par obéissance. Elle se refusoit presque tous les soulagemens. De sorte qu'on voyoit que la multitude des maux cedit au désir qu'elle avoit de souffrir, & acquiescer à son cœur de nouvelles forces. Ses chères Sœurs se flatoient néanmoins de la conserver par le moyen des remèdes; mais elle leur disoit. *Voici que l'Époux vient, j'entend sa voix qui m'appelle, je suis prête d'aller à sa rencontre.* On voyoit alors sa sérénité se repandre sur son visage, la joye éclater dans ses yeux, & la paix de son cœur se soutenir au milieu de tous ses maux; comme elle conservoit toujours la raison, elle ne cessoit point de faire des actes de soumission, de résignation, d'offrande & d'acceptation de la volonté de Dieu, sur son état, & sur toutes ses suites, elle supplioit sa divine bonté de frapper par sa main miséricordieuse, cette victime qui ne dési-

de D. Dominique d'Etcheverry. 181
roit que lui être immolée, & qui at-
tendoit avec impatience le coup qui
en devoit accomplir le sacrifice.

Ce désir d'être délivrée de ce corps
de mort, & d'être avec son divin E-
poux, étoit si fort, qu'une Sœur qui
sçavoit combien sa conversation étoit
chère à la Communauté, lui ayant
demandé la permission de faire une
Communion générale afin d'obtenir
de Dieu sa guérison, *oui*, lui dit-elle,
*pour obtenir de Dieu la grace de faire
une bonne mort*, & comme la même
Sœur lui redoubloit sa demande par
les motifs les plus pressans, elle lui
repetta encore la même réponse ;
tout son cœur étoit pris par le feu du
divin amour.

Ses chères filles ne la perdoient pas
de vûe, & toutes s'empressoient à la
servir, à la soulager, & pas une n'osoit
croire qu'elle mourroit de cette mala-
die. Le 15. du mois elles se rassure-
rent dans cette espérance par la permis-
sion que le medecin lui donna de pren-
dre quelque chose, & même le cho-
colat, dont son estomac fut assez fati-
guée. Mais le lendemain elles furent

bien surprises & affligées d'apprendre qu'il y avoit long temps que sa fièvre tendoit à la malignité. Elles redoublèrent alors leurs soins & leurs attentions, & elle ne cessoit point de leur en témoigner sa réconnoissance, & de les prier de la recommander souvent à Dieu, oui, lui répondit une Sœur, nous le supplions de vous conserver long temps, il sçait le besoin que nous avons de votre secours, pour nous soutenir dans nos devoirs; nous sçavons qu'il vous aime, il ne voudra pas nous laisser comme des filles orphelines; à peine commençons-nous à porter son joug sous votre conduite: que deviendrons-nous, si nous venons à vous perdre: Non, quelque assurée que soit votre récompense, il vous laissera encore pour nous former à la perfection. „ Ah!
„ Ma chere Sœur, repliqua cette tendre
„ mere, priés-le, qu'il me fasse la gra-
„ ce de faire une bonne mort. Une
autre lui ayant dit, notre mere vous souffrés beaucoup; *c'est peu de chose*, lui répondit-elle, & en même temps, elle levoit ses mains & ses yeux au Ciel, & soupiroit après la celeste patrie.

Cependant son mal augmentoit, & comme il y avoit déjà plusieurs jours qu'elle désiroit de se confesser, & de recevoir le saint Viatique ; on lui fit une seignée au pied, dont elle se trouva soulagée & on lui promit d'accomplir ses desirs, après la seconde seignée que le medecin avoit ordonnée, cette promesse la remplit de joye, sa foi parût plus vive que jamais, elle s'humilia, elle s'anéantit & à la vûe de la grace qu'elle alloit recevoir, elle excita son cœur à former des actes de la charité la plus pure, & de la reconnoissance la plus parfaite : mais lorsqu'on s'y préparoit, elle tomba dans le délire, la paralisie même se déclara, de sorte qu'on ne pouvoit rien comprendre de ce qu'elle proféroit, tant sa langue étoit embarrassée, alors on resolut de lui donner l'extrême-onction : Mais le Seigneur, qu'elle avoit si fidèlement servi dans le cours de sa vie, ne voulut pas qu'elle fût privée du Sacrement de son amour, aux approches de la mort. Le Prêtre n'arriva pas plûtôt avec les Saintes Huiles, qu'on s'apperçût qu'elle com-

mençoit à articuler les paroles , & à donner desl marques d'une connoissance suffisante; elle avertit même la Sœur Infirmiere qu'on devoit lui donner le Saint Viatique : l'on faisit cet intervalle pour le lui donner , & elle en profita , pour renouveler ses actes. On lui demanda qu'elles étoient ses dispositions : elle repondit , „ Qu'elles étoient „ bien foibles , qu'elle faisoit volontiers „ à Dieu le sacrifice de sa vie; qu'il y „ avoit long temps qu'elle l'avoit fait , „ mais qu'elle ignoroit si elle l'avoit „ bien fait. „ Elle supplia même toute l'assemblée de demander à Dieu pardon & miséricorde pour elle , & reçut son Sauveur & son Dieu avec tous les sentimens d'une pieté & d'une dévotion qui attendrit toute la Communauté. „ Il y a long temps , disoit-elle , „ que je soupirois après cet heureux „ moment , dans lequel je vais mon „ Dieu vous recevoir pour la dernière „ fois dans le Sacrement de votre „ amour. Soyés ma force , je vous en „ supplie , soyés mon soutien & mon „ guide dans le passage du temps à „ l'éternité.

Dès ce moment on la vit toute recueillie, & entrée en elle-même, comme si elle n'eût pas été au monde, elle paroissoit avoir rapellé toutes les forces dans son cœur pour y adorer son Sauveur, & s'unir à lui pour toute l'éternité. Bientôt elle perdit connoissance; elle vécut encore quelque temps, & alors même elle proféroit sans nombre des actes d'amour de Dieu, d'adoration, & de résignation, ce qui étoit une marque assurée de la sainte habitude qu'elle s'étoit formée. A chaque instant elle levoit les yeux au Ciel d'un air content, & faisoit des signes de croix sur elle-même; & en même temps on voyoit que son heure s'approchoit. On lui donna l'extrême-onction, le Prêtre crut lui pouvoir demander si elle étoit reconnoissante des graces que le Seigneur lui faisoit, alors elle répondit d'un ton qui paroissoit sortir d'un cœur embrasé & pénétré, oui: en vérité ce sont les dernières paroles qu'elle proféra; & après une agonie de peu de durée, elle mourut dans une profonde paix, vers les dix heures & demi du soir du mercredi, 22. Octobre 1747.

âgée de quarante-un an, moins vingt-cinq jours ; laissant pour la consolation de ses Sœurs, une mémoire de bénédictions, son passage fut assez subit, mais il ne fut pas imprévu, puisqu'elle s'y étoit préparée par un renoncement entier au monde, par la pratique exacte de toutes les vertus religieuses ; & qu'elle regardoit chaque jour de sa vie, comme celui de sa mort.

C'est ainsi que Mademoiselle Dominique d'Etcheverry finit sa carrière dans la maison d'Hasparrein, dont elle a été la motrice, la première Supérieure, & l'exemple de toutes les vertus religieuses. L'on ne doit qu'adorer les secrètes dispositions de la Divine Providence, qui tandis qu'elle prolonge souvent la vie des grands pécheurs, & termine dans un âge florissant, celle d'une personne qui lui étoit si chère, & qui étoit capable de le faire servir. Tous les gens de bien s'affligèrent de sa perte. Les Pensionnaires ne pûrent retenir leurs larmes, & ses chères filles la regrettent & la regretteront long temps. La ferme espérance qu'elle jouit de son Dieu, peut seule essuyer leurs larmes.

de D. Dominique d'Etcheverry. 187

Elle fut enterrée le lendemain, vers les quatre heures du soir, dans la Chapelle de cette Maison, dans un Tombeau fait exprès, vers les balustres du Sanctuaire, du côté de l'Épître, joignant le mur principal du côté du Midi.

F I N.

de D. Dominique d'Almeida. 187
Fait au couvent de l'Assommoir, vers les
quatre heures du soir, dans la Chapelle
de ce couvent, dans un Tombeau sur
lequel, vers les dalles de l'Assommoir,
du côté de l'Église, toujours le même
principal du côté du Nord.

F. I. M.



LETTRÉS
DE MADEMOISELLE
DETCHEVERRY
A SON DIRECTEUR.

LETTRE I.

MONSIEUR,

Je vous prie de me pardonner si j'ay un peu tardé à me donner l'honneur de vous écrire, si je ne vous avois pas scé occupé à la Millicn, je me serois plutôt acquitée de mon devoir, je n'ay pas manqué de faire la Communion ainsi que mes Compagnes, & quelques autres personnes pour l'intention que

A

vous souhaitez, pour moi je n'en ay d'autre que de demander au Seigneur qu'il vous fasse agir en toutes choses selon sa sainte volonté & qu'il vous donne les moyens d'y réussir, j'ay une grande confiance que vous réussirez à la grande affaire que vous avés en vüe, il y a quelque tems que je me trou- vay après la Communion fort tranquille sur ma vocation que je crus connoître clairement. Ce qui me donna le repos que je cherchois, je crains que ce ne soit un effet de mon orgueil aussi bien que le grand désir que j'ay de devenir Sainte; le souvenir seul m'a fait verser des larmes, elles viennent d'une douceur interieure qui ne me paroît pas naturelle Dieu me remplit de tant de consolations que j'ay de la peine à garder le silence la dessus; cependant si vous croyés que je doive me taire je vous prie de me le mander je n'en parleray plus, vous comprenés bien que le calme ne regne pas toujours en moi je suis troublée par le souvenir de ma vie passée & de l'embarras de mes Confessions, il me semble qu'il faut y mettre ordre avant de Communier

ce qui fait que je ne puis attendre un quart d'heure entre la Confession & la Communion, j'en ay pourtant fait quelquesunes encouragee par ce que vous & un autre Confesseur m'avez dit de ne point differer de Communier quand même je me souviendrois de quelque chose du passé. Après avoir obéi avec quelque peine je connois visiblement que c'est le seul moyen de me guérir, la vertu me paroîtroit trop aimable si je n'avois ces difficultés.

A Ciboure le 12. Avril 1735.

L E T T R E 2.

J'Ay surmontés toutes mes peines, je Communique sans parler à mon Confesseur ce que vous avez eu la bonté de m'ordonner n'a pas produit même l'effet que vous souhaités; je vois bien qu'il y a de l'entêtement de ma part, mais je crains que le sujet de mes troubles ne vienne pas toujours du Scrupule quand je m'apperçois que quelque chose dont j'ay déjà parlé m'embarasse je tache de me distraire & de vous obéir,

il me semble que je voudrois me soumettre autant qu'il se peut à vos décisions; Si je ne craignois de perdre l'esprit je consentirois à n'être jamais délivrée de ces peines. Celles que je ressens de ne pouvoir m'approcher de la Ste. Table avec une sainte liberté aussi souvent que je le voudrois, est bien grande. Je connois clairement qu'il n'y a pas de meilleur remede pour moi que la sainte Communion, le triste état ou je me suis trouvée plusieurs fois avant de la faire, & la tranquillité qu'elle m'a portée après l'avoir reçüe m'en prouve assez la nécessité, je suis embarrassée à vous découvrir en détail mon intérieur tel qu'il est, je crains bien de ne connoître pas mon état ou il se fait tant de changement. Les compagnies du monde me sont ennuyenses jusqu'au point de me causer une tristesse que je ne puis cacher, & si lon vient à y parler de la vertu, des préceptes de l'Évangile en un mot de tout ce qui regarde Dieu je me sens si attendrie que je retiens mes larmes avec peine & je suis obligée de garder le silence malgré l'envie que j'aurois de parler de ce qui

me touche. Il me seroit difficile de vous dire la situation de mon cœur il semble qu'il perd sa force par le désir qu'il a de s'unir à Dieu, & ces mouvemens me viennent si souvent depuis quelque tems que je souffre de ne pouvoir me découvrir à personne, si j'étois à portée de voir M. Darreins, je me trouverois soulagée en lui découvrant mon intérieur comme je l'ay fait autre fois, il me semble que je ne puis mieux choisir pour faire des progrès dans la vie spirituelle. Peut-être l'idée que vous m'avez donnée de son mérite y contribué. Je crains quelque fois que des sentimens trop humains m'engagent à avoir cette confiance peut-être ferois-je bien de la quitter & si j'avois lieu de le croire je n'y ferois nulle difficulté. Quand je goute ces consolations où devant le St. Sacrement ou ailleurs il me semble que j'en dois rendre compte mais je crains que ce ne soit un effet de mon orgueil. En voilà assez pour vous donner une idée de ma foible vertu, je vous supplie de ne rien épargner pour me tenir dans une humilité profonde : si vous sçaviez combien j'en ay besoin vous met-

triés tout en usage pour abaisser cet orgueil qui se souleve en moi. par charité faites quelque chose de moy.

A Cibourg ce 15. May 1735.

L E T T R E 3.

SI j'avois été aussi victorieuse que mon amour propre l'auroit souhaité je me serois empressée à me donner l'honneur de vous écrire, je ne doute pas que les nouveaux obstacles qui se présentent à mes Communions ne servent au moins à m'humilier; il est vrai que c'est au dépens du repos que mon ame ne scauroit trouver que par l'union qu'elle désire contracter avec Dieu: Oui ce désir est si grand quelque fois qu'il me fait verser quantité de larmes qu'excite une langueur secrete & qui me laisse dans un épuisement intérieur. Il me reste un soupir qui provient, je croy, du vuide de mon cœur il me semble aussi que j'ay plus besoin alors de nourriture qu'à l'ordinaire, je crains en dire trop & d'exagerer mon état qui cependant ne me paroît pas naturel. Encore un

coup par charité je vous supplie de veiller sur ma conduite; car je sens que je ne scaurois m'égarer en vous suivant; l'humilité de Notre Seigneur me donne de grandes consolations mais celle que je trouve dans la divinité du Pere Céleste me paroît quelque chose de plus parfait, je m'adresse à J. C. pour qu'il me mette dans un état agréable aux yeux de son Pere, dont la grandeur remplit tellement mon ame que je commence à sentir alors le bonheur dont les Saints jouissent dans le Ciel par cette préséce. Rien ne me fait mieux connoître ma bassesse & mon néant que ce souvenir. J'ay été bien embarrassée pour expliquer ce que je viens de dire car je suis fort neuve dans tout cela je crains quelque fois d'en dire trop & quelque fois pas assez si je ne m'ouvre pas je crains que la grace se retire & si je ne découvre je crains une secrete satisfaction de l'idée que vous allés avoir de moi. Ces pensées d'orgueil dont je suis patrie m'affligēt souvēt. Pour ne pas y donner lieu je vous supplie de ne pas me refuser la grace de bruler mes lettres. Autre fois je n'étois occupée

que du soin de mon salut : celui du prochain ne me touchoit pas tant je commence à vouloir agir pour la gloire de Dieu & le bien du Prochain ; mes premières Sœurs de St. Jean Delus sont toujours bien fervantes & très mécontentes d'elles même c'est une bonne marque.

A Ciboure le 6. Juin 1725.

LETTRE 4.

JE vous prie de me pardonner si j'ay tardé à vous écrire. Je vous ay donné sans comprendre la conséquence de ce que je disois ; une idée de moi toute différente de ce que je suis , je vous ay fait le portrait d'une personne élevée à un degré plus haut que le mien ; je ne vous ay pas dit que ces consolations étoient presque toujours imparfaites , il me semble que la respiration me manque elles causent de si grandes agitations qu'au lieu du repos elles me donnent de la peine , sans sçavoir ce qui trouble mon imagination , il me semble qu'il y a quelque chose qui veut attirer mon esprit à Dieu , il ne le laisse pas libre ; dans les momens que ces mouvemens de tendresse me prennent

je voudrois que la consolation fut toute entiere & la recherche que je fais de ce qui l'interrompt, la diminue. J'en attribue la cause à mes scrupules qui ne me laissent presque jamais mon esprit libre, il faut l'avoir éprouvé pour en juger; je vous demande pardon si je me suis laissée un peu aller à ma peine, depuis quelque tems je n'ay plus ces consolations si sensibles, le secret désir de jouir de mon aimable Sauveur & quelque fois de mon Dieu en sa Divinité me donne des sentimens mêlés d'obscurité, je ne puis entrer dans un plus grand détail. Je doute si fort de mon état que je crains de ne pas accuser assez juste, d'ailleurs je n'aurois pas si tôt fini si je devois écrire toutes les occasions ou je crains d'avoir pris pour des consolations ce qui n'est qu'un effet de mon imagination ou de ma foiblesse. Ne pensés pas que l'humilité me fasse tenir ce discours, je crois le devoir pour le repos de ma conscience, je me défie de ma sincérité tant je suis portée à me tromper moi-même pour m'entretenir dans ces idées avantageuses, je vous supplie de me marquer si dans

ma façon d'écrire je suis bien vos intentions. Je tachetai de reparer ma faute comme vous me l'ordonnerés, j'ay plus recherché mon repos que cette simplicité qui se trouve dans la véritable vertu ; le désir d'embrasser l'état auquel le Seigneur me destine subsiste par sa miséricorde & demandés en grace que sa sainte volonté s'accomplisse en moi, qu'il supplée par sa bonté à tout ce qui me manque, j'a' vû quelques personnes de notre future société elles sont dans l'espérance d'apprendre quelque bonne nouvelle.

A Urrugne ce 2. Juillet 1735.

LETTRE 5

LA deffence que vous m'avés faite de parler du passé pour aucune raison, m'a été d'un si grand secours que sans cet ordre je n'aurois pû me tirer d'embaras, les effets que produit en moi la fréquente Communion me prouvent le besoin que j'ay de cette céleste nourriture ; la miséricorde de Dieu est trop grande sur moi pour ne pas crain-

dre encore les assauts du Démon qui m'empêcheroient d'approcher de la Ste. Table si vous n'aviés la charité de m'animer par vos lettres je demanderai au Seigneur qu'il vous inspire ce qu'il veut que je fasse pour sa plus grande gloire.

A Urrugne ce 30. Septembre 1735.

LETTRE 6.

DEpuis votre dernière lettre je me trouve moins embarrassée pour mes Confessions & Communions ; mais le scrupule à trop gagné pour pouvoir en être si-tôt guérie ; je connois clairement que j'ay besoin de suivre vos avis pour revenir de cet état : mon ame & mon corps en seront mieux , je dis mon ame avec quelque peine car il se peut que c'est un effet de la bonté de Dieu que je ne suis pas en état de discerner , j'ai parlé à quelques unes de mes Sœurs elles ont toujours un désir bien vif de se consacrer à J. C. le tems leur paroît long & je crains qu'il faudra perséverer encore , quoiqu'il arrive je ne souhaite avec elles que la volonté de Dieu de.

mandés qu'il fasse de moi tout ce qu'il voudra & que je ne veuille que lui seul mais que ce soit sans reserve.

A Urrugne le 15 Janvier 1736.

L E T T R E 7.

M On état intérieur est trop obscur pour bien expliquer ce qui s'y passe. Cependant je tâcherai de vous découvrir mes sentimens avec le plus de simplicité qu'il me sera possible, je me sens touchée de l'amour de Dieu pendant peu de tems, ensuite une tristesse & des embarras que je ne sçauois expliquer troublent ma tranquillité l'habitude que j'ai pris d'examiner ce qui se passe en moi est souvent la cause de l'égarement de mon imagination qui ne peut se fixer à rien, cet état est quelque fois si pénible que je serois portée à tout quitter si je n'avois la ressource du Sacré Cœur de Jesus, qui est toute mon espérance, l'ennuy qui me saisit est si grand qu'il m'est presque impossible de rien demander à Dieu ni pour moi ni pour les autres, il me semble pour

tant que je sens la présence de Dieu à qui je voudrois parler; mais je suis obligée de me tenir devant lui comme une statue ce qui me fait souffrir plus qu'on ne peut s'imaginer. Un cri que l'amour me fait jeter est le seul soulagement que je trouve je suis depuis long-tems sujette à passer les jours entiers dans cette situation, mon aimable Sauveur les interrompt quand bon lui semble pour me donner quelque moment de consolation, demandés par charité la persévérance dans la situation où je suis la plus agréable au Seigneur, je ne suis pas assez éclairée pour bien discerner le mal qui est en moi je désire être estimée & j'ai de la peine d'être confondue avec des personnes du commun, je suis inquiète quand on s'aperçoit de mes foibleffes par la crainte de donner mauvaise idée de ma vertu, je suis si aveuglée que je ne connois pas mes défauts, je me vois pourtant fort éloignée de la perfection, & je vous prie de croire que je ne le dis pas par humilité, mais dans la vérité je ne sçais si je vous en dis assez; si vous trouvez que je manque en quelque chose je

vous supplie de me le mander, je tâcherai de vous satisfaire; enseignés-moi une façon de me découvrir comme on le doit à une personne à qui l'on voudroit se soumettre entièrement

A Urrugne le 1. Juin 1736.

L E T T R E 8.

VOtre lettre ma renduë tranquille la crainte que mon état ne vint de ma faute ou que ce fut un état nouveau à tout le monde, augmentoit ma tristesse: j'avois même de la peine à me découvrir, ne sçachant ce que vous en penseriez. Pour l'examen particulier dont vous me conseillés la pratique je suis incapable de m'y arrêter long-tems, tout ce qui me détourne de la présence de Dieu ou de Jesus me gêne; mais quand l'occasion de m'humilier se présente, je tache d'en profiter. Il est vrai que mon premier mouvement est de me justifier quand je vois qu'on blâme mes actions ou mes intentions, & quand je n'aurai d'autre combat que celui de vaincre ma délicatesse, j'en

aurai bien affés. A l'égard du choix que vous faites de moi pour la grande affaire, je crois que le meilleur parti que j'ay à prendre est de prier le Seigneur de vous inspirer ce qu'il demande de moi ; je ne fais point d'autre méditation que de me tenir en la présence de Dieu ou de J. C. dont mon imagination est ordinairement remplie, je prends pour sujet un point de méditation d'Abelli sur l'Evangile ; je suis incapable de faire aucuns des raisonnemens qui y sont ; je m'arrête à regarder Jesus-Christ discourant avec ses Apôtres, me sentant un peu embarrassée par son humilité qui me retient & m'empêche de raisonner, si je veux essayer d'en faire par la crainte que ce ne soit un effet de ma paresse je me trouve toute troublée pour le reste du jour. La méditation que je fais avant souper me donne plus de consolation & j'en verse plus de larmes sans que cependant je puisse dire rien de particulier, je me mets en la présence de Dieu sans prendre aucun sujet n'y sçavoir sur quoi méditer ; depuis que vous m'avez rassurée je me laisse aller à mon attrait ; peut-être je demeure dans un

trop grand repos qui peut-être est l'ef-
fet de ma nonchalance, le tems de l'ac-
tion de grace après la Communion me
donne bien de la peine, je ne puis pro-
duire aucun acte, j'y verse beaucoup
de larmes, la présence de notre Seig-
neur se fait sentir en moi sans pouvoir
dire commēt, la pensée que Jesus-Christ
est au dedans de moi me surpasse, &
je sens qu'il est audeffus de ma portée,
il me semble que je ne suis plus rien,
c'est mon Sauveur qui est tout & je ne
dois pas faire attention à mon état dans ce
tems là; cette inaction ou les facultés
de mon ame semblēt anéanties me fait
beaucoup souffrir, je me trouve alors
remplie de confusion ne sçachant par
quel endroit je reçois tant de graces,
vous sçaurés combien peu je les mérite
& les outrages que j'ai fait à mon Dieu;
je vous supplie de me le faire réparer au-
tant que vous jugerés à propos ne m'é-
pargnant en rien: quand je parle de la
présence de Dieu il me semble qu'il y
a quelque chose de plus en moi, & que
je le possède au dedans de moi-même
s'il vous paroît que je me repaiffe des
chimeres, je m'en tiendrai à ce que vous
aurés

aurez la bonté de me mander.

A Urrugne le 11. Juillet 1736.

L E T T R E 9.

LA difference que vos lettres ont mis dans mon état, est si grande que je ne sçauois en rendre trop de graces à Dieu ni être trop reguliere à vous écrire, cependant je me trouve accablée par une confusion d'idées qui me met dans l'impuissance de m'appliquer à rien, je suis dans mes méditations comme une Statuë, il me semble souvent que quelque chose m'arrache le cœur: peut-être que la disposition du corps y contribüë, mais il me paroît que Dieu y opere; je sens la même chose dans mes petites occupations, surtout quand je me fais quelque violence, je n'applique mon esprit qu'à laisser agir Dieu que je sens au dedans; si je veux me lever de ma place je sens dans le cœur quelque chose qui me retient, je voudrois dire ou demander quelque chose à mon aimable Sauveur & je ne le puis pas, je languis d'amour pour lui, je sens du soulagement à le dire, je verse des larmes en vous l'écrivant; il

me tarde d'avoir des occasions à lui marquer combien je voudrois souffrir pour lui, quand je lui offre mon cœur & tout ce que j'ay, il me semble qu'il y regne d'une maniere particuliere, le soupir qui y reste est presque continuë, le tems de l'action de grace se passe de même, il me semble que je sens Jesus-Christ encore plus vivement & que mon ame agit comme voulant sortir d'elle même peus'en faut que je ne perde tout sentiment: je me souvenois mieux autre fois de ce que je sentoie & je scavoie mieux l'expliquer; je suis aussi touchée par l'approche de Jesus-Christ à la Sainte Table, & ma joye est si vive que je ne puis retenir mes larmes, ce combat m'afflige, je voudrois que le Prêtre qui donne la Communion ne s'apperçût pas de mon désordre, & mon orgueil voudroit qu'il s'en apperçût; je fais mes Prieres vocales avec peine, j'ay coutume d'en dire pour une heure par jour; mais j'aïmeroie mieux employer ce tems sans rien prononcer n'y m'appliquer en particulier à aucun mystere; la vie de Ste. Therese que j'ai lûë m'ayde un peu

à m'énoncer, si je n'avois vû avec quelle humilité elle se découvre, j'aurois de la peine à déclarer mon ignorance; plus il me semble que Dieu prend possession de mon cœur, plus je me sens pressée de porter sa Croix. Ces sentimens ne font que croître depuis que je suis plus paisible; je n'ai pas exactement suivi l'avis que vous m'avez donné de mettre tout par écrit; j'y trouvois beaucoup de peine je vous en demande pardon, je tâcherai d'être plus exacte à l'avenir, tous ces bons desirs s'évanouissent quelque fois si fort qu'il n'y a que foiblesse, orgueil & découragement en moi; mon état ne me paroît qu'illusion & la douceur que je trouve dans la Croix est d'une amertume très difficile; je prie ce Dieu de bonté de me traiter comme il lui plaira quoi qu'il m'en coute. Trop heureux d'être une victime de sa volonté, mon Confesseur m'a donné une Communion de plus par semaine, cette singularité me fait un peu de peine je n'ai osé lui rien repliquer vous me reglerés là dessus.

L E T T R E 10.

J'Ai passé par bien des épreuves depuis ma dernière Lettre ; il me semble quelque fois que de quelque côté que j'envisage les choses , je n'y trouve aucune consolation , il n'y a que le tems de la sainte Communion où je me sens fortifiée , & je l'attends alors avec impatience ; je serois assés embarrassée à vous expliquer le sujet de mes peines ; ce sont les plus petites choses du monde que mon esprit saisit , & qui me font beaucoup souffrir , j'aurois honte d'en faire le détail , s'il m'étoit possible ; il me vient ensuite des momens où ces nuages se dissipent ; ce que vous m'avez dit qu'il falloit m'attendre à avoir des peines intérieures , me console & m'encourage à les recevoir avec plaisir. Je ne crois pas m'être expliquée sur la peine que j'ai de prier pour personne , & même pour moi ; l'état des souffrances où je suis en la présence de Dieu , m'ôte presque le pouvoir de rien demander , ou de méditer sur les mystères de Jesus-Christ , dans le désir que j'ai de me donner sans réserve à Jesus-Christ ; il me

semble que je dois lui faire un vœu de vous obéir en tout ce que je pourrai ; de me défaire parla entièrement de moi-même, & de me dire tout à lui. J'ai fait quelque Communion pour prier cet aimable Sauveur de m'ôter cette idée, si elle ne vient pas de lui ; mais mon désir est toujours aussi vif, je ferai ce que vous jugerés à propos. Comme je ne suis pas tout-à-fait quitte de mes scrupules, je crains que je ne prenne pour desordres ce que vous me dirés comme conseil, & que cela ne me cause des troubles, peut-être y a-t'il de l'illusion ; je suis plus capable que personne d'y donner ; permettés-moi de porter quelque instrument de penitence, du moins un jour de la semaine.

A Urrugne le 15. Septembre 1736.

L E T T R E II.

JE suis à peu près dans les mêmes sentimens que je vous ai expliqués ; j'ai eu des tentations un peu vives sur mon état, qu'il me semble n'être qu'une illusion, ce qui me jette dans le découra-

gement & la tristesse; votre Lettre mal entenduë en fut la cause, je la relûs le lendemain, & j'y trouvai tous les éclaircissemens nécessaires; je m'imaginois que la peine que je trouvois de prier pour le prochain, devoit me le rendre suspect: j'ai commencé mes exercices comme vous me l'ordonnés, en offrant mes prières pour le salut de mes freres; cette methode m'a paru plus aisée que je ne pensois; je vois bien que j'ai fait une faute en y manquant, je ne me suis jamais trouvée plus disposée à tout souffrir pour eux; il me semble que je plais beaucoup par là à mon Sauveur, ne m'épargnés donc point en grace si je suis bonne à quelque chose toutes mes dispositions ne sont qu'un pur effet de la misericorde de Dieu; je crains que dans toutes mes actions, il ne se mêle des intentions qui ne sont pas assez pures: demandés je vous supplie au Seigneur qu'il en soit lui seul le motif. Je me suis trouvée un peu embarrassée dans une Messe d'obligation voulant suivre le Pêtre en esprit selon ma coutume, & mon attrait étoit alors de rester les yeux fixés sur l'Autel sans

penſer à rien de particulier, je me ſentois embrafée intérieurement & la crainte de manquer à l'obligation de la Meſſe me faiſoit ſuivre le Prêtre ce qui me gênoit beaucoup, marqués-moi ce que je dois faire dans ce cas qui m'arrive ſouvent, vous me demandés ſi ma ſanté ne ſouffre point de la diſcipline & autres auſterités que vous m'avez permifes; elles ſont ſi legeres qu'elles ne ſçauroient me nuire; je vous demande la grace d'être un peu plus indulgent là deſſus; ſi les Saints avoient écouté toutes leurs petites incommodités il n'y en auroit aucun qui n'eut épargné ſon corps, je me porte affés bien à quelque petit meaux de tête & quelques épaiſemens près, qui paſſent par le moyen d'un peu de nourriture.

A Urrugne le 3. Octobre 1736.

L E T T R E 12.

JE ne puis me diſpenſer de vous dire que je ſouffre par bien des endroits des peines qui m'accablent à un point qu'il me ſemble que je ne ſçaurois y

resister long-tems ma petite foy est une preuve de la solidité de mes beaux sentimens ; on a conçu une si grande idée de ma vertu qu'on me prend pour une personne entièrement morte à moi-même on penseroit bien autrement si l'on connoissoit mes foiblesses peut-être y a t'il de l'hypocrisie de paroître différente de ce que l'on est, car je me mêle d'exhorter les autres de souffrir avec courage tandis que je suis sur le point de tout perdre. Priés le Seigneur qu'il me soutienne dans sa miséricorde je ne dois attendre du secours que de lui, je suis prête à recevoir tous les coups dont il voudra me frapper pour sa plus grande gloire pourveu qu'il ne permette pas que je me separe jamais de lui, ce discours vous fera penser que mes croix sont grandes. Non elles sont des plus legeres pour des ames moins timides & les expressions sont trop fortes, que faut-il penser de notre affaire il faudra sans doute patienter encore long-tems quoiqu'il arrive; que la volonté de Dieu s'accomplisse.

A Urrugne le 29. Novembre 1736.

L E T T R E 13.

JE me trouve assés embarrassée pour bien découvrir tout ce qui se passe en moi , quoiqu'il n'y ait rien d'extraordinaité ; il m'est venu bien de peines sur l'incertitude de mon sort : je me sentoís si dégoûtée du monde & de son esprit , qu'il me sembloit voir clairement que Dieu vouloit me faire jouir de lui hors de tous ces embarras. Les difficultés de notre entreprise me jettent dans la tristesse, dans le doute, & dans la confusion. Il m'auroit été impossible de soutenir cet état d'abattement si Dieu n'eût apaisé la tempête bien vite, & presque toujours dans le plus fort de la tentation ; je crois que je dois vous obéir , & je craindrois de m'égarer si j'entreprendois quelque chose sans votre permission , après ce tems d'ennui il en vient d'autre où je sens l'union de mon ame avec Dieu d'une maniere plus intime : mes sens sont plus pris par Dieu & plus long-tems , cela n'a jamais été jusqu'à perdre connoissance ; je ne sçai si j'en dis trop : demandés , je vous sup-

plie, au Seigneur, qu'il ne permette pas que je tombe dans l'illusion, vous m'obligerez si vous m'expliquez dans quelles occasions je la dois le plus craindre: ce que vous avés eu la bonté de m'en dire m'intimide. Quand je sens le plus cette union ou quelqu'autre chose que je ne puis bien expliquer, je cherche si mon imagination n'auroit point de part à ce qu'il me semble de sentir: j'ai peut-être exagéré ma situation, mais du moins je ne puis douter de l'état de consolation; & cette espèce de contemplation où je me trouve souvent devant le Saint Sacrement: le soupir continuel dont je vous ai parlé autrefois subsiste, qu'il manque quelque chose à mon cœur il ne peut pas trouver, je crois que la disposition du corps y contribué; j'ai ouï dire que le progrès dans la vertu, étoit la marque la plus claire de la solidité de tous ces effets; mais je ne remarque en moi qu'un fonds d'orgueil, qui me fait craindre de perdre le mérite du peu que je fais, je suis si peu morte à moi-même que je surmonte avec peine la moindre contradiction: une inquiétude extrême me fait sentir com-

bien je suis éloignée de la perfection où l'on me croit montée : n'attribuez pas à l'humilité ce que le tems vous découvrirait n'être que trop vrai si vous avés des occasions à m'exercer : je vous demande en grace ne m'épargnez point : trop heureuse de souffrir & d'être abaissée pour mon aimable Sauveur ; soutenue par sa grace, soyés persuadé de l'obéissance & de la soumission que j'aurai pour vos volontés.

A Urrugne le 7. Mars 1737.

LETTRE 14.

LA bonté que vous avés de m'animer à porter la Croix de J. C. avec courage, me donneroit un grand désir si ma foiblesse ne s'y opposoit souvent ; demandés, je vous supplie, à mon Sauveur, qui me remplisse de la force pour être telle qu'il me voit, car je n'ai d'autre plaisir que de lui plaire ; & la Croix a des attraits qui me la font désirer avec ardeur ; je sens que rien ne me scauroit unir plus intimement à mon

Jesus que cette voie : Mon état est toujours le même, je ne puis faire d'autre méditation que de me tenir unie à mon Dieu ; je ne puis absolument produire d'Acte ; il me semble que je le sens dans moi d'une manière trop claire pour en douter, je le dis avec quelque peine ; & si je ne me voyois être obligée de vous rendre compte avec simplicité je m'en dispenserois. La crainte que j'ai de donner dans l'illusion m'afflige ; je ne sçai si c'est de la grace ou de mon naturel que me viennent ces consolations, le doute où j'entre là-dessus diminue cette douce paix, un secret orgueil y a aussi quelque part, je voudrois me persuader que tout vient de Dieu. Nous voici dans un tems où la vie mole que je mene n'est pas de saison, permettez-moi de reprendre & d'augmenter un peu les austérités que vous m'avez défendues : mes futures Sœurs se portent bien, & commencent à prendre de nouvelles espérances ; je me flate que quand il sera tems vous nous en direz quelque chose.

A Urrugne le 8. Mars 1737.

L E T T R E 15.

IL est vrai que je suis sensible aux perites contradictions auxquelles je suis quelquefois exposée, cela me doit faire connoître combien peu je suis capable d'en souffrir de grandes ; il me semble cependant que je sens un plaisir secret dans ces mêmes contradictions qui me les fait désirer encore plus fortement. Mon état de souffrance continue dans certains jours, tout me paroît s'opposer à ma tranquillité, mon inquiétude n'est jamais plus grande, & il me semble que je suis sur le point de succomber à la moindre occasion : mon abattement est alors si grand, qu'il m'est comme impossible de demander le secours du Ciel. Je ne connois d'autre soulagement que d'attendre avec patience : unie avec mon Dieu, qu'il veuille lui-même adoucir ma peine. Je fais bien des infidélités que je ne connois pas. Quand je m'examine, je ne me sens coupable de rien, toujours prête à m'excuser ; je ne me souviens pres-

que jamais d'avoir commis de faute avec liberté. A m'entendre l'on me prendroit pour une Sainte, cela me fait bien de la peine, je crois que cela vient du pû de lumières que j'ai pour découvrir la malice du cœur humain; cependant mes foibleſſes ſont ſi grandes que j'en ai honte: les petites peines ordinaires dans un ménage me ſont difficiles à ſupporter; je donne ſouvent à connoître par un viſage triſte ce qu'il m'en coûte. J'ai été fort aïſe de trouver lieu à vous dire tout ceci, continués, je vous ſupplie, les bontés que vous avés pour moi, je tâcherai de les mériter par ma ſoumiſſion à vos ordres. Je prie tous les jours le Seigneur de vous donner les graces néceſſaires pour agir en tout conformément à ſes adorables volontés.

A Urrugne le 15. Avril 1737.

L E T T R E 16.

IL ne ſe paſſe rien dans mon intérieur à ma connoiſſance, que je ne vous aye déjà déclaré: Tout ce qui me

paroît de nouveau est une plus grande aisance pour la contemplation. Les petites violences que je suis obligée de me faire tous les jours , & pour surmonter ma délicatesse & mon orgueil , me rendent la vie pénible , quoique je ne voulusse point la perdre sans participer plus long-tems à la Croix de Jésus-Christ. Je suis encore bien éloignée de mériter la récompense que Dieu veut me donner dans sa gloire : Priez-le par charité de me donner les graces nécessaires pour suivre en tout ses adorables volontés. J'ai oublié de vous dire que je me trouvois souvent embarrassée dans mes confessions , ne sachant pas bien expliquer mes fautes , il me semble que mon Confesseur ne me comprend pas ; je crains que l'orgueil ne cause mes peines , & cela les augmente & me jette dans l'incertitude s'il vaut mieux laisser le Confesseur dans son opinion ou s'expliquer avec lui , mon aveuglement a beaucoup de part à tout ceci. Nous nous sommes données avec nos futures Sœurs un rendez-vous sur le chemin de St. Jean Delus : nous passames ensemble dans une mai-

son toute une après-dinée : Vous pensés bien que notre affaire n'y fut pas oubliée, & que notre empressement pour en voir la réuslité étoit égal; je me chargeai de vous rendre compte de notre entrevûe, de vous assurer de leur profond respect.

A Urrugne le 20. Mai 1737.

LETTRE 17.

EN vous parlant du rendés - vous que nous nous étions données, je n'entrois pas dans le détail de ce qui s'y étoit passé, & je crus devoir consulter quelqu'un avant que de vous en instruire. Vous m'avez fait entendre affés clairement les vûes que vous aviez de me charger de la Supériorité, fardeau dont je suis très-incapable; & comme j'ai fait il y a quelque-tems une espèce de vœu de l'accepter sans parler davantage de mon incapacité, je me faisois scrupule d'en rien dire sans scavoir si je le pouvois. L'une de mes futures Sœurs me déclara la peine qu'elle avoit d'en-

treprendre cette œuvre sans une personne capable de la conduire, & qu'elle souhaiteroit qu'on prît quelque Religieuse de la Visitation ou d'ailleurs pour nous gouverner. Mon orgueil eut un peu à souffrir dans cette occasion, mais sans lui faire part de vos vûes je l'exhortai à vous découvrir sa peine : la mienne ne fut pas légère, lorsqu'au sortir de-là j'envisageai les suites que cela pourroit avoir, par le dégoût où le choix que vous aviez fait pourroit les jeter, outre que les fautes que je commets sans nombre pourroit les décourager & ruiner la bonne œuvre. Leur humilité & leur mérite me sont trop connus pour m'en défier ; mais j'ai cru devoir vous en instruire : je crois devoir vous renouveler mes assurances de la parfaite soumission que j'aurai toujours pour vous pourveu que Dieu soit mon soutien ; c'est sans doute par la permission divine que j'ai essuyé ce petit dérangement, mon union avec Dieu n'ayant jamais été plus étroite qu'alors ; continués, je vous prie, de me donner vos avis ; permettés-moi de reiter quelquefois prosternée à terre pen-

dant un quart d'heure , mon Confesseur me l'avoit accordé deux fois par semaine.

A Urrugne le 15. Juin 1737.

L E T T R E 18.

J E ne crois pas que vous ayés besoin de mon témoignage pour être persuadé de la soumission de mes futures Sœurs , sur la conduite que vous tiendrés à leur égard. Je leur ai fait la lecture de l'article qui les touche : l'esprit avec lequel elles l'ont pris m'a convaincue de la sincérité de leurs sentimens. Pardonnés-moi si je produis ma pensée que par tout ailleurs je devrois taire. Je n'entrerai pas dans un détail inutile des effets que produisit d'abord votre Lettre dans mon esprit orgueilleux : mes dispositions sont à-peu-près les mêmes. Le désir de n'être occupée que pour la gloire de Jesus-Christ est plus vif que jamais , il me fait souvent soupirer & souffrir des peines que je ne sçaurois expliquer , toute ma consola-

tion est dans l'offrande que je fais à Dieu de mon obéissance à vos ordres ; je n'ai pas dessein de vous affliger par mon impatience , je ne veux que vous instruire de mes sentimens , pour suivre toujours vos avis avec plus de tranquillité. Si vous désirez un plus grand détail , je tâcherai de vous satisfaire & de mériter autant que je le pourrai vos bontés , je crois connoître que le Seigneur veut operer mon salut par vous , les conseils que vous me donnés me sont trop utiles pour en douter , priés par charité que l'illusion ne s'empare pas de mon esprit , & que la vertu solide soit mon partage.

A Urrugne le 21. Juillet 1737.

LETTRE 19.

JE ne remarque rien d'extraordinaire en moi depuis ma dernière Lettre , je tâcherai cependant de vous faire mieux comprendre mon état présent : J'ai presque toujours Notre-Seigneur dans son humanité présent à l'es-

prit, & je sens souvent une langueur & une consolation secrète qui me fait sentir mon union avec lui. Je suis gênée quand je veux adorer en esprit Jesus-Christ dans le St. Sacrement de l'Autel, tout ce que je puis faire ce sont quelques Actes courts qui me sont familiers. Tout le reste du tems je ne puis l'envisager que devant moi. Quand je suis dans l'Eglise, je m'y tiens en esprit d'adoration, m'unissant aux Anges, où le plus souvent en contemplation, sans former presque d'Acte, & je ne pourrois point en faire sans peine. Je ne puis dire que je sois toujours fervente dans tout cela, car je me trouve depuis quelque-tems si embarrassée pour arrêter mon imagination qui court par tout, quoique ma volonté soit avec mon Dieu, cet esprit dissipé me fait de la peine & trouble mon jugement, je ne voudrois pas malgré cette légereté remuer mon corps pendant le peu de tems que cela dure. Je ne sçai si je m'explique, je sçai bien que je voudrois me connoître, & me découvrir avec la simplicité que le Seigneur demande de moi. Quand je suis dans certaines com-

pagnies où regne l'esprit du monde, il se fait un obscurcissement en moi qui met un voile devant mes yeux & m'empêche d'envisager Notre - Seigneur à l'ordinaire, ce qui me fait souffrir de peines intérieures, qui me minent si fort, que j'ai besoin de me nourrir davantage pour me remettre de cet épuisement. Les petites violences que je suis obligée de me faire pour vaincre mes passions, qui, quelquefois se revoltent pour peu de chose, font le même effet : & de même si je reste trop long-tems dans l'Eglise ou en contemplation, je ne verse plus tant de larmes en la présence de mon Dieu, ni après la Communion je ne sens pas ces agitations que j'avois à l'action de grace, par les efforts que je faisois pour produire des Actes. Je me trouve souvent dissipée après la Communion comme dans le reste, & occupée de la bagatelle ; cependant je ne voudrois ni ouvrir les yeux ni me remuer de la place. Plus je communie, & plus ma faim est grande pour ce pain céleste. L'obscurcissement dont j'ai eu l'honneur de vous parler, saisit aussi mon

esprit sans aucun sujet, ce qui fait ma plus grande peine. Je crois devoir vous dire que la divinité de mon Dieu a pour moi des attraits que je ne sçaurois expliquer, je m'en suis apperçue le jour de la Pentecôte & celui de la Trinité : cette grandeur suprême me ravit d'une manière si forte, que je repands de larmes en y puisant ou entendant les lectures qui en parlent; je ne sçai si j'y comprends rien, mais je sens que mon ame est attirée par quelque chose de si divin, qu'elle se sent retenue à même par des nouvelles sources de peines; il est vrai que je ne sens ces attraits que rarement, & peut être l'exagere. Je crains d'en dire trop, je me trouve si embarrassée pour expliquer ces matières, qu'il me semble qu'il est plus sûr de n'en point parler. Je vous prie de demander au Seigneur d'éclairer mon esprit pour ne rien avancer qui puisse lui déplaire : je vous supplie de ne pas croire par-là que je veuille suivre mon sentiment, il y a long-tems que je dois m'appercevoir que je me serois égarée si je l'avois suivi; il me semble qu'il y a des occasions où j'ai fait quelque progrès, & dans d'au-

tres mon humilité & ma patience sont bien à l'épreuve, & je me trouve bien éloignée de la perfection.

A Cibourg le 2. Août 1737.

L E T T R E 20.

JE crains bien d'avoir à travailler toute ma vie avant de parvenir à l'état de perfection auquel vous m'exhortés : Vous me dites d'adorer Jesus-Christ la où il est ; c'est-à-dire , dans le St. Sacrement de son amour , cela m'embarasse , peut être je ne m'explique pas , ou peut être je suis dans l'illusion quand je dis que je ne puis adorer Jesus-Christ dans le St. Sacrement aussi souvent que je voudrois , c'est que je me trouve gênée à y porter mon esprit contre l'attrait qui me tient unie à lui qui m'est présent , & que je ne puis me le représenter que devant moi ou devers moi , sans que cependant je voie rien de réel , mais mon imagination en est remplie. Je sens aussi que c'est quelque chose de sa divinité : Pardonnés-moi mes

répétitions , l'envie que j'ai de me faire connoître me fait sans doute dire bien des inutilités. Depuis que j'ai reçu votre Lettre mon esprit est un peu obscurci : je n'ose plus envisager l'humanité de Jésus-Christ comme auparavant. La crainte de donner dans l'illusion me trouble , mon imagination ne sçait où se fixer. La consolation que je trouvois dans mes peines en cet aimable Sauveur est diminuée ; il y a même des momens où je tends au relachement presque sans m'en appercevoir : Il est vrai que Dieu me donne aussi des consolations par les douceurs qu'il me fait ressentir dans les Communions & les Méditations. J'ai eu des momens où mon esprit est tellement rempli de Dieu , qu'il me semble d'approcher de l'extase. Je crois que je me fers d'une expression trop vive pour vous faire connoître mon état , je ne sçai comment le mettre au jour au juste. Quoiqu'il en soit , demandés pour moi au Seigneur cette humilité que vous me recommandés , j'en sens chaque jour le besoin ; & la peine que je reçus d'avance à être humiliée me prouve mon orgueil ,

orgueil, obtenés-moi du Ciel cette vertu solide, le partage des épouses de Jesus-Christ.

A Urrugne le 18. Août 1737.

LETTRE 21.

JE prends sans doute mal mon tems pour vous écrire puisque vous êtes en Mission, j'ai cru que vous pardonneriez mon indiscretion avec votre bonté ordinaire : j'ai tant tardé à vous parler de mon état, que je me trouve embarrassée. Depuis ma dernière Lettre je ne sens plus mon imagination prise du même objet, comme de l'humanité de Jesus-Christ ou de sa divinité : je ne laisse pas de le sentir en moi d'une manière pour le moins aussi vive qu'autre fois, & qui ne me laisse pas douter de l'union de mon ame avec Dieu. Priés-le, je vous en conjure, que rien ne soit capable de m'en séparer : demandés aussi à ce Dieu de bonté qu'il me donne la force de perséverer dans son amour dans l'état où il me veut.

Mon amour propre seroit peut-être trop satisfait en embrassant celui pour lequel je soupire depuis long-tems. Ce qu'on m'a dit de votre part augmente mon espérance, quoique la réussite m'en paroisse bien éloignée. Quelque parti que ces réflexions m'invitent à prendre, je vous prie de ne pas écouter ce que pourroit produire mon impatience, ne suivés que ce que vous croirés selon la volonté de Dieu, & ne quittés pas le soin de mon ame pour les fautes que je pourrois commettre. Les violences continuelles que je suis obligée de me faire pour m'accoutumer à vivre avec des gens livrés aux occupations de Marthe, préférablement à celles de Marie, rendent ma situation pénible ; je sens bien qu'il n'y auroit aucune raison de plainte pour une personne plus morte à elle-même qui scauroit s'accommoder au tems & aux circonstances.

A Urragne le 17. Novembre 1737.

L E T T R E 22.

PErmettés-moi de vous découvrir avec ma sincérité ordinaire les pensées qui m'agitent depuis quelque-tems, quand j'envisage l'entreprise que nous allons faire, je me trouve bien embarrassée : j'ai compté sur de sujets capables qui auroient donné au monde une idée avantageuse de l'œuvre : celles qui se présentent ne sont guère en état de la donner par leur naissance ou par leurs talens. J'ai bien de la peine à m'engager de cette manière : pardonnés ma naïveté qui me fait oublier ma bassesse ; je ne sçai même si nous pourrons faire grand chose pour la gloire de Dieu, à moins que ce Dieu de bonté ne veuille faire éclater sa puissance sur les petits, cette réflexion m'arrête & me fait craindre quelque tentation du Demon, la chose me semble pourtant assez de conséquence pour prendre toute sorte de précautions. Le bien que nous aurons sera des plus modiques : les Demoiselles que j'ai compris devoir être les premières n'en ont pas beaucoup ; il se-

roit à souhaiter qu'avec leur vertu il y en eût aussi d'autres pour suppléer à ce qui leur manque. Pour notre travail sur lequel vous comptés, il pourroit bien n'être pas d'un grand secours. Bien de pauvres gens qui voudroient s'occuper pour gagner leur vie n'en trouvent pas toujours malgré les mouvemens qu'ils se donnent ; comment pourront donc faire des filles enfermées, hors d'état d'agir par elles-mêmes : Voilà ce qui abbat mon courage, & me fait souhaiter avec plus d'ardeur que jamais d'entrer en religion. Je sens même un attrait intérieur qui me fait douter si ce n'est pas ma vocation, cependant j'en passerai par ce que vous m'ordonnerés. En me faisant ressentir ces peines, le Seigneur malgré la tristesse qui m'accable, me soutient par les consolations qu'il me donne, en me faisant ressentir plus vivement son union intime, ce qui en adoucit toute l'amertume : je suis arrêtée par je ne sçai quelle douceur, & je ne suis pas capable dans certains momens de proferer aucune prière vocale, ne pouvant me résoudre à interrompre cette gran-

49

de Melle. Detcheverry.
de union & contemplation que je ne
sçauois expliquer.

A Urrugne le 3. Mars 1738.

LETTRE 23.

MONSIEUR,

Mon Très-honoré Pere :

La lecture de votre Lettre m'a fort
embarrassée sur la conduite que je
dois tenir à l'égard de mes Sœurs : vous
me dites de ne point imposer de péni-
tence que je ne commence à la prati-
quer moi-même, cela me met dans un
labyrinthe, qui me fait avoir recours
à mon ordinaire à mon aimable Jesus ;
& ne sçachant pas si mes agitations ne
viennent pas plutôt de mon orgueil
que de l'esprit de Dieu, je consultaï
M. N. il pense comme moi, que quand
on est à la tête d'une Communauté on
est obligé de corriger les petits man-
quemens contre la Règle pour y main-

tenir le bon ordre ; il n'y a point d'Institut où la subordination ne soit absolument nécessaire : voilà pourquoi l'humilité & la solide vertu doivent être inséparables de la charge d'une Supérieure. Tandis qu'elle occupe cette place, elle doit plus s'anéantir devant Dieu que devant les hommes , toutes ces raisons ont excité bien de combats dans mon esprit , qu'augmentoient la crainte qu'elles ne fussent des effets d'un cœur superbe ; j'attends pour me tranquilliser votre décision : Vous aurez la bonté de mortifier mon amour propre , si vous croyés qu'il en soit la cause. Quoiqu'il m'en coûte , faites , je vous en prie , ce que vous croirés le plus convenable à mon avancement , sans porter préjudice à l'établissement du bon ordre pour la suite. Il m'a paru aussi que vous regardiés nos mortifications comme de quelque conséquence pour la santé ; mais il ne s'agit ici que de quelques légères corrections sur de petites fautes contre nos Regles ; & je n'impose pour pénitence que quelque prière ou des Actes courts qu'on fait au Refectoir un moment avant que de

se mettre à table : Vous n'ignorés pas que mes Sœurs me l'ont demandé avec tant d'instance , que je l'ai accordé avec votre consentement. Quand je vous ai demandé si la Supérieure devoit user de ces humiliations , j'ai entendu pour d'autres jours où je ne serois pas obligée d'en enjoindre ; il me paroît qu'une Supérieure devoit en faire de tems en tems pour l'exemple , je voudrois sçavoir si cela se pratique ailleurs : pardonnés-moi si je m'explique trop , je me sens pressée de dire ma pensée , de façon même à croire que Dieu le demande : vous m'obligerés beaucoup de me dire si je dois me taire , je n'ai jamais eu tant de peine à parler de mon intérieur. Dans le moment où j'écris mon cœur est tellement pris de l'amour de Dieu , que mes soupirs & mes larmes m'empêchent de continuer. Le Seigneur me donne des occasions de lui faire à chaque instant des offrandes des peines que je ressens à m'acquitter des obligations dont je commence à sentir le poids ; mais ces amertumes & ces accablemens dont je me trouve saisie m'ont remplie de tant de douceurs ,

que le désir de souffrir augmente à mesure de mes embarras, qui ne sont autre chose que l'attention que je dois avoir pour ce petit troupeau, car je dois veiller à tout; & je crains de n'avoir pas assez de fidélité pour remercier mon aimable Sauveur du choix qu'il a fait d'une péchereffe comme moi pour exécuter ses desseins, & qui me fournit une si belle occasion de procurer la gloire: priés-le en grace qu'il soit glorifié par moi jusques à mon dernier soupir avec la perfection qu'il souhaite, trop heureuse si je finissois ma vie en lui donnant des marques de mon amour. Je n'eus jamais tant de désir qu'à présent de vivre inconnue au monde. La crainte de perdre tout par mon orgueil m'inspire ces sentimens; je vous prie de ne pas me flater, quoique ma faiblesse me fasse tout craindre.

De notre Maison de Retraite d'Hasparrein le 13. Septembre 1738.

L E T T R E 24.

SI je secundois le désir de nos Sœurs je les exercerois beaucoup plus que je ne fais : elles sont si exactes à nos petites observances, que j'ai de la peine à trouver occasion de satisfaire leur ferveur : je pense que la modération est nécessaire dans ce cas ; & les humiliations que les Religieuses sont en usage de faire deviennent si fort en habitude, qu'il n'en reste aucune impression, c'est ce qui m'oblige à suivre mon inclination de ne donner de penitences qui méritent quelque attention & pour l'édification des autres afin que le bon ordre se conserve. Je crois pourtant qu'il est bon aussi d'éprouver de tems en tems la vertu en fournissant des occasions de pratiquer l'humilité : je vous avoue que je fais ici un métier qui me remplit de confusion, & je vous assure que je me sens très-incapable d'exercer les autres à la vûe de ma foiblesse : je suis si imparfaite que tout me reproche mes infidélités, ce qui me donne envie de me cacher aux yeux de tout

E

le monde, & de ne travailler que pour moi dans la solitude, par la crainte que l'orgueil ne s'empare de mon cœur. Mademoiselle N. paroît un fort bon esprit, une piété au-dessus du commun, un grand désir de faire la volonté de Dieu; elle n'a pas encore l'idée bien formée de la perfection Religieuse, elle l'envisage d'une manière trop gênante, je tâche de la lui faire comprendre d'une façon à ne pas l'effrayer, laissant d'ailleurs le soin à la providence à quoi je l'exhorte fort, je ne doute pas qu'elle ne se déclare dans peu, sa timidité me fait agir avec elle avec ménagement, n'exigeant que ce qu'elle veut bien; voilà trois Pensionnaires qui nous arrivent, je vois que nous aurons de l'occupation. Pourveu que le Seigneur soit glorifié, le travail ne me cause que de la joye, cet embarras me fait un peu craindre la dissipation; mais l'espérance que Dieu recevra notre bonne volonté me rassure. On m'a parlé d'une fille de Bayonne qui veut être des nôtres, & dont on m'affure la vocation. Je lui ai envoyé un détail de tout, après en avoir communiqué avec

mes Sœurs, en attendant que nous prenions nos sûretés selon vos ordres. J'ai aussi écrit pour une Sœur domestique, je lui ai demandé trois qualités, qu'elle fut sage, prudente, & de bonne santé.

A la Maison de Retraite le 20. Novembre 1738.

L E T T R E 25.

J E tiendrai la conduite que vous me prescrivés sur les petites mortifications que mes Sœurs souhaiteront pratiquer. Si je croyois dans le tems de mes abbattemens que je fais quelque chose de bon, soit pour Dieu, pour le prochain, ou pour moi-même, cette seule espérance me suffiroit pour me faire surmonter toutes mes peines & ranimer mon courage. La souffrance me seroit trop douce si je sentois les dispositions qui la rendent agréable à Jesus-Christ. Le secret retour qui me vient à chaque instant que je ne fais rien de bon, & ce qui met le comble à mes peines : je ne fais presque pas de médi-

tation , je reste aux heures que la Règle marque , sans sçavoir à quoi fixer mon esprit. J'ai lieu de croire que mon tems s'est passé dans l'oïveté à laquelle je me suis trop accoutumée , & mon imagination a tant de peine à s'arrêter à quelque point des mystères de Notre-Seigneur, que me sentant la tête troublée, je suis obligée de me tenir en la présence de Dieu , lui représentant quelquefois mon état avec larmes, & le priant d'avoir pitié de moi , & de ne pas permettre que je tombe dans l'illusion : la crainte d'y avoir été jusqu'ici me fait perdre cette union avec Jesus-Christ que je sentoïis , & qui étoit autrefois le sujet de mes méditations ou l'humanité de Jesus-Christ ; c'est-à-dire , sa présence qui faisoit toute mon occupation ; cela me paroïsoit si aimable que rien ne me distraïsoit de cette union qui adouciïoit mes plus grandes peines ; comme cette voye n'est pas des plus sûres & des plus ordinaires , j'ai voulu prendre celle que tous les Peres spirituels montrent. Mon Directeur a voulu aussi m'accorder dans les commencemens de prendre quelque sujet ; de sorte que je me trouve à ne

pouvoir m'appliquer à aucun , & avoir perdu cette sérénité d'esprit que je possédois. Malgré cet obscurcissement le Seigneur me fait la grace de me faire sentir son union avec mon ame. Je vous prie de me dire si je dois exercer encore mon entendement , pour éprouver si c'est la paresse qui maintient l'incertitude où je suis , ne sachant si je dois y travailler c'est pour moi un martyre ; d'ailleurs cette union jointe à la présence de Dieu m'étoit si habituelle , que je ne faisois rien contre la perfection que je ne le ressentisse à l'instant. Il me paroît à présent qu'il y a plus de gêne en moi pour y veiller , ne me refusés pas vos bontés & vos avis , je connois clairement qu'en les suivant je parviendrai à la perfection sans trouble & sans gêne. M. le Directeur ne jugea pas à propos qu'on veillât trois nuits de suite, notre nombre n'étant pas assés grand pour se relever , les mêmes y auroient resté trop long-tems , ainsi l'on retranscha la nuit du mardi gras. La ferveur de nos Sœurs n'en fut pas satisfaite , cependant elles s'y soumirent. Comme ces Stations sont rares , je ne crois pas

que la fanté y soit beaucoup alterée : pour moi je vous avoue que le peu que j'y reste j'y trouve bien de la consolation.

*De notre Maison d'Hasparrein le
14. Janvier 1739.*

L E T T R E 26.

IL me semble que je vous ai connu plus de goût pour les mortifications extérieures dans un tems de carnaval ; & peut être ne seriez-vous pas fâché que chacune parmi nous en usât selon ses forces. Comme l'usage de la discipline ne peut être pratiqué dans cette Maison sans être entendu , prescrivés-nous quelle sorte d'instrument de pénitence qu'on peut permettre à celles qui le souhaiteront , marqués-nous le tems qu'on doit le porter. Si vous trouvez à propos que le Confesseur en décide faites le nous sçavoir. A vous parler sans déguisement je suis fâchée qu'un Confesseur prenne une autorité que St. François de Sales leur ôte absolument dans

les Constitutions de la Visitation : Il défend absolument aux Supérieures de laisser introduire directement ni indirectement aucune mortification corporelle au-delà de celles que la Règle prescrit , & il charge la Supérieure d'en permettre l'usage s'il se trouve de Religieuses affés fortes pour cela : je sens bien que je suis fort éloignée de la prudence & des autres talens que ce Saint Fondateur suppose dans les Supérieures ; mais j'ai bien de la peine aussi que des Religieuses aient recours ailleurs qu'à leur Supérieure , ce qui renverse l'esprit de cet Ordre. La suite que ceci pourroit avoir me semble affés de conséquence , & j'ai peut-être quelque raison pour le craindre , je vous prie de nous expliquer si vous entendés que le Confesseur ait quelque autorité , & en quoi : si vous voulés que l'on suive les Constitutions de la Visitation où tout est marqué , en sorte que personne n'y peut rien changer. Rien ne me cause plus de chagrin que la confession , je voudrois sçavoir à quoi m'en tenir. J'aurois souhaité vous cacher la tristesse & l'abattement où j'ai été pendant

plusieurs jours, ne pouvant comprendre qu'elle étoit l'étendue & les bornes de mon devoir. L'agitation de mon cœur me fait pourtant penser que mon amour propre y a beaucoup de part, ainsi je vous demande en grace de m'humilier autant qu'il vous paroîtra nécessaire pour la gloire de Dieu & le salut de mon ame; d'ailleurs je ne suis pas capable de conduire des filles qui mériteroient une Mere d'une vertu & d'une capacité consommée pour établir une Regle stable. Je me reprocherois si je finissois sans donner de justes louanges au Directeur qui nous conduit; je dois lui rendre la justice, que s'il a exhorté à quelque chose de trop le zèle de Dieu & notre avancement dans la vertu m'ont été le seul motif.

*De notre Maison d'Hasparrein le 3.
Fevrier 1739.*

L E T T R E 27.

JE suis bien reconnoissante des ordres que vous me donnés pour la conservation de ma santé, mes légères

indispositions ne valoient pas la peine qu'on y fit tant d'attention ; il me reste un peu de foiblesse , avec laquelle je pense devoir me naturaliser , si j'ai le bonheur de m'en servir pour me souvenir des douleurs de la Passion de Notre-Seigneur , n'est-ce pas un moyen de m'unir plus étroitement à cet aimable Sauveur , demandés - lui pour moi la grace d'en faire un saint usage , en lui devenant semblable par quelque endroit. Pour les Communions des Pensionnaires dont vous me parlés , c'est l'usage des Communautés Religieuses que les Maîtresses les reglent , sans que cela ôte rien du pouvoir qu'à le Directeur de la refuser quand il juge à propos ; & puisque vous voulés que je vous dise en tout ma pensée avec liberté , il me semble qu'un Directeur ne sera pas sans affaires pour peu qu'il ait de délicatesse de conscience , s'il veut connoître en détail la vie des Pensionnaires , non-plus que la Maîtresse qui devoit lui en rendre compte ; d'ailleurs je craindrois que les Maîtresses ne se relachassent de leur obligation à inspirer les sentimens qu'il faut pour l'approche des

Sacremens, sous prétexte de s'en rapporter à un Confesseur, ce que j'ai déjà vû par expérience; que ces raisons ne vous engagent pas à aller contre vos lumières, les miennes sont en vérité si bornées, que je crains qu'une prévention de coûtume que j'ai vû établie n'en soit tout le mobile: vous aurés la bonté de regler tout, comme vous jugerés convenable.

De notre Maison ce 9. Mars 1739.

L E T T R E 28.

MA fanté se retablit tous les jours, je pense que le meilleur feroit de n'y pas faire attention; il y a bien de gens qui vivent sans une grande fanté, & qui ne laissent pas de vaquer à tout; je prendrois ce parti si vous le trouvés à propos: ces petites indispositions ne devoient servir qu'à m'unir plus étroitement à Jesus-Christ, il seroit à souhaiter que toutes ces précautions servissent à l'avancement de mon ame, & que je pusse contribuer à la plus grande gloire

de Dieu. Je vous avoue que je ne trouve de bonheur que quand j'agis pour mon aimable Sauveur ; le désir que j'ai de travailler pour, lui augmente chaque jour , la vie oisive m'est ennuyeuse , & je ne trouve de consolation que dans l'offrande que je lui fais de ma soumission à ses adorables volontés , quand même il voudroit me laisser inutile.

*De notre Maison d'Hasparrein le 21
Avril 1739.*

L E T T R E 29.

J E n'ai pas manqué avec votre permission de me consacrer à Jesus le jour de la Pentecôte par le vœu de chasteté perpétuelle & celui de vous obéir , de manière que je ne serois plus maîtresse de ma volonté , priant mon aimable Sauveur de recevoir le sacrifice que je lui faisois en union de celui qu'il offrit à son Pere , & de l'obéissance qu'il porta à Marie & à Joseph. J'ai demandé au Saint-Esprit les graces nécessaires

pour faire ces vœux selon ses lumières , & je le priaï avec instance que ces engagements ne fussent pas des occasions à me le faire offenser en les violant ; enfin , dans le vœu d'obéissance je priaï ce Dieu de bonté de me faire la grace de surmonter les difficultés que j'y trouvois. Les deux jours qui précéderent la Pentecôte je fus un pû embarrassée , ne pouvant bien développer la pureté de mes intentions , & craignant qu'elles ne fussent pas bien pures. Dans cette incertitude je fis avec la Communauté , & je fis faire à d'autres bien de prières sans m'expliquer. Après la Communion de mon grand jour je me sentis libre , remplie d'une paix & tranquillité de cœur & d'esprit , qui me firent prononcer avec joye ces paroles : La communication de mon ame avec Dieu me paroïsoit si intime , que je ne doutois pas de l'effet de cette bonté suprême : me voilà donc sous votre autorité absolue , vous n'avez qu'à faire de moi tout ce qui vous semblera , & je vous supplie que votre esprit de charité vous engage à recevoir & à prier mon aimable

ble Sauveur, de finir mes jours dans l'état de perfection où il me veut.

*De notre Maison de Retraite le 21.
Mai 1739.*

L E T T R E 30.

JE fouhaiterois fort que vous me marquassiez à-peu-près les intervalles que je dois prendre pour vous rendre compte de mon intérieur, afin de ne pas suivre en cela même mon inclination & de sentir la dépendance. Comme je ne sens pas de grande différence en moi depuis que j'ai eu l'honneur de vous parler, j'ai une petite peine à n'avoir rien de nouveau, & j'ai cru qu'il étoit nécessaire de vous l'expliquer, les sentimens de l'amour propre en font sans doute les effets; voici l'état où je me trouve présentement, je me découvre comme je puis; il me semble que depuis que j'ai fait les vœux, mes consolations sont plus continuelles, l'union avec Jesus-Christ plus sensible, mon esprit à contempler son humanité presque

toujours présente , quoique souvent avec obscurcissement. Mon esprit s'y fixe d'une manière qui ne dépend pas de moi , c'est le sujet ordinaire de mes méditations , ce qui m'excite par des élancemens à lui représenter mes misères en peu de mots ; & sans les prononcer quasi jamais , il ne se passe guère de jours que je n'aye quelques petites souffrances intérieures ou extérieures , ce qui me met dans l'obligation de les unir à celles que Jésus - Christ souffrit sur la terre , ce qui ne contribue pas peu à l'union habituelle que je sens avec cet aimable Sauveur : je commence à sentir vivement la privation de son adorable Sacrement ; & il n'y a que peu de jours qu'à l'adoration du soir marqué par la Règle , je versai bien de larmes à la vûe de son humanité , que j'aurois souhaité posséder dans notre Chapelle , ce vuide m'est plus sensible depuis ce tems-là. Il y a déjà du tems que quelque chose attiroit mon cœur vers un Être au-dessus de la terre , & qui me faisoit envisager la mort avec impatience , sans cependant distinguer l'objet en particulier. Un soir en disant l'Office , & m'oc-

euant moins de la prononciation que de la grandeur de celui de qui nous difons les louanges : En confiderant cet Etre fuprême, je fentis un défir de voir cette Majefté Divine, que le Paradis, de la façon dont on le dépeint n'avoit rien d'attrayant, que le feul bonheur de voir ce Dieu qui fait fans doute la félicité éternelle. J'ai des ardeurs fi grandes pour le Ciel, qu'il me femble que pour les modérer & perféverer dans ces défirs, rien ne fçauroit me fatisfaire que les épreuves auxquelles je voudrois que vous me miffiez ; je me défie cependant de ma foibleffe, par la crainte fecrette que je fens que vous ne me preniés pas au mot, ce qui me fait prendre les petites occasions journalières à la place des grandes que je fouhaiterois : je vous expose mon état préfent auffi-bien que je le puis ; c'eft à votre charité à voir ce que vous devés faire de moi : il me paroît que depuis que j'ai fait vœu de vous obéir, j'ai une tranquillité fur la peine qui me reftoit d'être maîtrefle de moi-même, & de ne point faire un facrifice entier de ma perfonne à Jesus-Christ dans les

dégoûts où je me trouve quelquefois du peu que nous pouvons faire , ni le souvenir de mon joug me dédommageant dans ma peine ; je serois trop longue si j'entrois dans un plus grand détail : il sera peut-être bon de vous dire aussi qu'aux approches de la Sainte Table je me sens si fort embarrassée , que ne pouvant retenir mes larmes , & le combat que j'ai de vouloir être vûe , & de ne le vouloir pas , les tarit souvent , ce qu'ayant dit à notre Directeur , celui-ci m'a ordonné de les laisser couler sans me mettre à même de les cacher , soit à la Communion ou ailleurs , ce qui sera une humiliation assez grande ; il m'a dit de plus de le faire par obéissance , je tâcherai de ne pas y manquer , à moins que vous n'en jugiés autrement : pour mes imperfections je ne vous en parlerai qu'en gros , ne les connoissant pas autrement. Les pensées de vanité & autres espèces dont je suis attaquée semblent y faire si peu d'impression en moi , que je ne trouve dans mes examens que de choses toutes douteuses , ce qui ne laisse pas de me faire de la peine , craignant beaucoup
pour

pour mon aveuglement : les plus grands Saints accusoient leurs fautes , & je fais le contraire , ne pouvant pas dire ce que je ne connois point ; ma vivacité laisse encore des racines qui me font quelquefois faire de petites corrections en public , que je devrois garder pour le particulier ; voilà quelles sont les matières de mes confessions. Ce qui me fait le plus trembler c'est l'abus des graces dont vous voyés que Dieu me favorise , j'espère qu'avec votre secours j'attirerai ses miséricordes sur moi , je vous supplie de les demander avec instance.

*A notre Maison de Retraite le 22.
Juin 1739.*

L E T T R E 31.

LA fille qui nous est venue & qu'une de ses amies nous mené , a commencé de mettre la main à tout & paroît disposée à tout faire : elle a même voulu me donner son argent & son linge , je lui ai dit que selon les constitutions & l'usage, les Prétendantes restent

quelques jours pour connoître un peu la Communauté & en être connues , après quoi on prend par écrit tout ce qu'elles ont porté , ce qu'on gardoit en dépôt jusqu'à la fin du Noviciat. Elle a goûté ces raisons, ayés la bonté de me mander ce qu'il faudra faire de cet argent. Cette fille a une confiance entière à Mr. D à qui elle a fait une confession générale , sur laquelle elle m'a dit, qu'il restoit des peines qu'elle voudroit éclaircir avec lui en confession. Comme vous entendés que nous n'ayons qu'un Confesseur , ce qui me paroît bien dur , sa demande m'a embarrassée , j'ai taché de l'écluser jusques à ce que je vous aye consulté ; j'ai compris par les ouvertures qu'elle m'a fait, que la violence qu'elle faisoit à la nature en renonçant à ses parens , lui suffisoit à présent sans gêner sa conscience dès le commencement, ce qui peut-être la rebuteroit : vous me dirés sans doute que les filles naturellement inconstantes n'auroient jamais fini si le choix des Confesseurs leur étoit libre , j'en conviens ; mais une Supérieure n'est-elle pas obligée selon les Constitutions

à veiller là-dessus : faut-il donc gêner les consciences jusqu'à les exposer à des grandes fautes , marqués - moi aussi la conduite que je dois tenir à l'égard des Sœurs domestiques , faut - il prendre quelque-tems dans la journée pour leur parler sur l'esprit de la Religion dans leur état , ou dois-je les faire venir lorsque je parle aux Novices , comme on fait à la Visitation , avec cette différence que là les Novices ont plusieurs instructions chaque jour , & qu'ici je ne leur parle qu'une fois le matin , & pas même tous les jours , la vie active dont nous faisons profession ne demandant pas autant de tems que la vie passive. Vous me dirés encore si lorsque nous sommes à Vêpres , les Sœurs domestiques lorsque leurs occupations le leur permettent doivent dire quelque prière vocale , & si vous jugés qu'il suffit qu'elles se trouvent à la Méditation du matin , à l'Office & à la Prière du soir , je les mettrai sur ce train là.

*De notre Maison de Retraite le 30.
Juillet 1739.*

L E T T R E 32.

IL est tems de vous instruire en peu de mots de ce qui se passe ici depuis votre retour , quoique tout soit paisible & que le Seigneur se manifeste en notre faveur d'une façon particulière par l'union qui regne entre nous , il me paroît nécessaire de faire attention aux sujets qui nous viennent , afin de maintenir la bonne intelligence qui a été entre les cinq Fondatrices : passés-nous ce titre , je suivrai vos avis en veillant sur-tout sur le caractère des personnes. N. est fort adoucie depuis qu'elle vous a parlé , elle n'a pas manqué de me dire tout ce qui peut faire penser avantageusement de ses bonnes résolutions , elles paroissent des plus sincères , & je lui crois le fonds bon si elle persévère , elle fera de grands progrès dans la vertu , les grandes violences qu'elle sera obligée de se faire lui acquerront bien du mérite. Vous connoissés mieux que moi la nécessité d'éprouver quelque-tems ces sortes de personnes , je crains l'inégalité de ses hu-

meurs hautaines qu'elle commence à modérer ; je ne sçai si j'offense Dieu dans ces occasions , je sçai bien que je ne voudrois pas le faire , ayés la bonté de me donner vos avis sur la conduite que je dois tenir avec elle & avec celles qui se présenteront dont le caractère nous sera inconnu. Quoique N. soit plus tranquille qu'elle n'étoit ces jours passés , elle me paroît incertaine de son choix , elle m'a dit qu'elle voudroit rester quelque-tems comme elle est & payer sa pension ; elle ne parle plus de son argent & de ses meubles , & paroît dispoïce à suivre la Regle autant que je le trouverai à propos , j'ai crû qu'il fa- loit paroître un peu indifférente là-des- sus , comme sur tout le reste , la véri- table vocation ne laisse pas le tems de nous prévenir , trop heureuses d'être admises au rang des Epouses de Jesus- Christ , après avoir marqué nos désirs & notre empressement ; d'ailleurs on ne peut avoir la liberté nécessaire avec des gens qu'on veut ménager , aussi je la laisse venir , il y a du bon en elle , quoique d'une santé foible.

*De notre Maison de Retraite le 8.
Juillet 1739.*

L E T T R E 33.

VOUS me pardonnerés bien si je vous envoie la Lettre que j'avois eu l'honneur de vous écrire avant de recevoir la votre, vous y verrés que je vous prévenois sur ce que vous me dites N. je ne manquerai pas de vous rendre compte des dispositions que je connoîtrai en elle à mesure qu'elles se manifesteront ; j'y découvre chaque jour des défauts qu'un esprit plein de hauteur & de vanité lui fait regarder comme légers, ce qui me fait bien de la peine ; je ne sçai si je n'accorde pas assez à la foiblesse humaine dans les commencemens, ou si dans la suite le bon caractère & la vertu manquant on en auroit du chagrin, mon peu de discernement pour connoître les Sujets fait tout mon embarras : demandés, je vous prie, au Seigneur, qu'il m'éclaire de ses lumières, afin que je n'agisse que par elles, je tâcherai de vous faire un fidel rapport de tout, afin que vous en décidés ; il y a bien de gens qui ont paru souhaiter que l'amende-

honorable que nous faisons en français après Vêpres les Dimanches & Fêtes, se fit en balque, nous en faisons la traduction si vous le trouvez à propos : je ne vous dis rien à présent de mon état, si ce n'est, la crainte que j'ai d'offenser Dieu dans les combats qui se passent en moi sur l'incertitude des motifs qui ne font qu'agir. A travers ces combats & ces tristesses, je sens des consolations qui me font goûter mon état préférablement à tout autre : les faiblesses de quelques-unes me donneroient du dégoût, si la violence que je dois me faire pour mon divin Epoux ne les reprimoit aussi tôt ; & bien loin de me sentir refroidie par ces agitations secrètes, je sens quelque chose qui m'attire hors de moi-même, mon ame soupire pour s'élever & s'unir à je ne sçai quoi de divin, & qui me feroit jeter des cris accompagnés des larmes si je ne les retenois pour cacher mon état. Je ne sçai s'il y a de l'illusion en moi, je vous supplie en grace d'y veiller, en me faisant pratiquer cette vertu solide qui me rend agréable aux yeux de Jesus-Christ, n'épargnés rien pour cela,

traités-moi avec toute la dureté que vous croirés me convenir.

*De notre Maison de Retraite le 29.
Juillet 1739.*

L E T T R E 34.

MA surprise n'a pas été petite en recevant votre Lettre, de voir que vous chancellés pour nous faire reprendre N. cela m'a jettée dans un si grand embarras, que la peine extrême que j'ai toujours eue à accoutumer mon cœur à la goûter, m'a paru l'effet d'une aversion naturelle, & que je me trompois grossièrement en croyant que la volonté de Dieu fût qu'elle sortît, puisque vous changés de sentiment, & vous disposiés à la reprendre. L'incertitude où j'étois sur ce que je devois faire pour ne pas offenser Dieu, m'a si fort éprouvée, que deux jours dans cet état auroient abbattu mes forces: Dieu toujours bon pour me soutenir dans mes grandes foibleffes, a inspiré sans doute à mes Sœurs le courage qui m'a manqué,

qué, elles m'ont assuré qu'elles ne craignoient pas charger leur conscience en lui disant clairement qu'elle n'étoit pas propre pour nous : le calme est revenu dans mon esprit, nous l'avons congédiée toutes d'une commune voix, après lui avoir donné quelque argent pour les services qu'elle nous avoit rendus.

Je tiendrai la conduite que vous me prescrirés sur les petites mortifications que les Sœurs souhaiteront pratiquer. Si je croyois dans le tems de mes abbatemens que je fais quelque chose de bon pour Dieu, pour le prochain, ou pour moi-même, cette seule espérance suffiroit pour me faire surmonter toutes mes peines & ranimer mon courage. La souffrance me seroit trop douce, si je me sentoiss les dispositions qui la font recevoir agréablement à Jesus-Christ. Le triste & secret retour qui me vient à chaque instant que je ne fais rien de bon, met le comble à mon embarras. Pour mes méditations je puis dire que je n'en fais pas du tout, je reste aux heures que la Regle marque, sans sçavoir à quoi fixer mon esprit : j'ai lieu de croire que mon tems s'est

passé dans une oisiveré à laquelle je me suis trop accoutumée, & mon imagination a tant de peine à s'arrêter à quelque point des mystères de Notre-Seigneur, que me sentant la tête troublée, je suis obligée de me tenir à la présence de Dieu, lui représentant quelquefois mon état avec larmes, & le priant d'avoir pitié de moi, & d'autres fois le suppliant qu'il ne permette pas que je tombe dans l'illusion, la crainte que j'ai d'y avoir été jusqu'à présent m'a fait perdre cette union avec Jesus-Christ, que je sentoisi & qui étoit tout le sujet de mes méditations, ou autrefois l'humanité de Notre-Seigneur, c'est-à-dire, sa présence, qui faisoit toutes mes occupations; & cela me paroissoit si aimable, que rien ne me distraisoit de cette union qui adoucissoit même mes plus grandes peines; comme cette voye n'est pas des plus sûres & des plus ordinaires, j'ai voulu prendre celle que tous les Peres spirituels montrent, & mon Directeur a voulu aussi m'accorder dans les commencemens de prendre quelque sujet, de sorte que je me trouve à présent à ne pouvoir m'appli-

quer à aucun sujet , & avoir perdu cette sérénité d'esprit que je possédois malgré cet obscurcissement. Le Seigneur me fait la grace de me faire sentir son union avec mon ame , je vous prie de me dire si je dois animer mon entendement , même pour me prouver si c'est la paresse qui me retient , car l'incertitude où je suis ne sachant si je dois travailler à cela ou non , est un petit martyre à mes heures de méditation ; d'ailleurs cette union jointe à la présence de Notre-Seigneur , m'étoit si habituelle , que je ne faisois rien contre la perfection que je ne le sentisse dans l'instant , & il me paroît à présent qu'il y a plus de gêne en moi pour y veiller. Tout ceci n'est peut-être qu'un effet de l'imagination , ne me refusés pas vos bontés paternelles, notre Confesseur ne jugea pas à propos qu'on veillât trois nuits de suite , le nombre étant trop petit pour se relever , on en retrancha une , la ferveur de nos Sœurs ne fut pas satisfaite , cependant elles s'y soumirent. Comme ces stations sont rares , je crois que la santé n'en est guère altérée , pour moi j'y trouvois beau-

coup de consolation le peu que j'y resté.

*De notre Maison de Retraite le 16.
Août 1739.*

L E T T R E 35.

A Près avoir attendu quelque-tems la visite de Mr. N. je lui ai écrit sur quelque prétexte & l'ai prié de venir, je lui ai parlé avec un air d'ouverture & de confiance qui m'a paru le satisfaire; il a convenu avec moi qu'il étoit absolument nécessaire que vous nous accordassiez la consolation de nous confesser quelquefois & qu'il vous en prieroit. Les embarras de ma Sœur N. m'en causent beaucoup à moi-même, avec d'autant plus de raison qu'il me semble que pour son bien je ne devrois pas l'écouter toujours; si je la croyois je l'écouterois à chaque instant pour des bagatelles qui n'en valent pas la peine: si je lui représente qu'il faut qu'elle s'aguerisse un peu en méprisant ces agitations, je remarque que cela ne lui fait pas plaisir, & elle croit me fati-

guer , ce qui est dans le fonds vrai , si cependant il me semble nécessaire ; je ne m'épargnerai ni nuit ni jour pour lui procurer quelque consolation , ainsi qu'à toutes les autres : donnés-moi vos avis là-dessus , afin de m'acquitter de mon devoir avec prudence ; je sçais que j'ai un air haut & peut-être sec , selon les mouvemens que je sens dans l'intérieur dans le tems même que je fais des représentations qui me paroissent nécessaires ; mais ma vivacité ne me laisse pas assés moderer ou cacher ce qui se passe dans mon cœur , ce qui intimide mes Sœurs , de manière que je m'en apperçois , je vous supplie de me donner des moyens pour avoir cette douceur nécessaire à ma place. Si vous avés la bonté de me confesser , me permettrés-vous une confession extraordinaire en commençant par ce qu'il y avoit de plus considérable avant ma confession générale , & ajoutant ce que j'ai fait depuis , du moins en gros , afin que vous soyés au fait de toute ma vie : je souhaiterois avoir la consolation de me confesser de tems en tems à vous pour mieux profiter de vos avis ; si vous

ne le jugés pas à propos n'ayés point de peine à me refuser, je suis prête à renoncer à tout pour le bon plaisir de Dieu ; je n'ai pas grand chose à vous dire de mon intérieur, que vous ne scachiés déjà mes méditations ; & l'union habituelle est à-peu-près la même chose, si ce n'est que je sens dans moi depuis que j'ai fait voeu d'obéissance, une impression qui me paroît venir de la grace, par un je ne sçai quoi qui m'attire à Dieu, & me fait sentir que je ne suis plus à moi-même avec une satisfaction infinie ; je n'ai d'autre désir que d'être exercée par le joug que je voudrois que vous me fîssiés ressentir : je ne crois pas vous avoir parlé du désir que j'ai de la fréquente Communion, désir qui n'est pas d'une façon sensible à pouvoir l'expliquer ; il me semble que mon ame a une faim pour ce pain céleste qui n'est pas ordinaire : comme le corps a besoin de nourriture, je sens le même besoin de l'ame quand je reste quelques jours sans communier, je me trouve plus froide, & mon désir moins vif pour cela, & plus elles sont fréquentes & plus ma faim est grande ; cependant

dans les jours où j'en suis privée, un soupir secret me fait attendre avec impatience le jour de recevoir mon Sauveur : je crains qu'en disant tout ceci je n'en dise plus qu'il n'y en a, priés par charité que ce Dieu de bonté ait pitié de moi ; j'ai aussi des tems de souffrances intérieures, si grandes que je ne puis guère en parler dans ce tems, c'est l'état où j'étois à votre dernière visite, & il n'y a qu'un soupir qui m'attire à Jesus-Christ à qui mon ame s'unit d'une manière plus particulière dans ce tems ; il n'y a, dis-je, qu'un soupir qui puisse me donner du soulagement ; & si je veux examiner mon état, je n'ai qu'une peine à retenir, je ne sçais si c'est mon ame ou mon cœur qui voudroient aller trouver quelque chose : cet état est pénible, mais ce désir ne me prend que quand je considère que ce que je sens n'est pas ordinaire ; voilà les divers états où je suis pour les pensées, soit du peu d'espoir de la réussite de notre entreprise, ou de mon peu de capacité, j'en suis souvent affligée, quelquefois découragée ; mais pourveu que l'illusion & l'orgueil ne s'em-

parent pas de mon cœur, j'espère tout de la divine bonté.

*De notre Maison de Retraite le 19.
Septembre 1739.*

L E T T R E 36.

IL y a quelque tems que j'ai dessein de vous parler d'un petit embarras où je me trouve souvent ; comme je suis obligée d'agir & de parler quelquefois assés de suite pour me sentir épuisée : je me fais un scrupule de suivre tout le désir que j'aurois de procurer le bien du prochain par mes discours ou par mes soins, sans sçavoir si vous trouvez bon que même un peu aux dépens de ma santé j'agisse pour la plus grande gloire de Dieu ; je vous avoue que si quelque chose me fait sentir le joug, c'est de n'être plus maîtresse de ma personne, pour satisfaire l'envie que j'aurois de travailler pour Dieu aux dépens de ma vie ; & comme je ne puis ignorer que vous prétendez que je me ménage, cela m'est un frein gênant :

Je vous supplie de me marquer si dans la nécessité où je suis de parler & d'agir vous voulés me le permettre. J'espère que le Seigneur ne me refusera pas les forces dont j'ai besoin pour le servir autant de tems qu'il le voudra, il ne s'agit que d'avoir votre permission pour ma tranquillité. Ce qui a renouvelé mon petit embarras, c'est une Retraite que font ici deux de nos Pensionnaires; & comme je me sens obligée de prendre soin de ces jeunes plantes, afin que la Retraite ne leur soit pas infructueuse, je leur fais par jour cinq courtes méditations, je leur parle un quart d'heure à chaque fois, ayés la bonté de me donner vos ordres, car je sens que je ne puis plus disposer de moi-même.

*De notre Maison de Retraite le 25.
Septembre 1739.*

L E T T R E - 37.

MA D A M E N. m'a fait demander si nous recevrons une de ses

filles qui veut se faire Religieuse avec 100. liv. de pension , j'ai répondu que notre Institut étant de faciliter une Retraite aux personnes qui veulent se consacrer à Dieu & qui en sont empêchées faute d'une dot considérable , nous recevrons celle-ci avec ses 100. liv. par an pourveu qu'on lui reconnût dans la suite 2000. liv. à sa disposition qui en feroient le capital : je connois particulièrement cette famille qui n'est pas riche, la mere a fréquenté le grand monde , sur-tout les Officiers , les filles peuvent être exposées à en voir souvent. Je vous avoue que cela me fait craindre pour leur salut , j'en ai vû bien des exemples , & j'en ai de bonnes raisons. J'attends la réponse de la mere , & l'autre je ne scai que vous dire de mon intérieur , il me semble que tout y est dans la même disposition que je vous ai marqué autrefois ; c'est-à-dire , cette union intime que je sens avec Jesus-Christ & avec Dieu , car je dois faire cette distinction par la précision que je fais quelquefois de la divinité & de l'humanité. Je sens de tems en tems un soupir qui tend vers cette divinité im-

menſe dont la grandeur me met dans un état à ne pouvoir m'expliquer , quoique je ne perde jamais l'uſage de la raïſon , je ne ſuis pas la maîtrelle de mes facultés , comme de l'entendement & de la mémoire , & de la volonté qui me ſemble que ces trois facultés ſont comme abſorbées & perdues ; je ne ſçai ou. Je ſçai bien que c'eſt en Dieu , puifque je le ſens d'une façon à n'en pas douter , & même dans mon cœur il ſe fait ſentir comme ſ'il en prenoit poſſeſſion , particulièrement après la Communion : peut être que la diſpoſition de mon corps m'a fait prendre l'échange , parce que mon tempérament cauſe une eſpèce de mélancolie , & que l'action de ſ'amour ſ'augmente à l'approche de la Sainte Table , quoiqu'il en ſoit , mon cœur ſoupire après quelque choſe de divin : je ne ſçai point ſi je vous ai dit que des trois perſonnes de la Sainte Trinité , le Pere Eternel eſt celle qui m'attire le plus. J'ai de la peine à me contenir quand j'entends parler de ſa puiffance & de ſes attributs particuliers que je ne ſçaurois diſtinguer , car je n'y découvre rien qu'une grandeur

qui me ravit tout ce qu'il y a de mystérieux qui me met quasi hors de moi-même quoique je n'y comprenne rien ; je vous avoue que j'ai une confusion extrême à parler de tout ceci ; & dans le moment que j'écris je ferois bien des choses pour que cette Lettre fût brûlée après que vous l'aurez lue : malgré ces sentimens élevés , je ne laisse pas de sentir toutes les foibleesses de la nature , & peut-être ne les combats - je pas comme je devrois. Depuis que vous avez été ici j'ai un peu pensé à votre dessein de mettre ici des filles d'un second rang qui ne devroient que s'occuper à quelque ouvrage fixe ; je goute tellement cette pensée , qu'elle me paroît absolument nécessaire pour rendre stable notre établissement : je serois trop longue si je voulois en expliquer toutes les raisons ; mais les moyens qui me paroissent propres à établir cette espèce de manufacture , ce seroit de faire venir des filles vertueuses de quelque autre Province qui sçussent travailler des étoffes de laine , ainsi nous remplirions les desseins de M. l'Evêque , je sens une extrême envie de lui obéir à chaque pa-

role qu'il me disoit, il me sembloit que Dieu agissoit sur mon cœur ; voilà peut-être encore des illusions de l'amour propre, ayés la charité de m'instruire afin que je ne prenne pas l'échange.

*De notre Maison de Retraite le 25.
Novembre 1739.*

LETTRE 38.

JE ne sçai si je dois taire les sentimens qui me suivent depuis quelques mois sur le désir que j'ai de communier tous les jours, je suis confuse de vous découvrir cette envie où il paroît de la présomption ; ce qui m'oblige à vous en parler à présent c'est la nécessité où je serai de ne plus communier que rarement pendant que je prendrai mes remedes, ou de les differer jusques après l'action de grace qui sera pour le moins huit heures & demi, vous me dirés que quand on prend des remedes il faut se priver de la Sainte Table ; mais quand le terme est aussi long que celui qu'on me prescrit, est-

il étrange qu'on sente la privation d'un bonheur aussi grand qu'est celui de recevoir son divin Sauveur & son Dieu : je vous avoue qu'en écrivant ceci un petit transport m'a pris qui me fait encore sentir l'amour qui m'embrase pour lui ; cependant , si vous voulés , Monsieur , m'en priver , & même pour toujours , ce qui me couteroit bien , j'en fais un sacrifice de tout mon cœur , & je ne demande à cet aimable Sauveur en le recevant autre grace que de vous inspirer ce qu'il demande de moi : donnez-moi vos ordres & ne m'épargnez point , l'illusion pourroit se glisser , mais par grace mettez-moi à toute épreuve pour que je plaise à Notre-Seigneur & que je meure dans ces sentimens , tout m'est indifférent , ce n'est pas à dire que je ne me sente quelquefois bien abbattue à la vûe des peines que je m'attire par le raisonnement que je laisse à mon esprit sur bien des choses que j'aurois voulu vous expliquer à votre dernier voyage , & je suis sensible à ce peu de satisfaction que j'en eux. Vous m'obligerés , M. de me dire une fois pour toujours , à moins de grand cas , si je

ne dois pas souffrir de certaines peines sans vous en faire part, car je m'imagine que ce secret plairoit à Jesus-Christ. Le désir que j'ai naturellement de communiquer de mon intérieur avec les gens que je crois entendre quelque chose, m'est un défaut que je ne vous ai point découvert, & j'ai peut-être manqué en parlant à deux ou trois, quoique légèrement; si cela va contre l'obéissance que je vous ai vouée, je vous prie de me le pardonner & de marquer mes obligations dans toute la rigueur qu'une personne qui veut se sacrifier à Jesus-Christ doit suivre. Si vous voulés me permettre qu'en de certains cas où je ne puis guère me dispenser d'en parler à mon Confesseur je le fasse en peu de mots, je serai bien aise d'en avoir la liberté.

*De notre Maison de Retraite le 25.
Mars 1740.*

L E T T R E 39.

JE crains d'avoir trop d'impatience dans ce que je vais vous demander :

je commencerai demain mes remèdes, je serai bien aisé de sçavoir si vous comprendrés la Communion du Dimanche au nombre des trois que vous me permittes par semaine, je ferai dire la Messe de meilleure heure les jours que vous m'indiquerez. Je vois avec peine que cet ordre dérangera la Communauté; & si vous le jugés à propos, je ferai le sacrifice de communier encore moins: mon orgueil a quelque part dans ces mouvemens, mais je m'en remets à tout ce que vous faires, avec d'autant plus de raison, que si le Seigneur le vouloit, il me donneroit la santé pour s'atisfaire à mes desirs. Je le supplie de tout mon cœur que ce dont il sera le plus glorifié s'accomplisse dans son entier, & qu'il me fasse la grace de perséverer dans ses sentimens: j'ai senti quelque petite peine en ce qu'il m'a paru que vous ne vous souveniez plus de m'avoir permis de communier tous les jours à l'exception de deux par semaine.

*De notre Maison de Rerraitte le 29.
Mars 1740.*

LETTRE

L E T T R E 40.

J'AI reçu les Lettres où vous me fixés les Communions, j'en étois presque revenue, & je commençois à craindre que mes désirs ne fussent qu'illusion; cependant celles que vous avés la bonté de me permettre me rendent si sensible au bien que je reçois, que mon impuissance à reconnoître un si grand bonheur m'est une espèce de confusion & de peine, & je ne serai jamais contente que quand j'aurai quelque occasion à témoigner mon amour & ma reconnaissance à mon Sauveur & mon Dieu: je dois cependant vous dire à ma confusion, que les petites violences ou contradictions journalières me mettent souvent dans des espèces d'abattement & de crainte pour ma persévérance, que je ne cesse de demander à ce Dieu de bonté: ne me refusés pas, je vous supplie, le secours de vos prières pour maintenir ce don de persévérance supposé que mes désirs soient bons. J'oubliai dans ma dernière Lettre de vous marquer qu'il ne se passoit pas de jour

que je ne demandasse au Seigneur qu'il vous fit la grace de vous conduire par son esprit , & qu'il vous donnât les moyens nécessaires pour accomplir vos desseins si c'étoit lui qui vous les inspirât ; voilà à-peu-près ce que je demande pour vous , je vous prie de me pardonner mon silence là-dessus ; je crois devoir vous dire avant de finir , qu'il me semble reconnoître chaque jour que mon mal n'a rien de sérieux : la Sœur de Cazaubon aura aussi besoin de quelques remèdes pour fortifier son estomach , avec ces précautions nous sommes des personnes pour vivre long-tems, plût à Dieu que soit pour sa plus grande gloire , je ne désire autre chose.

*De notre Maison de Retraite le 1.
Avril 1740.*

L E T T R E 41.

Comme je ne sçai pas si nous aurons l'honneur de vous voir de quelque-tems, j'ai cru devoir vous faire quelques petites questions pour ma tranquillité ,

J'en vois qui tiennent une conduite qui sent l'inégalité d'humeur & la marquent par des réponses inquiettes & un peu brusques : si après le leur avoir fait sentir en particulier elles ne reconnoissent pas leur faute, dois-je aller au-devant d'elles, ce qui m'a semblé la confirmer dans l'idée qu'elle a de n'être pas du tout coupable. Comme je sens une petite revolte secrète à cet air aisé, je ne sçais comment faire selon Dieu ; il me paroît que je dois marquer un peu plus de sérieux pour le lui faire appercevoir, ne me semblant pas qu'une Supérieure doive être satisfaite par le retour de l'humeur gaye de ses inférieures, la crainte que j'ai que la passion ne me suggere ces raisons, me touche & m'embarrasse, ce qui me fait souhaiter de sçavoir vos avis afin de les suivre, je me sens disposée à étouffer tout sentiment naturel & même dans ces occasions sans beaucoup de peine, si je croyois que cela fût mieux pour la gloire de Jesus-Christ. Je m'approche de la Sainte Table avec quelque peine, ne sçachant pas si ces sentimens m'en rendent indigne ; cependant le désir de me nourrir de ce pain

céleste semble toujours augmenter, vous aurés la bonté de me donner vos ordres, soit sur la fréquentation des Sacremens, soit sur la conduite que je dois tenir dans ces petites occasions.

*De notre Maison de Retraite le 14.
Mai 1740.*

L E T T R E 42.

DEpuis peu de jours je passe certains momens qui me font souhaiter votre visite ; mais avec la patience je m'apperçois chaque jour qu'après la tempête vient le calme : la troisième Maîtresse des Pensionnaires a voulu mettre des arrangemens qui n'ont point paru selon mon idée & à la satisfaction de mes Sœurs, j'ai crainit que son petit feu ne nous fit faire des éclats qui m'auroient bien fâchée ; mais elle paroît adoucie, & je ne doute point qu'elle ne se soumette au train qu'on y a établi pour le bon ordre, & vous en jugerés à la premiere occasion ; je serois mortifiée de faire rien sans votre approbation,

& s'il y a quelque chose qui vous paroisse l'effet de la passion ou attache à mon sentiment, desquels il me semble à cette occasion être libre ; s'il vous paroît, dis-je, quelque arrangement hors de raison, vous aurés la bonté d'y mettre ordre. Pour les sentimens de mon intérieur, ils me paroissent à-peu-près les mêmes que ceux que je vous ai expliqué chaque fois, il n'y a que de plus ou du moins, dont il me semble m'apercevoir : l'union avec mon Dieu est toujours grande, & dans toutes mes petites peines elle se fait sentir plus vivement & y a un soupir qui élève mon cœur, en lui faisant souffrir une amertume qui ne peut être adoucie que par un cri que je suis presque toujours obligée d'étouffer pour cacher mon état aux gens du monde ; je ne fais d'autre méditation que de me tenir en la présence de Dieu à qui il me semble d'expliquer par un seul regard toutes mes peines : mon entendement ne scauroit faire de raisonnement ni prendre aucune considération particulière : les mystères différens que l'Eglise nous représente se présentent en gros à mon es-

prit, & me les font envisager. Jesus-Christ en son humanité ou la présence de la divinité qui font toutes mes méditations, s'efface si fort de mon esprit, que ne sçachant ou m'arrêter, je souffre des peines qui m'épuisent : mon entendement est incapable de rien envisager, & comme perdu, je voudrois alors m'asseoir & rester sans m'occuper à autre chose qu'à cet abbattement de tout mon corps que je ne voudrois pas même remuer tant je me sens prise par quelque chose qui me fait sentir l'union intime de mon Dieu. Après ce grand repos il me vient envie de jeter un cri que je dois étouffer aussi pour n'en être pas apperçue de mes Sœurs qui sont en oraison, ce dernier état est plus rare en moi. Il y a cependant quelques années que je me trouve de même, je ne sçai pas si ma peine a été aussi continuelle qu'à présent, il me semble que non, car je crains quelquefois que je ne puisse pas résister long-tems à la peine que mon ame ressent de l'absence de son divin Époux : En un mot, mon cœur est dans une souffrance quasi sans intervalle, peut-être en dis-je trop, ne sça-

chant guère decouvrir tout ce que je sens dans mon intérieur : après la Sainte Communion je me trouve quelquefois assés dissipée , quoi qu'intérieurement unie à Jesus-Christ : Je me suis trouvée depuis peu comme autrefois , hors d'état de faire aucun Acte , & sans pouvoir me servir de mes facultés : je sens comme une suspension de mes sens , & c'est pour moi une grande peine alors de rappeler mes esprits pour l'adorer au-dedans de moi-même , ce travail me laisse un mal de tête. Je ne dois pas omettre de vous dire qu'ayant accoutumé d'adorer Notre-Seigneur devant le Saint Sacrement , & de commencer mes méditations par me tenir en sa sainte présence à l'Eglise la plus prochaine , mon esprit s'y trouve si gêné , que je suis obligée de le retirer de là pour envisager Dieu dans moi ou devant moi d'une façon intellectuelle , je ne sçais guère ce que j'y dis , mon entendement est tout pris de Dieu , & en même-tems il me semble que je l'ai devant moi. Je vous avoue que j'ai bien de la peine de n'avoir pas cet adorable Sacrement dans notre Chapelle où je

l'aurois toujours près sans l'aller chercher ailleurs. Quoiqu'il en soit, l'abbattement où je suis souvent reduite par bien des endroits je ne respire que la souffrance. Il me semble que les vœux d'obéissance que j'ai fait ne me resserrent pas assés ; s'il vous paroît que je doive y ajouter quelque chose , ou que je ne sois pas assés étendue dans mon sacrifice ; faites-le moi faire d'une manière à n'être plus absolument à moi-même dans la moindre chose. Ce que je dis ne part pas d'une manière naturelle , mon cœur me le dit , comme étant conduite par un mouvement supérieur , vous aurés la bonté de m'éprouver avant de me faire resserrent mon joug si vous le jugés à propos. Au nom de Dieu ayés soin de faire avancer mon ame dans le chemin de la perfection , & faites-moi rendre de plus en plus agréable à mon aimable Jesus-Christ , rien ne peut satisfaire le désir que j'ai de lui témoigner mon amour , il n'y a que la souffrance qui me dédommage du bonheur de le posséder dans sa gloire. Je dois cependant vous dire aussi , Monsieur , que je souhaite de vivre pour travailler à l'augmentation

gmentation de sa gloire qui me paroît un si grand bien , que je sens un si grand vuide dans ma vie pour la mériter encore : pardonnés cette confusion de discours , tout ce que je sens est si difficile à découvrir , que mon amour propre en souffre.

*De notre Maison de Retraite le 23.
Mai 1740.*

L E T T R E 43.

JE crains que vous ne vous soyés trop pressé à quitter le lit sans vous donner le tems de vous retablir après votre maladie, vous couriés risque d'être long-tems languissant , souffrés que je vous supplie de vous donner un peu de repos pour exécuter le dessein auquel Dieu paroît vous destiner , j'espère que vous aurés affés de bonté pour recevoir cette représentation de ma part. J'ai remis la Lettre à N. elle me la fit lire & paroît disposée à mettre en pratique les avis qu'elle y reçoit. Je me suis chargée de vous répondre de ses dispositions & de

vous en remercier de sa part ; j'ai cru que vous la dispenseriez de sa réponse qu'elle ne sçauroit faire sans secours , elle paroît vouloir s'attacher aux petites observances ; il faudra voir , elle est bonne fille dans le fonds , considérant le désir intérieur qui me presse de faire des sacrifices sans réserve , soit de mes lumières ou pensées qui me semblent quelquefois bonnes : je n'aspire qu'à faire des offrandes autant que vous les trouverez à propos ; ainsi je vous supplie de me procurer des occasions où je puisse parvenir à mourir entièrement à moi-même dans le joug que vous m'imposez sur les Pensionnaires , j'y trouve une consolation si grande , qu'elle augmente le désir qui me suit de me rendre une parfaite victime d'obéissance ; il m'est difficile d'expliquer l'impression secrète dont mon cœur est agité par un soupir qui l'unit à quelque chose que je ne puis dire & qui lui donne une douceur dans l'amertume la plus forte , & qui ne laisse pas de rassurer le désir qu'il sent pour les contradictions. Je me trouvais les deux jours de la Pentecôte dans des sentimens qui m'élevoient au-dessus

de la nature , ce n'est pas que je ne craigne le retour de cette même nature que je vous supplie encore de ne pas écouter, faites, pour mon Dieu, une victime digne de cet Etre suprême d'une pauvre péchereffe à qui il daigne donner ces sentimens ; si vous m'abandonnés à moi-même , je ne sens que trop le peu de fidélité que j'aurois : la peine que je sens à annoncer l'ordre de n'être pas moins de trois aux Pensionnaires en est une preuve, je demande au Seigneur un moyen pour cela : si vous trouvés cette idée bonne , je l'exécuterai autrement, je suis disposée à m'y prendre comme vous aurés la bonté de me prescrire ; j'ai donc pensé que sans faire éclater nos desseins je prierai les Maîtresses de ne jamais les laisser deux à deux , à moins qu'on ne soit assuré de leur vertu ; ainsi sans qu'elles s'en apperçoivent cet ordre s'établira par l'exactitude des Maîtresses. Mon petit embarras pour donner ou refuser les Communions selon les Constitutions, est de sçavoir si dans le tems de ces agitations un peu longues & fortes, il conyient que l'on communie,

quoique les révoltes présentes ne soient point volontaires, & que la conscience ne reproche rien à la personne; si dans cet état l'on peut communier, & s'il ne seroit pas mieux d'attendre que l'ame fût un peu en paix, à moins qu'on ne connoisse que ce sont de troubles excités par le Demon pour en empêcher la bonne action.

*De notre Maison de Retraite le 6.
JUN 1740.*

L E T T R E 44.

L'Incommodité de N. m'a fait craindre que deux de mes Sœurs n'eussent quelque peine à la recevoir, je les ai sondées, & si elle est d'un bon esprit, comme je l'ai oui dire, on passera par-dessus; pour moi, quoique j'en aye de la peine, j'en aurois beaucoup à la refuser; on s'y accoutume, & je craindrois d'aller contre la volonté de Dieu par une délicatesse mal entendue; je regarde votre sentiment en cette occasion, ainsi que dans toutes les autres,

comme une marque de sa volonté, je vous supplie donc d'agir comme il vous plaira, & nous le suivrons avec exactitude. N. est encore bien sujette à ses humeurs inégales, elle les a manifestées depuis peu; mais lui ayant parlé en particulier un peu vivement, elle changea si fort tout-à-coup que mes Sœurs en furent étonnées, elle fait autant d'Actes d'humilité après les égaremens, qu'elle en avoit fait de contraires dans sa revolte; je ne puis comprendre ces vicissitudes, tantôt elle abonde en paroles, tantôt elle garde un morne silence, je vous rends ce compte afin que vous puilliez en mieux juger. Je vous avoue que je ne puis la goûter, & que j'ai pour elle un serrement de cœur que je me reproche; il me semble pourtant que si mes Sœurs pouvoient s'accommoder de son caractère, qui dans le fonds est bon, je n'aurois point de la peine à m'y faire, je serois toujours disposée à recevoir ou refuser les Sujets que vous voudrés, j'y trouverai, selon mes dispositions présentes, une tranquillité que mon choix ne scauroit me procurer peut-être dans la suite; je vous supplie.

d'agir en tout avec une entière liberté : je ne suis jamais si contente que quand vous me parlés d'un ton décisif, & je ne cherche d'autre consolation que de faire votre volonté aux dépens de la mienne que vous n'éprouvés guère. Le désir que j'ai de me sacrifier pour mon Dieu par cette voye, me presse toujours, ayés-y, je vous en supplie égard ; il me seroit difficile de découvrir le mouvement que je suis en écrivant ceci pour marquer mon amour à mon aimable Sauveur, je ne laisse pas de craindre aussi que ces sentimens en sont peut-être un effet d'un orgueil qui veut se satisfaire en faisant des Actes d'une grande perfection. Je ne vous parle point de mes autres dispositions n'ayant rien de nouveau, mon état est tel que je vous l'ai marqué plusieurs fois, j'ai eu dessein de ne point vous en dire rien jusques à ce que vous me le demandiés, & à même-tems qu'il me fache d'en écrire ; il me fache aussi que vous ne m'en fassiés point de mention : je ne sçais point si je fais bien de vous demander une petite explication sur le cas présent. Depuis quelques jours, sur-tout,

mon esprit est si obscurci , ne sçachant où s'arrêter , que j'ai pris le parti de vous en parler , je me présente à la méditation avec la préparation ordinaire , & comme je ne sçauois prendre de sujet particulier me sentant unie à Jesus-Christ comme Dieu, j'y reste , & même souvent cet état me tient si fort que je m'en sens épuisée , quoique remplie de consolation ; il se trouve donc que depuis quelques jours Notre-Seigneur dans son humanité ne m'embarassant plus , mais c'est quelque chose de cette divinité qui me fait un effet que je ne puis bien dire , me ravit pour ainsi parler , sans cependant jamais perdre les esprits , car j'entends tout ce qu'on dit & ne suis toute absorbée ; mais ce qui m'embarasse est , que voulant m'adresser à Jesus-Christ par un soupir , je ne puis l'envisager comme autrefois dans son humanité , sa divinité me suit par tout , & dans cette divinité je suis portée à adresser tout ce que je fais au Pere Eternel , dont le nom seul me fait quelquefois verser de larmes : la crainte que j'ai de donner dans l'illusion , m'élevant trop haut , fait que mon esprit ne sçait

où s'arrêter , & je me trouve la tête toute embarrassée , donnés - moi donc vos avis , & si je manque de simplicité , punissés-moi , je vous le demande en grace , par l'endroit que vous croirez m'être le plus sensible.

*De notre Maison de Retraite le 26.
Septembre 1740.*

L E T T R E 45.

Toutes les fois que je parle de mon intérieur , je me trouve aussi embarrassée que le premier jour ; il me semble que je voudrois dire quelque chose , & je ne sçai comment m'expliquer , mon obéissance suppléera aux fautes que j'y ferai. 1°. Mon état est tel que j'ai eu l'honneur de vous marquer ; c'est-à-dire , mon union qui me paroît intime avec mon Dieu , que je fais sentir d'une manière à n'en pas douter , & en même-tems un cri qui voudroit sortir de mon cœur me suit presque toujours ; de sorte qu'en même-tems que je me trouve remplie de consolations je

sens une peine qui me sert à cette union & fait un martyre, que je ne voudrois pas perdre pour tous les biens du monde; quand j'ai quelque embarras ou petit chagrin je n'ai qu'à me présenter à faire oraison, je me trouve d'abord prise par cette union si forte & si douce, que mes facultés se sentent presque perdues dans cette union, où il me semble que je ne pense à rien, & me sens possédée de l'Être de mon Dieu, je passe quelquefois la demi heure de la meditation dans cet état, interrompant seulement quelque soupir à la place du cri qui me vient, & que je modère par le soupir; je me trouve souvent dans le même état où j'ai les sens plus libres, entendant tout ce qu'on dit, quoique j'entende dans le premier état, non pas avec la même liberté; du moins si je n'entends pas, c'est parce que me trouvant prise je m'y laisse aller, car je ne perds jamais l'usage entier de mes sens; d'autrefois je me trouve en méditation touchée par quelque petit embarras, & me mettant en la présence de Dieu, je me sens portée à lui représenter mes besoins, & à lui demander les

moyens nécessaires pour en sortir selon sa sainte volonté : toute la demi heure se passe de même , & je me suis trouvée souvent que ce qui me paroïssoit difficile avant me devenoit très-aile , & je remarque que faute d'avoir recours à cette bonté suprême dans mes doutes , il ne se peut pas que je ne commette bien de manquemens pour ne m'être pas adressée à lui. Comme il faut cette voye pour mes Communions , j'ai quelque tristesse par l'éloignement où je me sens de la pureté du Dieu que je reçois si fréquemment , & cependant ma faim augmente chaque jour pour ce pain céleste ; & les deux jours de la semaine où je ne communie pas me paroissent d'un grand vuide , peut-être un fonds d'orgueil en est-il le motif , & je le crains bien ; je ne veux point dire que je pense toujours à ces communions , il s'en faut beaucoup , car presque toutes mes journées se passent sans quasi m'en souvenir , occupée de la divinité de mon Dieu par l'union que je sens , ou à quelque action de la vie de Jesus-Christ, comme à ses travaux sur la terre, selon les cas différens où je me trouve ,

ou de son état de crucifiement quand quelque peine me presse ; voilà encore ma situation depuis long-tems , je ne laisse pas malgré ces secours de ressentir toute la misère de mes foibleffes & d'y succomber souvent , & ce qui fait mon embarras est que je ne le puis guère développer ; je sens de petits mouvemens d'impatience que je n'arrête pas quelquefois sans les manifester par quelques paroles qui ne sont pas à la vérité mauvaises ; mais où je mortifierai mes Soeurs , par le ton avec lequel je le dirai , d'autrefois aurois-je des peines inutiles & même qui entretiennent ma vanité par des idées chimériques , & sentant dans ces momens la nécessité de les chasser ; à même-tems que je veux le faire je m'y arrête par le dégoût que j'y trouve , n'ayant pas une volonté sincère de m'en défaire , parce que je sens réellement qu'elles me plaisent , & que je crois que ce n'est que par ma faute que j'y reste & pour des mouvemens de petites revoltes contre les autres, jusques à avoir de la peine à leur parler d'un air aussi riant qu'à d'autres , je les ai souvent , quoique les actions que je verrai

faire en soient la cause , je crains que la passion ou de sentimens humains en soient le principe , je ne laisse pas dans ces petits troubles d'avoir recours à Jesus-Christ crucifié , que mon imagination saisit pour le prier qu'il ne permette pas que la passion soit mon guide , mais que ce soit son esprit ; voilà quelles sont les raisons qui me font craindre d'approcher aussi souvent de la Sainte Table , je vous supplie , Monsieur , de me retrancher , si vous le trouvez à propos , jusques à ce que vous voyés de progrès en moi. Ce qui fait encore ma plus grande peine en vous parlant de tout ceci , & que je crains que je me cache à moi-même & que je ne vous manifeste pas bien mon intérieur , priés par charité notre aimable Sauveur, qu'en éclairant mon esprit il me donne assés d'humilité pour les déclarer avec simplicité , & faites-moi la grace de m'en faire faire la pénitence convenable : tout ce que je pourrois dire à présent ne me paroît qu'une répétition assés inutile , je pense vous en avoir dit assés pour me connoître ; si vous souhaitez un détail de mes peines que j'ai cru inutiles à

mettre par écrit, vous aurés la bonté de me le marquer.

*De notre Maison de Retraite le 7.
Octobre 1740.*

LETTE 46.

NOtre nouveau Confesseur nous écouta hier pour la première fois, toutes en paroissent satisfaites, il n'y a que moi qui en a été un peu agitée; il a si fort pris au criminel les distractions légères quoiqu'involontaires, les pensées de complaisance & les premiers mouvemens de vivacité dont je me suis accusée, que j'ai cru qu'il ne m'entendoit pas, ou que je ne me connoissois pas moi-même, que sans doute il me connoissoit bien mieux que je ne me connoissois; je me suis sentie si humiliée & si troublée que je n'ai pas sçu dire un mot pour me justifier, pensant que ce trouble étoit un fruit de mon orgueil qui devoit être puni par l'idée défavorable de mon Confesseur, cependant j'ai pris la précaution de déclarer quel-

que péche de la vie passée, parce que ne croyant pas avoir consenti à aucun de ces manquemens, je n'y voyois point de matière certaine d'absolution, quoique je ne doute pas que je ne commette bien de péchés sans les connoître, il m'en reste une tristesse qui m'ôte cette sainte liberté avec laquelle je m'adreffois à Dieu, craignant extrêmement que je ne me sois trompée en croyant que les fautes que je découvrois n'étoient pour l'ordinaire que des imperfections, j'en étois même si persuadée, que voulant faire un Acte de Contrition, je ne le pouvois qu'en général, sur tout ce qui pouvoit me rendre coupable devant Dieu, aux yeux duquel je ne me crois pas sans péché, quoique hors d'état de les discerner. Pour me tirer de cet embarras je vous prie de me marquer en peu de mots ce qui fait le péché veniel & l'imperfection: mon aveuglement est si grand que je crois presque n'en commettre que rarement, du moins de ma connoissance, quoique je sois convaincue que j'en suis remplie: je vous prie aussi de me dire si le parti que j'ai pris de laisser croire au Con-

seigneur tout ce qu'il voudra après m'être expliquée de mon mieux, quoiqu'il me semble qu'il ne me comprend pas est bon & utile pour m'humilier : j'ai tant de vanité que ce même jour j'en ressentis les atteintes quoique d'abord je l'étouffai ; voilà mon portrait, où sans doute il y a de l'adoucissement.

*De notre Maison de Retraite le 1.
Novembre 1740.*

L E T T R E 47.

LE désir qui me suit de me consacrer entièrement à Dieu est si présent, qu'il me fait espérer que vous m'accorderés à la fin la satisfaction de me dire que je suis sacrifiée sans réserve : pour cet effet je vous supplie d'examiner si ce désir vient de Dieu, de mon amour propre, de mon inconstance ou du Demon : ce qui me fait craindre l'illusion, c'est que je ne distingue pas bien ce que je veux, ce qui me jette dans une confusion extrême. Je sens un amour pour Jesus-Christ, qui

me fait souhaiter de me lier tellement à lui, que je ne puisse plus disposer de rien, quoique ma Règle ne m'impose aucune obligation sous peine de péché; d'ailleurs l'opinion que j'ai que tout ce que je fais ou dis pour la perfection de mes Sœurs fait un très-petit effet par le peu que j'inspire; & le peu d'expérience que j'ai me font vaquer à mes petits devoirs, avec une peine qui sent un peu la nonchalance & qui cependant me fait souvent souffrir; si vous m'ordonnés de satisfaire aux obligations d'une Supérieure, il me semble qu'alors agissant par une obéissance plus marquée, je serois exempte de ces tentations, & j'aurois la satisfaction de mieux sentir le joug du Seigneur pour lequel je soupire d'une manière bien vive; je le prie, que si les désirs ne viennent pas de lui il me les ôte, & s'ils le sont, qu'il vous inspire ce qu'il demande de moi. Toutes les fois que je communie à cette intention, mon désir de me donner à Dieu augmente, & j'en ressens tant de consolation accompagnée de larmes & d'un cri qui sort de mon ame, sur-tout dans mes méditations & communions,

que

que cet état qui n'est pas naturel me fait espérer que tout n'est pas illusion ; quoique je la craigne dans ces sentimens même. Si vous avés la bonté de me conduire comme vous avés fait jusqu'à présent je me trouverai trop heureuse , & je tâcherai de vous obéir avec toute l'exacritude possible : rendés-moi une victime vivante de Jesus - Christ & je suis contente , malgré la repugnance que la partie inférieure sent au sacrifice de moi-même : l'attrait qui me suit est trop fort pour ne point le souhaiter avec ardeur ; & à même-tems une douceur que je ne sçaurois exprimer. J'ai omis de vous dire que dans les soins que je donne à l'instruction des Novices & des autres , il se glisse de la paresse , ce qui fait que je m'en acquitte plus mal , outre que je pense que quelques-unes n'en font pas grand cas ; au contraire, quand il me semble que j'ai mieux parlé , un petit orgueil secret qui me suit presque tous les jours ne fait craindre qu'au lieu de plaire à Dieu je ne fais que gêner ce qui devroit lui être le plus agréable ; mais ce qui me rassure est la tranquillité où je me trouve après mes

petits travaux ; quand je me mets en méditation ou en la présence de Dieu en entendant la Messe ou autres exercices , je me sens le corps comme pris & arrêté je ne sçai pourquoi : mon esprit n'est occupé de rien de particulier , & goûte cependant une paix qui le tient en Dieu ; j'ai aussi l'esprit libre pour connoître cette différence en moi : quelquefois il me vient ensuite une abondance de larmes succédées d'un cri que je vous ai expliqué d'autrefois. Je me peine pour appliquer mon esprit au saint Sacrifice , duquel je n'ai aucune vûe particuliere , me sentant attirée à ne rien penser & à être presque immobile ; je connois cette différence & je ne perds jamais la connoissance : la crainte que j'ai de ne point satisfaire à l'obligation m'afflige , peut-être en dis-je trop , les transports d'amour qui me prennent , aussi sur-tout quand je parle en public , m'exposent à la vanité , je vous supplie d'y veiller , en m'humiliant autant que vous le pourrés.

*De notre Maison de Retraite le 3.
Mars 1741.*

L E T T R E 48.

J E reconnois toujours les effets de votre bonté pour l'attention que vous avés pour ma perfection , & tout ce que vous m'en dites dans votre dernière m'en est encore une preuve : la satisfaction que vous voulés me donner de me laisser entièrement consacrer à Jesus-Christ , m'a causé une tranquillité que je préfere à tout ce qu'il y a au monde , quoique je n'y trouve rien à ajouter , ce que j'ai déjà promis à mon Dieu , le consentement que vous donnés à mes désirs m'est assés. Pour mes sentimens que vous voulés sçavoir du vœu de chasteté , je ne sçai point s'il y a rien à ajouter à celui que je fis il y a près de deux ans avec celui de l'obéissance , je fis l'un & l'autre avec votre permission , je pense que vous avés oublié le premier ; voilà pourquoi je vous supplie de me marquer si je puis faire quelque chose qui me lie plus étroitement à Jesus-Christ , je ne sens que trop que le moyen de lui plaire est un renoncement total de moi-même ; ainsi

si les répliques que je vous fais y sont des obstacles & démentent mes discours, faites-moi la grace de me faire connoître mes fautes, en me faisant distinguer la représentation d'avec le petit attachement à mon sentiment. Quelque chose que j'allégué, je ne veux faire que ce que vous aurés la bonté de me dire, & je ne souhaite rien tant que d'être regardée par vous comme une personne qui ne veut être absolument à elle-même; & je crois devoir vous dire ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer plusieurs fois, que vous ne sçaurés m'obliger plus sensiblement qu'en me faisant rompre ma propre volonté, ne la consultant en rien de ce que vous croirés me rendre plus agréable à Dieu, & si je resiste quelquefois, je vous supplie en grace de ne point écouter ma foiblesse, qu'autant que mes abbatemens veulent quelquefois d'indulgence, ce n'est point que j'entende ici mettre de bornes à votre autorité, mais les petites épreuves par lesquelles je passe de tems en tems, me font craindre tout de cette foiblesse; je dois ajouter que dans le fonds de toutes mes peines il me

semble que quelque chose que vous m'ordonnassiez Dieu me donneroit la force & le courage de l'exécuter ; & si je vous découvre mes tentations , ce n'est que pour être mieux connue , & pour éviter un secret orgueil que je sens à souffrir sans me plaindre : l'habit que vous m'avez proposé m'a donné occasion à m'étendre sur mes misères. Cette coëffure dont vous me parlés m'en fait sentir une par le peu que je la goute , si cependent mes Sœurs pouvoient s'y résoudre tout comme à l'habit , je me sens toute disposée à le prendre comme vous le jugerés à propos , je tâcherai de leur faire sentir les raisons qui vous y engagent.

*De notre Maison de Retraite le 26.
Avril 1741.*

L E T T R E 49.

J'Ai lû tous les articles que j'ai cru être bons dans votre Lettre , pour animer mes Sœurs au renoncement à leurs

propres sentimens , quoiqu'elles trouvaissent quelques raisons à y alléguer , elles sont disposées à faire malgré tout , ce que vous trouverés à propos. N. beaucoup plus tranquille , m'a dit qu'elle disoit un *Veni Creator* tous les jours , pour demander les lumières du Saint-Esprit , pour faire quelqu'un des vœux dont elle étoit si éloignée autrefois , la foiblesse lui faisant sentir la nécessité d'une obligation qu'elle embrasseroit par cet endroit ; je vois avec quelque confusion le peu de générosité que j'ai à mon particulier pour Jesus-Christ , que je marchande si fort sur les petits sacrifices qu'il me demande pour vous : je vous supplie , Monsieur , de nouveau , de ne point me demander mon sentiment sur tout ce que vous croyés lui être le plus agreable : commandés-moi sans peine , me défendant même les répliques ; j'ai reconnu dans quelques petites occasions que le retour de l'obéissance que je vous ai promis me donnoit une consolation intérieure qui me faisoit faire sur le champ un sacrifice à Jesus-Christ de mes propres raisons qui me paroissoient bonnes , & a

toujours été suivie d'une grande tranquillité.

*De notre Maison de Retraite le 3.
Mai 1741.*

LETTRE 50.

MES dispositions sont les mêmes que j'eus l'honneur de vous découvrir la dernière fois que vous nous vites, je n'y remarque que les mêmes sentimens; tantôt un peu plus d'amour & d'union plus sensible avec mon Dieu; & autrefois un peu plus de tristesse & d'amertume dans les petites contradictions qui se rencontrent dans la voye de la perfection; je ne m'étendrai pas à des répétitions qu'il seroit inutile de vous expliquer, vous ayant déjà marqué dans mes précédentes Lettres mes sentimens présens; je vous dirai seulement que ma peine est quelquefois plus forte dans l'union où je me trouve dans mes méditations, mon ame voulant prendre quelque chose qu'elle sent, & dont elle ne peut en avoir la jouissance telle qu'elle

le désir, qui me fait soupirer du plus profond de mon cœur : la divinité de mon Dieu & dont je sens quelque chose de cet Etre qui me fait presque jeter des cris, est le plus souvent le sujet de mon martyre que j'aime ardemment, le préférant à tout ce qu'il y a de plus cher au monde : la crainte que j'ai de perdre cette même peine par mes infidélités, est une occasion à me faire demander à ce Dieu de bonté les graces nécessaires pour bien accomplir ses adorables volontés jusques au dernier moment de ma vie. . . . Je ne sçais point si je dois parler du désir & de la consolation que je ressens à la Communion, mes imperfections me faisant craindre pour cette fréquentation, & le doux transport pour la prendre faisant une contradiction en moi, je crois, Monsieur, devoir vous faire un petit détail de l'un & de l'autre. Ce qui me fait craindre, c'est l'éloignement où je me vois de cet état de perfection où l'on doit être pour ménager ce pain des Anges aussi souvent que je le fais, car voici quelques-uns des défauts auxquels je tombe. Quand il arrive quelque petite

rite occasion à ſurmonter ma vivacité, ſoit par un premier mouvement, ou par la perſuaſion où je ſuis, que je puis dire quelque choſe par correction, je le fais ſouvent mal-à-propos; d'ailleurs quand il arrive quelque contre-tems, même en petite choſe, je ſens une revolte en moi que je cache, connoiſſant la néceſſité qu'il y a de mourir à tout ce que la chair inſpire; mais il me ſemble que les petites victoires que je remporte ont pour principe un fonds d'orgueil qui me fait travailler à ma perfection; & je ſuis ſouvent attaquée par les penſées de vanité que j'affecte de bien lire & de compoſer mon extérieur, quoique je combatte tout ce qui me paroît de défectueux, en priant Jeſus-Chriſt de purifier toutes mes intentions & actions par les ſciences; je ne laiſſe pas de craindre beaucoup & de m'inſtruire quelquefois à la vue de mes œuvres mal-faites; la raiſon qui m'attire à la ſainte Communion d'un autre côté eſt, un deſir ſecret qui me fait ſentir une faim ſpirituelle de ce pain céleſte, qui me cauſe une conſolation au ſouvenir du lendemain que je dois faire

cette sainte action , & la douceur que cette espérance me cause adoucit la peine dont mon ame est suivie de vouloir posséder son bien-aimé d'une manière que je ne sçauois expliquer ; voilà Monsieur , l'état auquel je me reconnois , & je me remets toujours à votre conduite avec une confiance des plus entières , vous suppliant instamment de me continuer vos bontés sans m'épargner en aucune façon , je dois ajouter , que si vous voulés m'exercer par un endroit qui m'est le plus sensible , c'est de me faire faire des demarches qui tendent à la charité ; ces sortes de complimens m'humilient , & cependant je souhaite que vous m'y employés , ne trouvant rien de trop fort de tout ce qui peut me faire mourir à moi-même pour Jesus-Christ , il se peut que mon amour propre a plus de part dans ces desirs , ayant de la peine à me trouver si imparfaite.

*De notre Maison de Retraite le 23.
Mars 1741.*

L E T T R E 51.

VOici encore un embarras où je me trouve souvent , sur-tout au tems de cette union si sensible avec mon Dieu: le désir de me donner à lui sans reserve me distrait de lui faire le sacrifice de tout moi-même , une crainte que j'ai qu'il veuille une grande souffrance de ma part , & sur-tout par de peines intérieures me fait faire cette offrande avec cette condition , que pourveu qu'il me soutienne par sa grace, j'accepte tout ce qu'il demande de moi : l'union de son sacré cœur , dont hier étoit la dévotion , me parut si forte , qu'il me fut difficile de modérer les transports que je ressentis à l'heure du silence devant mes Sœurs , & me sentant pressée de lui témoigner mon amour , il me sembloit que je ne pouvois le faire mieux qu'en m'abandonnant à lui sans aucune condition ; & enfin , dans les transports je promis à mon Dieu intérieurement , que si vous trouvés à propos que je lui fisse cet abandon absolu je le serai très-volontiers , & j'en ai senti une grande tranquillité :

la crainte qu'une ferveur immodérée ne me fasse agir, & que l'illusion ne s'empare, me fait avoir recours à vous, Monsieur, peut-être plus souvent que je ne devrois en abusant de vos bontés, que je vous supplie de m'accorder toujours en me donnant vos ordres selon mes besoins.

*De notre Maison de Retraite le 10.
Juin 1741.*

L E T T R E 52.

Pour répondre à ce que vous m'avez fait l'honneur de me demander des dispositions que j'ai eu dans ma maladie, elles sont toutes naturelles, en ce que je craignois d'abord la mort dont l'approche me causoit quelque trouble; mais dans la réflexion qui venoit bientôt, je me sentoie si transportée du désir de voir Jesus-Christ, que je me sentoie obligée d'en détourner ma pensée, par l'affoiblissement que ces mouvemens de mon cœur causoient à mon corps, & n'ayant pas votre permission

pour m'y laisser aller, ce ne m'étoit pas une petite peine de ne pouvoir pas goûter les douceurs que l'union de Jesus-Christ mon Sauveur & mon Dieu faisoit goûter à mon ame, il est vrai que ma foiblesse m'empêchoit aussi de m'y appliquer quand je le voulois, & que l'épuisement où ces transports me mettoient, me faisoit connoître la nécessité de les modérer au moins jusques à ce que j'eusse votre avis là-dessus, & peu de jours après vous me marquâtes d'éviter une union trop forte, ce que je tâchai de faire. La privation de tout secours humain, où je me trouvois par l'impossibilité que je voyois que vous puissiez venir me confesser vous sachant occupé à la Retraite, cette privation fut une nécessité à me faire unir à Jesus-Christ plus étroitement; & à vous parler naïvement, je suis sensible à l'indifférence que vous me marquâtes à me donner vos soins, ce qui m'attachâ si fort à mon Sauveur, que je me félicitai de l'heureuse nécessité où je me trouvois, quoique dans le fonds je reconnoissois que mon orgueil me suscitoit cette peine, puisque j'étois per-

suadée que vous m'auriés accordé vos secours dans un autre tems & auquel je vous eusse demandé, d'ailleurs ma maladie dans le fonds n'étoit pas grande, je n'avois aucune bonne raison de me plaindre, & si je ne vous ai point parlé du dernier point, je n'ai eu d'autre dessein que d'en faire un sacrifice à Dieu. Au reste, mes dispositions ordinaires étoient un état d'insensibilité pour produire des Actes, me sentant seulement une soumission à être sur la Croix de mon Dieu auquel je faisois offrande de ma vie s'il la conservoit, afin qu'il la purifiât par mes petits maux pour le mieux servir à l'avenir, & que s'il vouloit la finir, ils me missent en état de comparoître devant son Tribunal : ensuite de la maladie j'ai eu des sentimens de reconnoissance si vifs, que je m'estimerois trop heureuse de pouvoir contribuer en quelque chose à sa plus grande gloire, au dépens de vivre aussi longtems que je le pourrois être bonne pour cela, car la longueur de cette vie m'attriste, quoique les jugemens de mon Dieu ne laissent pas de m'effrayer quelquefois ; il est vrai que les petites pei-

nes que j'ai à surmonter me donnent du dégoût pour ce monde, & j'ai lieu de m'appercevoir que ce motif se joint à l'amour pur que je devrois avoir pour Jesus-Christ. Le tems que vous m'avez privée de la fréquente Communion ne m'a point causé d'inquiétude, mais j'ai ressenti un vuide qui me faisoit soupirez après le bonheur de me nourrir de ce pain céleste, duquel il me sembloit que mon ame avoit besoin d'être soutenue; & quand je représentois ma peine à cet aimable Sauveur, mon cœur se sentoit quelquefois si embrasé que je versois bien de larmes, étant en quelque façon dédommagée par les douceurs qu'il y repandoit de la privation dont je me plaignois; je faisois une offrande quelquefois de cette peine à ce Dieu même en soumission de son adorable volonté qui permettoit que j'en fusse éloignée, & j'en ai été si consolée & à même-tems si transportée d'amour, que j'avois de la peine à étouffer le cri de mon ame; cet état a été plus fort deux ou trois fois, car je ne me souviens pas précisément des différentes dispositions où j'ai été. Je n'ai pas oublié qu'un soir

au lit pensant que je ne devois point communier le lendemain , & que selon les apparences j'en ferois souvent privée si vous regardiés les forces de mon corps ; je me resignai à cela avec une consolation qu'un jour je posséderois celui qui fait la félicité des bienheureux par une union éternelle , je sentis cette union du Ciel comme un éclair qui me fit jeter un cri , & je ressentis plus sensiblement que je n'avois encore fait le bonheur des Elüs , & je fus consolée que cette peine auroit une fin comme les autres ; mais le lendemain la longueur de cette vie me parut si grande , que je recommençois à soupirer après le bonheur de communier tous les jours ; & la grace que vous m'avez faite, Monsieur , de me remettre sur le pied où j'étois de le faire à la reserve d'un jour dans la semaine , quoique grand à ma confusion ; j'aurai l'honneur de vous dire que le jour qui me manque m'est une occasion de sacrifice , non pas qu'à la vüe de mes imperfections je ne redoute cet adorable Sacrement , dont la pureté des Anges ne me paroît pas trop pour se rendre di-

gne de le recevoir ; mais l'amour qui me presse me rend courageuse à m'en approcher avec confiance, & je me sens chaque jour si souffrante par quelque chose qui attire mon ame vers le Dieu dont elle ne peut jouir comme elle le désire, que la seule souffrance est capable d'adoucir ma peine, aidés - moi donc, je vous supplie, à lui faire quelque sacrifice qui puisse me rendre de plus en plus agréable à ses yeux, & me dédommager par cet endroit du petit martyre que je souffre ; mon état est tel, que je ne sçaurois le dépeindre, comme le sens ; & si j'entends quelque lecture, soit au Refectoir ou ailleurs, qui parle sur-tout de la divinité & de ce qui regarde cet Etre incompréhensible, je suis presque hors de moi-même, & je ne puis guère cacher mon désordre sans qu'il me tombe de larmes & qu'il ne m'échappe quelquefois un cri, je crains même quelquefois de tomber en foiblesse, qui fera appercevoir mes Sœurs de ma situation tant elle me presse, & de tems en tems & assés fréquemment ; alors je ne sçais point d'où vient que quand j'ai l'honneur de vous

voir , je ne puis expliquer ce que je veux dire comme je le fais par écrit , ou du moins je n'en suis pas aussi satisfaite. Comme je crains que l'orgueil me donne l'envie de vous en écrire , si vous le trouvés à propos je vous dirai au Parloir mes dispositions , ce qui m'évitera l'occasion de la complaisance secrète que je sens de ce que vous pourriés montrer ce que j'écris , il est vrai que je tâche de rejeter ces pensées , & que de l'autre côté ce m'est un sacrifice assés grand que de vous obéir en vous écrivant ces choses.

*De notre Maison de Retraite le 15.
Novembre 1741.*

L E T T R E 53.

Puisque vous voulés me permettre de dire mon sentiment sur le second rang des filles dont vous me parlés , il me semble qu'il n'y auroit que du bien à lever par-là les difficultés qui peuvent se trouver , soit au premier , soit au troisiéme ; mais ne vous semble-t'il

pas que le premier devoit être sur un pied à faire un corps de Sujets en état de remplir plus d'obligations de la Regle, afin d'éviter la confusion qui ne pourroit manquer de s'y glisser, si nous venions à nous charger des filles incapables. Si le Seigneur favorise cet établissement vos vûes ne pourront-elles pas s'accomplir avec un peu de tems; voilà ce qu'il m'en paroît, & s'il y a quelque apparence que cela puisse avoir lieu, j'y préparerai mes Soeurs. Sur ce que vous m'avez marqué des effets du naturel, je croirois assés que mes mouvemens extraordinaires pourroient en venir, ce m'est une occasion d'humiliation de me voir donner un peu dans l'illusion; d'un autre côté je me félicite de l'offrande que j'ai à faire à Dieu de cet état que je reçois comme une punition de mes péchés; mais mon embarras est que je ne sçai guère plus méditer, n'osant laisser aller mon cœur aux sentimens dont il se sent pénétré d'amour ou de confiance. Si je pouvois toujours me tenir à une union douce je le ferois; mais souvent après cette union, je me sens si pressée de quelque

chose de plus fort, que pour l'éviter, je suis obligée de faire bien des efforts qui ne me minent pas moins. Si vous croyés que Jésus-Christ soit plus gloriifié par moi en renonçant à la méditation, je me sens toute disposée à vous obéir très-volontiers, & à faire un sacrifice de tout moi-même de la manière que vous le jugerés le plus à propos : le tems de la Messe & de la sainte Communion me sont aussi d'une assez grande gêne, par le soin que je porte à ne pas me laisser aller à l'amour qui me presse, ne sçachant pas prendre un milieu que vous demandés ; il est vrai que quelquefois je pourrois distraire ma pensée avec moins de peine, comme à la lecture de certains livres auxquels je me suis un peu trop livrée. J'ai encore une autre peine, je ne puis la dire tout haut que je ne sois tentée de vanité de bien lire pour me faire remarquer plutôt que pour plaire à Dieu. Sans doute en punition de mon orgueil Dieu permet que je tremble quand je dois officier ou lire devant le monde : ne ferois-je pas bien pour éviter ce danger de me dispenser de ces actes pu-

blics autant que je le pourrois. Au reste, dans ces cris & cette peine que je sens par quelque chose qui voudroit me faire aller à mon Dieu & qui souffre, voulant jouir de ce qui l'éleveroit vers l'objet qui lui manque, j'ai lû que Dieu favorise de ce degré d'oraison des ames élevées dans la perfection, je m'en sens bien éloignée, & je crains que cette pensée ne vienne d'orgueil.

*De notre Maison de Retraite le 28.
Décembre 1741.*

L E T T R E 54.

ON me presse vivement de recevoir N. l'ayant communiqué à celles de mes Sœurs qui lui sont les plus opposées, je les ai trouvées moins éloignées & comme interdites par la crainte d'aller contre les ordres de la providence, qui peut-être se manifestent par les personnes qui s'y intéressent par charité, quoique cette Demoiselle fût en état de rendre service à la Maison & que je l'y souhaite ; je vous avoue que je crains

le martyre qu'elle va embrasser ; quoi qu'elle dise , je ne la crois pas délivrée de ses embarras : ce que je vois chaque jour dans les autres me fait tout craindre pour celle-ci , il faut quelquefois faire mille efforts pour ranimer de pauvres filles presque découragées par les difficultés inséparables d'un nouvel établissement ; mais la voye ordinaire par laquelle Dieu fait connoître sa sainte volonté étant celle de ses Ministres , nous n'oserons jamais aller contre , & je pense que j'aurai dans peu le consentement de mes Sœurs ; je reviens encore à la peine que je souffre , soit dans mes méditations & ailleurs , mon amour propre n'ayant point une satisfaction entière de votre part , puisque vous ne décidés pas que ces excès d'amour , & les larmes que je versois fussent des effets de la grace : cette crainte , dis-je , m'a tellement saisie , que souvent le tems que je dois donner à la méditation m'est un martyr ; & pour peu qu'une consolation semble embraser mon ame , la pensée que le naturel a produit cet effet en moi , me rend si sèche & presque si découragée , que cette pensée que je

fuis dans l'illusion me suivant dans chaque action, m'ôte la ferveur avec laquelle je voudrois servir Jesus-Christ, avec lequel il me paroît malgré tout que mon ame est intimément unie : priés-le par grace, que si cet aimable Sauveur est plus glorifié de me voir dans cet état, qu'il soit lui-même mon soutien, car je vous assure que je crains souvent de manquer par une foiblesse que je ne puis attribuer qu'à mon peu d'amour sincère.

*De notre Maison de Retraite le 12.
Janvier 1742.*

LETTRE 55.

Comme nous sommes dans un tems qui inspire la pénitence, ne me permettés-vous pas quelque petite chose en quoi je puisse imiter Jesus-Christ crucifié, la vûe de ses douleurs me touchant le cœur, & me faisant porter quelques étincelles de ce qui toucha le sien, je me sens portée à vouloir demander des souffrances, en quelque fa-

çon semblables aux siennes ; mais la crainte que j'ai de ne pouvoir pas les supporter me retient ; & l'expérience que j'ai chaque jour de la peine qu'il y a à porter les croix qui nous viennent sans les chercher , me retient sans en demander davantage : la confusion de me voir dans une vie molle excite aussi le désir en moi de ces pénitences qu'on accorde aux ames dévotes , vous aurés la bonté d'examiner si ces principes sont bons , & partent d'un véritable désir de plaire à Jesus - Christ , j'en passerai par ce que vous m'ordonnerés : pour ma santé elle est bonne , je m'apperçois tous les jours que mes indispositions ne sont point de conséquence.

*De notre Maison de Retraite le 16.
Mars 1742.*

L E T T R E 56.

LEs affaires de N. m'ont été une source de croix dont Dieu me fait part , & dont je le remercie en les acceptant malgré leur amertume avec une consolation

consolation infinie, comme les peines que je sens me menent aux dispositions que je voudrois vous découvrir parfaitement, quoiqu'il me soit assés difficile de les mettre au jour, elles me paroissent d'ailleurs les mêmes que je vous ai autrefois écrites, voici mon état. Je sens de la peine par un obscurcissement de mon esprit, qui sent un Etre supérieur sans pouvoir le voir à découvert, & pour lequel mon cœur est presque toujours languissant d'amour : les soupirs qui m'échappent pour modérer le cri de mon ame qui voudroit s'élever est le seul soulagement que je trouve ; il me semble que mon désir de voir Jesus-Christ est encore plus grand qu'autrefois ; en un mot, vivre sans voir ce que l'on aime, & pour lequel désir l'on souffre tant, est une peine qu'on ressent mieux qu'on ne sçauroit exprimer : l'effet qu'il me paroît que ce Dieu de bonté produit par ces sentimens qu'il me donne, c'est que je me sens un peu plus forte dans les petites contradictions, & les occasions de souffrir où je me rencontre ; il me paroît aussi que je suis un peu plus maîtresse de repré-

mer mes vivacités & même mes premiers mouvemens, quoique j'en laisse échaper encore fort souvent : si ma foiblesse ne vous retient & qu'il vous semble que Jesus-Christ puisse être glorifié par moi, je vous supplie de me donner vos avis sur les défauts que vous reconnoissés en moi, n'épargnés rien pour me rendre agréable aux yeux de mon Sauveur, & dans quelques agitations & inquiétudes, car j'y suis bien sujette, que vous me trouverés, je vous supplie, par charité, n'y faites point d'attention, regardés-moi seulement comme une victime de Jesus-Christ de laquelle vous devés disposer, non selon ses intentions ou penchans, mais selon qu'il vous paroitra être plus conforme au bon plaisir de mon Dieu. Si vous aviés la bonté dans mes répliques de me faire sentir que je ne suis plus à moi-même, & que je ne dépends que de vous, vous me procurerés une consolation que je ne trouve que dans l'acte de sacrifice, ces sentimens n'empêchant pas cependant que je n'aye tout lieu de craindre ma foiblesse qui est si grande, que je me sens quelquefois si abattue & presque

si découragée, que la foi sur l'Être de Dieu & ma confiance en lui me paroissent éteintes, il n'y a alors que le secours de la sainte Communion qui se fait ressentir au fonds de mon cœur, malgré mon défaut d'espérance par l'union qui se fait de mon ame avec Jesus-Christ, union si grande, que sans inquiétude j'attends chaque jour le lendemain avec une consolation assés grande, pour y espérer un antidote contre les attaques, soit de mon amour propre & de tout le reste. A propos, de sainte Communion je me trouve quelque rarement à l'action de grace si absorbée en Dieu, que je ne puis sans gêne faire attention à la Messe, de sorte qu'elle finiroit sans que je pensasse d'y être, si je ne m'efforçois d'y faire attention, ce qui me cause un épuisement & un mal de tête assés facheux : vous m'avez dit plusieurs fois de me laisser aller à mon attrait, je crains que pouvant me gêner, il y auroit du mal à suivre peut-être un piège que le Démon me tend pour me donner des sentimens d'orgueil, en étant déjà attaquée par bien des endroits, certe pen-

lée par exemple m'en inspire une autre : je lis dans les endroits de l'Évangile , que Jésus dit que celui qui le voit , voit aussi son Père , & qu'il parle de la grandeur de son Père , ou de tout ce qui a rapport à la divinité des personnes ; je me sens hors de moi , & c'est ce qui me fait le plus souvent jeter de cris que j'étouffe autant que je puis quand je suis à l'oraison avec mes Sœurs, la vaine pensée que je suis dans un haut degré de contemplation & que je tâche de rejeter , me fait sentir le danger de mon état que je crains bien désagréable à Dieu , aux yeux de qui toutes mes actions me paroissent toutes corrompues. Enfin , par un retour tout contraire j'ai de la peine à m'approcher si souvent de la sainte Table ; je vous supplie à m'aider à découvrir tous les replis de mon cœur , & de m'éprouver par tous les endroits que vous jugerés à propos.

*De notre Maison de Retraite le 5.
Mai 1742.*

L E T T R E 57.

J E ne sçauois dissimuler que la peine que je vous ai causée par ma Lettre me donne quelque scrupule, en ce qu'en même-tems que je l'écrivois je sentoís que mon amour propre y regnoit & avoit beaucoup de part à mon agitation, & que je m'empressois à la satisfaire, vous rendant la justice de ne point vous croire dans le fonds de mon cœur, aussi facile à vous laisser persuader que je le faisois paroître; je vous supplie de me pardonner cet écart avec la même bonté que vous avés accoutumé d'user en tant de rencontres à mon égard; je vous supplie aussi de m'imposer quelque pénitence que vous croirés m'être la plus sensible pour expier ma faute, comme je crains que le désir que j'ai de subir quelques humiliations pour Jesus-Christ ne seroit que des velleités, vous ferés une œuvre de charité de les rendre réelles par la pratique, quoique j'y sente quelque repugnance. Pour ce qui est de mon intérieur, je vous dirai dans la simplicité, que malgré mes

agitations j'ai une paix & une tranquillité de cœur qui me fait goûter une union entière avec mon Sauveur Jesus-Christ, si grande, qu'il me suffit de me mettre en sa présence pour me sentir tellement prise qu'il ne m'est pas aisé de comprendre comment ce Dieu de bonté a soin de soutenir ma foiblesse au milieu de la malice dont je sens mes actions remplies ; & cette même douceur que je sens par ma facilité à la contemplation me persuadant presque qu'il me regarde d'un œil favorable, me fait craindre aussi-tôt le piège du Demon, de l'orgueil ou de l'illusion ; voilà ma situation la plus ordinaire, je suis très-reconnoissante du désir que vous avés de me voir tranquille, & à même-tems confuse des peines que je vous donne, je tâcherai par ma soumission en tout ce que vous ordonnerés de moi de mériter vos bontés paternelles, que j'ose espérer par le zèle qui vous porte à contribuer la plus grande gloire de Dieu ; ce zèle me fait, dis-je, espérer que vous n'épargnerés rien pour ma perfection.

De notre Maison de Retraite le 17.

Mai 1742.

L E T T R E , 58.

J E n'écris sur mon intérieur que pour dire toujours la même chose, ce qui me donne une petite confusion, cependant la peine que je souffre m'incitant à en parler, j'ai cru que je devois vous demander quelque nouvelle explication selon que je le pourrois; car j'oubliai après un certain tems bien de petites choses. Pour commencer par mon état présent, le voici, si je le puis bien découvrir: mon ame sent une union avec son Dieu que rien ne semble troubler, étant à même-tems à soupirer à vouloir trouver quelque chose qui lui manque; & cette peine est si grande quelquefois, qu'au seul souvenir de l'Être de mon Dieu il m'échappe un cri ou élanement de cœur si vif que mes Sœurs s'en apperçoivent, j'en ai le plus souvent un petit quart d'heure après notre examen du soir; il n'y a pas long-tems qu'étant avec la Communauté au chœur & me rappelant la présence de Dieu, il se présenta à mon esprit si vivement, qu'il me sembloit que je la

voyois devant moi sans pouvoir le voir, & j'aurois voulu le prendre avec le bras, une quantité de larmes que je jettois à même-tems me firent faire un soupir si grand que mes Sœurs s'apperçurent de mon état, & l'effort que je fis pour cacher ma situation fut assés grand pour m'ôter la force de lire la méditation que je lis ordinairement tout haut, ma voix tremblante & entrecoupée me causabien de la confusion, je fus sur le point de demander à mon Dieu de m'ôter ces consolations qui paroissent au dehors; mais craignant qu'il ne m'abandonnât à ma foiblesse, je me retins dans le dessein de vous demander vos avis que je veux tacher de suivre aveuglement, en faisant même le sacrifice de toutes ces consolations, si vous trouvés à propos que je les rejette, en me distraiyant autant que je le pourrai. Les retours qui me viennent, que ces états sont de personnes que Dieu élève, me font craindre que je ne sois dans l'illusion & que le Demon se joue de moi, ce qui me fait souvent souhaiter d'en être privée; d'ailleurs les complaisances secrettes que je sens à être apperçue, doivent me faire
suspçonner

souppçonner des pièges de cet ennemi. Dans le tems de l'action de grace après la sainte Communion, je suis ordinairement dans une union tranquille qui se fait sentir d'une manière plus sensible ; il me semble que mon cœur n'est plus à moi, & que Dieu prend un empire qui m'ôte la liberté de rien dire au moins pendant un quart d'heure, ne pouvant user des facultés de l'ame, cela ne laisse pas cependant que mon imagination ne me représente souvent des distractions dans le tems même de cette union consolante. Je suis presque toujours en peine les jours de Fête & Dimanche, voulant m'appliquer au saint Sacrifice, & ne le pouvant sans sortir du dedans de moi-même, & ne pouvant m'entretenir avec Jésus-Christ dans moi sans oublier le sacrifice de la Messe : l'effort que je fis un jour où je me sentis attirée à me laisser aller je ne sçais à quoi fut si grand, qu'un mal de tête & une tristesse plus forte qu'à l'ordinaire me suivoient pendant le jour, je fus fort embarrassée pour m'expliquer, en cela je sens quelque chose de divin qui m'ôte la facilité de faire agir les facultés

de l'ame, & j'ai fort souvent un obscurcissement à l'esprit & un doute sur l'Etre de Dieu, qui en même-tems me donne un désir extrême de le voir, ce qui est une peine plus grande que peut-être on ne pense : les doutes, soit de l'Etre de Dieu ou de Jesus-Christ qui me suivent, me sont aussi plus à charge qu'il me paroît que vous ne le croyés, & je vous supplie de me donner quelque regle par laquelle je proteste à mon Dieu que je serois prête de mourir pour soutenir ces vérités. J'accepte cette même peine en expiation de mes péchés, & pour tenir lieu à Dieu de la foi que je lui dois : les autres souffrances qui me sont assés ordinaires comme inouïe ; & le peu de goût que j'ai pour nos exercices, me seroit des occasions à faire des offrandes à Jesus-Christ, mais mes infidélités ne me font que trop craindre que mon état ne soit qu'illusion, puisque un rien souvent me cause des inquiétudes à m'occuper assés long-tems ; d'ailleurs un empressement dans mes paroles, & ma vivacité que j'ai de la peine à moderer, doivent vous faire connoître qu'il y a réellement un grand chemin à faire

pour être telle que je devrois être en mangeant si souvent le pain des Anges : ne m'épargnés point , & je ne me lasse point de vous en supplier , faites-moi faire des actes qui marquent à mon Dieu que je suis une victime sacrifiée à ses adorables volontés , que je regarde dans toute la conduite que vous tenés & tiendrés à mon égard : reserrés-moi autant que vous le pourrés , & exigés tous les actes d'humilité par lesquels je puisse me rendre agréable à Jesus-Christ. N'écoutes aucune de mes plaintes , qu'autant que vos volontés s'accordent à la gloire de Dieu fans écouter mes murmures ; je ne sçais guère ce que je dis ici , le tout aboutissant vouloir être à moi : j'oubliois de vous dire que la confiance que je sens à peine quelquefois pour les autres , m'est suspecte par la crainte de l'orgueil , donnés-moi pour tout vos ordres.

*De notre Maison de Retraite le 20.
Aoust 1742.*

LETTRE 59.

JE suis dans l'habitude de dire souvent par une sorte d'exclamation dans un premier mouvement de tristesse, de surprise, de joye, de vivacité: ces paroles, *Jesus, mon Dieu, mon Sauveur*, je ne m'en suis pas fait un scrupule, & je ne l'ai jamais regardé comme matière de confession, ce seroit tout au plus un léger défaut de respect; le disant avec de bonnes intentions, c'est plutôt, ce semble, un acte de religion. La Mere de Chantal se sert souvent dans ses Lettres de ces expressions; & j'ai trouvé dans la vie de saint Vincent de Paule, qu'il les employoit en parlant à ses Missionnaires, mon Confesseur qui a sçu que c'étoit en moi une coutume a voulu m'en faire accuser; j'ai répondu que n'y ayant jamais cru de peché, je ne scaurois en faire un Acte de Contrition, ni par conséquent une matière d'absolution, il me renvoya pour un peu de tems pour m'exciter à la douleur & me détromper, mon orgueil en

souffrit un peu , aulli - bien que de la confusion de me voir remarquée par les autres , j'étois d'un côté tenté d'avouer par crainte une faute que je ne connoissois pas ; d'un autre côté de ne point me confesser ni communier ; mais voulant me surmonter , j'y retournai deux heures après , m'accusant de mon mieux sur ce qu'il me disoit ; comme étant un peu persuadée je sortis sort touchée de mon orgueil & des inconveniens inséparables d'un défaut de confiance , je vous découvre avec confusion cette dernière peine : la crainte qu'il ne m'obligeât à la même accusation à la première confession que je lui ferai , m'engagea à lui parler en particulier là-dessus , il fut surpris de mon entêtement , je ne le fus pas moins que lui ; cependant il m'entendit sans en parler davantage , il me laissa communier à l'ordinaire , ce qui me causa une grande joye ; je suis pourtant si confuse , que je n'ose lui parler , ni parler devant lui , ce qui me gêne entièrement , il me semble que toutes mes paroles lui paroissent des fautes.

*De notre Maison de Retraite le 30.
Septembre 1742.*

L E T T R E 60.

JE vous demande pardon d'avoir tant tardé à vous écrire , si cependant il se fut passé quelque chose qui méritât votre attention , je n'aurois pas manqué de vous en informer , nous étions fort en peine de la santé de Mr. de St. Felix , vous ne devés pas douter de la joye que nous avons de son retabliſſement & des vœux que nous faisons pour que tout tourne à la gloire de Dieu & à votre ſatiſfaction. La Sœur N. vous fait un détail de mes maux où elle ne diminue rien , ſon amitié pour moi & ſa vivacité naturelle ne contribuent pas peu à ſes allarmes : tout ce que j'éprouve tous les jours , c'eſt que le Seigneur me fait part de quelques petites ſouffrances qui n'ont aucune ſuite ; je me trouve affés bien aujourd'hui , & je crois qu'il n'y a point d'autre parti à prendre que de ſupporter tout avec patience ſans en rien témoigner , ce qui m'épargneroit bien des inquiétudes que me cauſent les embarras de mes Sœurs. Il

me reste bien de reproches à me faire du désir que je sens qu'on fasse attention à moi, & de celle que j'y fais moi-même : mes indispositions sont sans conséquence, puisqu'elles ne peuvent que me faire souffrir ; du reste, je suis entre vos mains, vous n'avez qu'à ordonner tout ce qui vous plaira, je tâcherai de suppléer par mon obéissance à tant de défauts dont mes actions sont pleines.

*De notre Maison de Retraite le 4.
Decembre 1742.*

L E T T R E 61.

JE me trouve assés embarrassée pour vous découvrir l'état de mon ame. Toutes mes actions sont si corrompues, que je crains que bien loin de devenir agréable à Jesus-Christ, je ne fais que lui déplaire, par le mélange qui se trouve dans mes meilleures actions, quoique je n'en fais pas une qui n'ait pour motif le désir de paroître vertueuse, ou d'imiter les Saints dans leurs œuvres,

en imitant leur pureté d'intention qui n'étoit que de plaire uniquement à leur divin Maître. Je découvre dans toutes mes démarches quelques effets de l'amour propre ou d'orgueil, comme quand je lis haut le désir de m'attirer les louanges des hommes; quand je commande ou que je médite, celui de vouloir qu'on s'apperçoive des larmes que je verse, ou des consolations que j'y ressens, en punition de quoi je suis souvent sans sçavoir de quoi m'entretenir. En méditation mon esprit ne pouvant s'appliquer à rien, & n'étant touchée d'aucun mystère: tout ce que j'y ressens le plus souvent est une peine de vouloir dire quelque chose à mon Dieu & ne le pouvoir pas, me sentant attirée à lui, & mon cœur ne trouvant de consolation qu'en un soupir qui lui échappe, il est vrai que l'arrivée de mes mières & le secours que je me sens attirée de demander à Sa Majesté suprême, m'occupant les demi-heures entières; mais mon orgueil s'étendant jusqu'à ressentir de la peine à me reconnoître coupable, & à lui confesser avec simplicité toutes les fautes & imperfections que

je commets dans mes actions ordinaires qui sont remplies d'amour propre, de précipitation & de vaine estime de moi-même, la moindre contradiction où les petits manquemens des autres me causent des inquiétudes qui paroissent au-dehors affés souvent, ce qui me mortifie plus que l'offense de Dieu; voilà un petit portrait de ce que je me connois, & qui me fait craindre la défec-tuosité de mes actions. Il me vient quel-quefois en pensée que je suis un obsta-cle pour les bénédictions que le Seigneur répandroit sur cette Maison; d'ailleurs les humiliations me frappent à les en-visager de loin, quoique par la grace de Dieu dans les petites occasions où je me trouve j'en ressente une joye se-crete, je vous supplie de me mettre en état de les pratiquer autant que vous le pourrés; je regarde aussi les doutes sur la foi comme une punition que je me suis attirée par le désir secret que j'ai eu quelquefois d'être attaquée de cette tentation pour ressembler à des gens d'une éminente vertu, & y ressen-tant une complaisance secrete de leur être semblable & de pouvoir m'en plain-

dre à vous ; enfin , cette peine me suit tellement que je crains d'avoir perdu bien de communions par la crainte que j'ai de m'y arrêter ; je n'ai d'autre ressource que d'offrir le doute qui me vient de l'Etre de mon Dieu en esprit de pénitence pour le désir que j'aurois de le voir & dont la privation m'est une peine extrême & que j'accepte avec tranquillité , pour satisfaire aussi long-tems qu'il plaira à cette bonté infinie m'en priver : je ressens aussi d'autres tentations humiliantes , qui , à la vérité , ne m'attaquent que rarement ; & peu de tems , les réflexions où je m'entretiens sur le peu de bien qu'il me paroît que cet établissement peut faire pour la gloire de Dieu , ne contribuent pas peu à des abbatemens & au peu de goût avec lequel je travaille , & le sacrifice que je devrois faire de ces réflexions , m'est plus difficile que tout le reste , car il me semble qu'un renoncement à tout ce que mon amour propre me suggere là-dessus , seroit l'endroit par lequel je plairois infiniment à Jésus-Christ. La peine qui se reveille toujours en moi de ce que vous ne m'avez mis ici que pour mettre seu-

lement les choses en train , m'est un piège à me voir relacher , ne me souciant qu'à faire aller la Regle jusqu'à la nouvelle élection. Les principes d'orgueil que je ne sens que trop dans cette manière de penser , ne m'est pas non-plus d'une petite occasion d'abattement & d'humilité ; je vous supplie de prier le Seigneur qu'il ne m'abandonne pas à moi-même , car je n'y trouve de toutes parts que corruption.

*De notre Maison de Retraite le 14^e
Decembre 1742.*

L E T T R E 62.

J E me trouve dans un état de souffrance la plus grande partie du tems , une tristesse qui provient peut-être de la disposition de mon corps m'étant très-ordinaire , ne laissant pas de me servir à m'unir à Jesus-Christ dans ses peines intérieures qu'il a toujours souffert depuis qu'il s'est fait homme , sur-tout dans les petits embarras , contradictions & revoltes de l'amour propre , où tout me rap-

pellant un Dieu souffrant & crucifié, me met en un état à le recevoir avec patience, mais sans violence & sans accablement; enfin, malgré l'amertume que je trouve à ces croix, elles m'unissent si fort à Jesus-Christ, que je ne voudrois pas être sans elles; & pour quelque relache que j'en aie, je ne respire que les occasions de souffrir, mon cœur ne pouvant se satisfaire que par cette ressemblance à celui de mon Dieu & Sauveur, aidés-moi donc par charité à porter la croix de mon Dieu en n'écoutant pas les plaintes ou murmures qui m'échappent dans mes inquiétudes: souvenés-vous que je me suis sacrifiée sans réserve, & qu'il ne tient qu'à vous d'en rendre l'holocauste de plus en plus agréable à ses yeux, ma foy presque obscurcie, & mon espérance affoiblie par la vûe de la correction de mes actions me met souvent bien bas: ne me refusés pas le secours de vos prières & de votre soutien, pour ne point faire d'infidélité à celui pour lequel je voudrois sacrifier ma vie; mais les forces me manquant, tout me fait sentir le besoin de la grace pour ne pas succomber,

accordés-moi toujours la continuation de vos bontés paternelles, que je tâcherai de mériter par ma soumission.

*De notre Maison de Retraite le 22.
Mars 1742.*

L E T T R E 63.

MES confessions sont à-peu-près toujours semblables, & dans les différentes choses que j'y accuse je n'oserois presque jamais dire que j'y ai consenti, mon Confesseur m'a fait comprendre que c'est un abus de s'accuser toujours de la même chose, ce qui me jette dans l'embarras, je ne dois pas douter que je ne fasse bien de fautes, & ce n'est apparemment qu'un aveuglement de ma part, mes communions fréquentes ne devoient-elles pas en être diminuées; je crains sur-tout mes impatiences, il est bien difficile d'aller d'une confession à l'autre sans y tomber. Les occasions journalières qui se présentent me font sentir des revoltes que je manifeste par le ton de la voix & la précipita-

tion des actions & des paroles : si je m'étois faite affés connoître m'auriés-vous ordonné tant de communions. Ce qu'il y a de plus humiliant pour moi, c'est que je ne suis pas bien persuadée de la grandeur de mes fautes, m'imaginant au fonds du cœur que les Saints étoient sujets aux mêmes choses, peut-être que cette humiliation me servira à me roidir contre moi-même, jamais je ne sentis plus fortement l'impression d'un Dieu crucifié, mais ma foiblesse me fait craindre de m'en séparer dans le tems que je devois lui être le plus fidèle.

*De notre Maison de Retraite le 13.
Mai 1743.*

L E T T R E 64.

N'Ayant rien de nouveau à dire sur mes dispositions, je me trouve embarrassée à les mettre au jour, & je n'ai pas la même facilité à les découvrir; ce que je puis dire c'est que mon ame soupire après un objet auquel elle se sent continuellement unie & quelque-

fois plus étroitement, comme à la sainte Communion où il me paroît souvent que mon ame & mon cœur n'ont pas le pouvoir d'agir, sentant vivement l'empire de celui qui s'en saisit, mais cela n'empêche pas que dans la journée je ne ressentente un affoiblissement de ferveur, une inquiétude de défaut de foi, jusqu'à douter de l'existence d'un Dieu, & par conséquent de tous les mystères de Jesus-Christ, un obscurcissement si général & suivi depuis long-tems, me fait soupiter par un désir véhément de voir ce que mon esprit ne peut procurer à l'ardeur & aux efforts de mon ame, laquelle sentant ce qu'elle ne sçauroit découvrir, souffre un martyre qui me fait jeter des soupirs joints aux larmes que je ne puis souvent cacher; il s'en faut même peu quelquefois qu'il ne m'échappe à l'assemblée aux heures du silence des paroles d'un amour transporté, tout cela n'empêche pas que la moindre contradiction ne me fasse sentir souvent des troubles, & que je ne trouve des difficultés dans les plus petites choses, ayant bien de peine à les vaincre sans en faire connoître quelque impatience

& inquiétude ; j'ai lieu de craindre d'ailleurs une présomption secrète. L'union que je sens avec mon Dieu me faisant croire que je suis en quelque degré de sainteté , pensée qui me jette par un assés prompt retour dans une espèce de méfiance de la miséricorde de ce même Dieu aux yeux duquel je crains de n'être qu'un objet d'orgueil. La pensée qui me trouble souvent , que je ne suis pas dans la place de sa providence , quoique vous ayés la bonté de me dire , puisque je vous ai détourné de vos desseins , m'est encore un sujet d'humiliation que j'ai de la peine à porter. Ces dispositions considérées , je me remets toujours entre vos mains ; & si je suivois le désir qui me presse , je me jetteroïs à vos pieds pour vous prier de nouveau de n'avoir aucun égard à mes faiblesses , qu'autant qu'il vous paroïtra que ces désirs sont un peu solides , car je me sens de plus en plus portée à sacrifier tout penchant & toutes mes inclinations à Jesus-Christ ; mais mon esprit ne me découvrant rien , me renvoye en tout à tout ce qu'il vous plaira faire de moi : ne craignés donc rien , je ne fus jamais plus

plus pressée de ne jamais faire ma volonté, même en fait de vocation, je me sens prête à tout ce que vous trouverés à propos de joindre ou ajouter à la notre, quelques idées, quoiqu'elles me paroissent éloignées, ont allumé en moi un feu de paille; il y a aussi quelque-tems que le désir de faire vœu de pauvreté entre vos mains de tout ce que je pourrois avoir pour le présent & l'avenir me presse, sentant quelque peine secrète à ce denuement; je me sens en même-tems attirée à un dépouillement entier pour Jesus-Christ de tout absolument. Le dessein que vous me fites l'honneur de me montrer sur le reglement dont il en est fait mention avec les autres articles, fit que je vous en parlai point; je vous supplie de me marquer ce que vous trouverés à propos la-dessus, tout comme sur le reste. Je m'étudierai de plus en plus à vous obéir aveuglement; & si sous prétexte de représentations je m'écarte du sacrifice que j'ai fait & que je voudrois rendre des plus parfaits, faites-moi connoître ma faute par charité, car les offenses que j'ai fait à mon Dieu & l'amour qu'il me

porte, me sont des motifs à ne me satisfaire qu'en me rendant victime de ses adorables volontés, je ferai faire les communions que vous me demandés.

*De notre Maison de Retraite le 30.
Juin 1743.*

L E T T R E 65.

JE ne puis guère découvrir les dispositions de mon ame, car n'y voyant qu'une suite d'imperfections; je ne suis occupée la plûpart du tems qu'à recourir à Jesus-Christ par une vûe simple de sa miséricorde, cependant j'ai de l'orgueil jusqu'à avoir de la peine à vous le dire. Quand je parle de quelqu'un de mes parens pauvres, ou d'une condition obscure, j'en ai de la confusion, & je sens de la joye quand on parle de quelqu'un de leurs avantages: la moindre contradiction, la moindre négligence me causent des émotions & des inquiétudes que je laisse souvent appercevoir par de petites faillies. Si j'ai quelque bon mouvement, il me sem-

ble que je suis une sainte : si je considère mes foiblesses , je me laisse presque décourager. Dans le peu de bien que je tache de faire je vois tant de motifs d'amour propre , d'orgueil ou autre , que je ne distingue pas bien ; cette connoissance de mes misères , m'est une occasion de vanité dans l'idée que ces lumières ne sont accordées qu'aux Saints. Je n'aurois jamais fini si je suivois tout ce détail ; je ne sçais point si le désir de me crucifier dans ces combats continuels est bien sincère , mais je sens une vive ardeur de me tenir unie à mon Dieu sur la croix , ce désir me presse si fort , qu'il n'y a pas long-tems qu'en méditation mon cœur ne pouvoit être porté qu'à demander à être sur la croix , prière que je n'osois point faire sans vous demander avis. Vous aurés la bonté de me dire la conduite que je dois tenir en pareil cas ; car avoir ces desirs , & si peu de fidélité & si peu de courage dans les petites occasions , me fait connoître tous les jours mon éloignement à la stabilité de ces sentimens ; au reste , mes dispositions sont toujours les mêmes , sentant un amour pour celui

que mon cœur cherche fans en pouvoit jouir ; je sens quelquefois du désir de voir mon Dieu & mon Sauveur , qu'il me semble être si près me fait souffrir , mon esprit n'étant pas ordinairement absorbé me donne une autre peine par l'application que j'en fais ou que j'ai lû dans de livres , & par contre poids me fait craindre l'illusion où je puis tomber par une fausse persuasion de ses effets ; de sorte que je suis souvent à vouloir & ne vouloir pas , de ses douceurs j'en suis toute obscurcie & embarrassée ne sçachant où m'arrêter , cette peine m'est assés ordinaire , que mon esprit ne pouvant avoir rien qui le fixe à la méditation , & ma volonté se sentant unie à son Dieu ; ce qui m'excite à verser de larmes , c'est une souffrance continuelle , cependant si dans ces tems je me laissois aller à mon attrait , il me semble que je serois tranquille ; mais m'appercevant qu'il m'échappe quelque parole de l'amour qui me presse , je me gêne pour ne faire rien contre mon état. Pour mes petites contradictions journalières , il me semble que je ne fus jamais plus désireuse de me sacri-

fier pour la gloire de Dieu , & que je ne puisse avoir de plus grande consolation que de sçavoir que vous ne suivés que vos lumières pour faire de moi tout ce qu'il vous plaira , sans avoir égard aux difficultés que ma foiblesse me suggère , espérant que la grace me soutiendra.

*De votre Maison de Retraite le 13.
Septembre 1743.*

L E T T R E 66.

JE suis très-reconnoissante de toutes les attentions que vous avés pour moi , je tacherai de mériter vos bontés par une soumission parfaite ; je prends tous les soulagemens que vous m'avés prescrits , je ne puis trop vous dire combien je sens la nécessité de la destruction de ma volonté qui se revolte dans les contradictions & les humiliations ; je ne dois pas non-plus taire la consolation & la tranquillité que trouve mon ame à pratiquer les actes qui contrarient mes penchans contiues à me faire mou-

rir entièrement à moi-même , & soyés convaicu de mon aveugle déference. Nous étions en peine de vos nouvelles depuis votre départ , je vois avec peine que votre absence fera plus longue que je n'avois cru ; mais la conformité à la volonté de Dieu ne pouvant se connoître que dans l'occasion , je dois m'attacher dans celle-ci à offrir à Dieu une soumission difficile , plus aisée en paroles qu'en pratique. Si nous sommes privées quelque - tems de votre secours , donnés-nous du moins de vos nouvelles , & de celles de Monseigneur l'Archevêque d'Arles , que je n'ose pas assurer de mon respect , quoique toutes ses bontés m'en inspirent un bien grand pour lui.

*De notre Maison de Retraite le 3.
Mai 1744.*

L E T T R E 67.

Monsieur Belloc m'a remis votre Lettre en m'offrant un discours qu'il vous avoit promis depuis long-

tems. Vous ne doutés point que je ne l'aye reçu de bon cœur & avec plaisir, j'ai compris que ce bien me venoit de votre recommandation, nous comprimés par-là que l'éloignement ne vous ôte pas le zèle que vous avés pour vos filles; mais ce zèle n'iroit-il point jusqu'à vous faire un peu presser votre retour, nous croyés-vous allés en regle pour pouvoir nous passer de vous: les apparences que je vois de la longueur de votre séjour à Arles m'ont mis un peu en peine, & ma soumission aux ordres de Dieu un peu à l'épreuve: je vous avoue que cette absence dans les circonstances présentes me coutera toute mon espérance en Dieu, est au-dessus de mes allarmes jamais son secours ne me fut plus nécessaire, priés-le qu'il me fortifie dans tous les assauts qu'il me faut essuyer à son service, conformément au dessein qu'il a sur moi, que je dois préférer aux sentimens de la nature qui ne s'accommode que de ce qui flate. Quand à mon intérieur, l'envie que j'aurois souvent d'en parler me fait connoître la nécessité d'en être privée, & m'engage à ne chercher d'appui & de

consolation qu'en Dieu seul , qui dispose les choses de manière à me faire trouver dans la privation de secours humain auquel je ne me sens que trop portée de mettre ma confiance. Cette privation me met de plus en plus en état de m'adresser avec toute confiance à mon Dieu , puisque le secours me manque par son ordre , je dois en conclure un détachement entier de tout ce qui peut contenter mon amour propre.

*De notre Maison de Retraite le 17.
Juin 1744.*

L E T T R E 68.

J n'ai rien de nouveau à vous dire de mes dispositions intérieures, quoique je souhaite de vous en rendre compte , j'ai pourtant bien de la peine à le mettre par écrit , il me semble que c'est l'endroit le plus sensible de l'obéissance , je vais tâcher cependant avec toute la simplicité qui me sera possible de vous expliquer mon état présent : Je me trouve si remplie d'amour propre,

propre, que toutes mes actions en paroissent infectées. Je ne vois pas une petite contradiction où il ne me faille quelque-tems pour l'accepter, avec la tranquillité que demanderoit une sincère soumission aux dispositions de la divine providence. La peine que j'ai à m'accoutumer aux esprits différens me met souvent dans des agitations que j'ai de la peine à accoutumer en moi, quoiqu'il n'y paroisse peut-être pas grand chose au-dehors, si j'examine le procédé que je crois être mauvais à mon égard, il me faut délivrer pour ravoit le calme dans mon cœur. Les petites faillies de vivacité m'échappent aussi assés souvent, & mon air vif est toujours presque le même. Un secret orgueil malgré la passion qui devroient l'amortir par leur vûe & en craindre dans mon cœur, & je ne laisse pas de donner au moins un demi consentement aux louanges que la bonne opinion qu'il me paroît qu'on a de moi dans le recit même que je vous en fais, je ne recherche plutôt Dieu par la satisfaction que je trouve à vous en faire un aveu, qui n'a, je pense, de principe, encore qu'un amour propre qui se trouve mortifié de

se trouver si éloigné de la perfection ; voilà en peu mon portrait dans le mal que je connois en moi : pour mes autres dispositions , je souffre toujours par un obscurcissement qui me fait perdre la vûe de mon Dieu , je la sens confusément ; c'est un martyre continuel de vouloir trouver par l'esprit ce que mon ame sent vivement : la foi me paroît éteinte en moi , & je doute s'il y a un Dieu , peine qui me fait verser souvent de larmes , par le désir extrême que j'aurois d'avoir quelque occasion de le confesser ; je voudrois trouver des moyens de désavouer les doutes qui m'en reviennent , cette peine si grande n'empêche pas que je n'aye souvent des transports à vouloir m'unir à cet être inconnu , & qui se fait sentir si intimément , quelquefois que j'en ai une consolation qui ne laisse à souhaiter rien à mon cœur par les embrassemens étroits que mon bien-aimé me fait goûter intérieurement par une jouissance sensible & tranquille , ce qui n'est pas toujours de même , car d'autres fois je ne puis jeter qu'un cri : la souffrance où me jette le désir de posséder celui que je sens sans le voir , cette peine est plus forte que je ne sçaurois

expliquer, & peu s'en faut qu'il ne paroisse quelque changement en moi par les mouvemens de joye & de peine qui se passent en moi; souvent je voudrois dire que j'aime, & je ne le puis que par mes larmes & un soupir; quand j'ai de ces mouvemens, je me sens épuisée; & quelquefois par l'effort que je fais de vouloir dire quelque chose à mon bien-aimé qui ne me le permet pas, je m'embarraffe la tête, la sentant vuide. Après tous ces sentimens il ne me reste que la consolation de pouvoir souffrir & faire quelque chose pour mon Dieu, que je vous supplie de me faire servir de toutes vos forces, sans m'épargner en aucune façon, je ne me lasse pas de vous en supplier, ne me refusés pas cette grace, puisqu'elle m'attire à des occasions à témoigner mon amour à mon Dieu & mon Sauveur: au reste, je ne sçais d'où vient la peine extrême que je sens de voir mourir la plupart des gens du monde, la crainte que j'ai qu'ils n'aillent en enfer me fait frémir, & me fait souhaiter de faire quelque chose pour empêcher qu'il n'en tombe quelques ames, tous ces sentimens d'ailleurs ne font pas que je ne joigne aux autres

défauts une crainte excessive de vous perdre dès que vous êtes malade, cette foiblesse ne laisse pas de m'humilier, quoique j'aye souvent des occasions à ne pouvoir recourir qu'à mon Dieu, qui par sa miséricorde me donne quelquefois des lumières pour ma conduite qui réussit dans les embarras où je me trouve sans autre secours, tous ces biens me font trembler par l'abus que j'en fais : ne croyés pas que ces consolations soient continuelles, non Monsieur, étant souvent dans des ennuis & incapable de m'appliquer à rien de bon.

*- De notre Maison de Retraite le 15.
Mars 1745.*

L E T T R E 69.

J'Espère que vous me pardonnerés si j'ai l'honneur de vous écrire, pour vous faire quelques représentations qui me paroissent fort nécessaires ; je dois d'abord vous remercier très-humblement de routes les précautions & peines que vous prennés pour ma santé, je tâcherai de la ménager de mon mieux, plaie au Dieu des miséricordes que ce soit pour son service : je suis persuadée

que si vous penfiés mon état tel que je le fens , vous ne m'interdifiés pas l'écriture : vous fouhaités que je me défafié du foin du Noviciat , cependant je ne le tiens qu'une fois par jour , je fais même lire par un autre pendant demi-heure , & l'interrompant pour expliquer aux Sœurs ce qui leur est nécessaire , je ne crois pas qu'un si petit exercice puiffé m'incommoder : l'œconomie vous paroît encore un objet pour déranger ma fanté ; je ne fçai pourtant s'il convient que j'en laiffe tout le foin à la Sœur N. qui , comme œconome , devroit conduire tout le temporel : peut-être me trompai-je dans la crainte que j'ai qu'elle ne foit plus au fait de cette charge ; il en faudra donc une troifième , on ne pourroit jeter les yeux que fur une qui n'entend que le balque , vous l'avés mife à une grande épreuve , en voulant qu'elle vous écrivît en françois ce qui lui est absolument impossible. La Sœur N. est bien capable de toutes les charges & beaucoup mieux que moi , mais fa petite fanté ne lui permet pas d'être employée à plusieurs choses ; d'ailleurs le défir ardent qu'elle a de plaire à Dieu la fait travailler à ac-

quérir la douceur & la modération nécessaire pour conserver la paix dans une Communauté, ainsi j'espère que dans peu de tems les choses pourront être dans l'état où vous les souhaitez; si cependant vous voulés faire quelque changement, vous n'avez qu'à donner vos ordres, je tâcherai de vous convaincre de ma soumission: marqués-moi aussi si les bouillons rafraichissans qu'on m'a ordonné de prendre doivent retrancher quelqu'une de mes communions, le Médecin croit que je puis continuer à vivre à mon ordinaire. Je voudrois encore que vous me permissiés de continuer la méditation du soir que vous paroissés vouloir m'interdire, au moins pendant demi-heure. Comment me soutenir dans le petit combat que j'ai journellement contre moi-même, si je suis privée du bonheur de m'unir à Dieu en lui présentant mes besoins, qui sont en vérité fort grands, & mes affections bien terrestres. *De notre Maison de Retraite le 24. Avril 1745.*

L E T T R E 70.

J'Aurois grand tort de n'être pas tranquille après la bonté avec laquelle

Vous me rassurés si je ne vous ai instruit que tard, c'est que j'ai cru qu'en attendant votre visite je m'en ferois un mérite devant Dieu, cependant vous n'approuvés pas ma conduite; je vous prie de ne plus vous servir avec moi du terme de prière, mais de me désigner vos volontés, & je tâcherai de les suivre mieux que je n'ai fait, car je sens que ma sensibilité grossit les objets pour m'ôter la paix du cœur & vous donner bien de la peine, de quoi je dois vous demander pardon, vous suppliant que mes foiblesses ne soient pas de raisons pour me priver de toutes les corrections que vous croités m'être avantageuses: avec toute l'autorité que vous avés sur moi, je m'estime si heureuse que vous ayés voulu vous en charger, qu'une des plus grandes punitions que vous puissés me faire, c'est de me ménager quoique j'en sois souvent la cause: je ne sçai si mon aveuglement étoit plus grand autrefois, ou si le Seigneur me fait la miséricorde de me faire sentir plus vivement mes foiblesses; mais je m'apperçois tous les jours du peu de dégagement que j'ai pour toutes les affections de la terre: mon orgueil se fait

sentir dans les petites occasions où il pourroit s'abattre, la première saillie me portant souvent à de détours pour éviter les petites confusions que je ressentirois dans la simplicité d'un air humiliant : de plus, mes meilleures actions me paroissent corrompues par des vûes humaines & basses où l'amour propre y a toujours part. Les engagements de mon esprit me remplissent de confusion y prenant souvent plaisir, & y sentant un penchant à m'y entretenir, comme des desirs de ménager & de converser avec les gens d'esprit, les personnes du sexe ont souvent plus de part, soit parce que j'ai plus d'occasions d'en voir, quoique d'ailleurs mes pensées n'en soient pas mauvaises, si ce n'est qu'elles entretiennent mon orgueil au vice pour peu que je parle de ce qui rappelle les idées du passé, j'en suis souvent en peine, quand cela ne seroit que pour avoir une matière d'absolution : mon imagination en est si frappée, que cela me cause quelquefois un dégoût si grand de ce monde, que l'exil m'en paroît bien dur : ne croyés pas par tout ceci que je sois plus fidèle à mon Dieu, non, car les mouvemens de mon cœur sont bien

éloignés des motifs qu'ils devroient avoir, n'étant pas amlés maitresse de mes passions, soit de vivacité & d'autres pour n'en point ressentir : le moins que j'y pense me sentant troublée à la vûe de quelques contradictions non attendues, tous ces mouvemens déreglés font que je redoute quelquefois la mort par la crainte des jugemens, & cependant dans mes examens je ne puis guère découvrir un consentement de ce que je viens de vous expliquer, ce qui me fait encore craindre pour mon aveuglement ; d'ailleurs mon état est toujours le même, ce n'est qu'un surcroit de dégoût de la vie de ce monde, dans laquelle les misères de mon propre corps me font le plus à charge, le soin du manger, du sommeil & de tous ces assujettissemens, me le rend si abjet, que mon cœur soupire continuellement après un être dont il ne peut jouir par la delivrance de cette peine : au reste, Monsieur, malgré l'union après laquelle mon cœur soupire, il ne laisse pas de ressentir des privations de toute consolation, soit humaine & divine, étant souvent dans une tristesse, un ennui & une sécheresse qui m'ôte toutes pensées de pouvoir

m'entretenir avec Dieu, sa présence de laquelle je me sens comme investie & comme abimée, est la seule méditation qui me soutient le plus souvent dans un obscurcissement même qui me fait verser des larmes, je doute s'il y a un Dieu, & le peu de cas que vous faites de ma peine avec cette privation de consolations sensibles m'est un martyre, qui s'adoucit à la fin par mes larmes, qu'une consolation secrète me fait répandre après cette souffrance : enfin, je voudrois me rendre si agréable à ce Dieu, que je sens sans le comprendre, que je vous supplie de me faire détacher de tout ce qui peut tant soit peu partager mon cœur, fussent-ils les plus innocens objets, soit par le sens ou par la raison, je ne veux rien refuser au Dieu qui a tant donné pour moi ; & je suis si persuadée de l'obligation que j'ai de vous obéir, & du secours que j'en dois recevoir, par les impressions fortes que j'en ai eu après la sainte Communion, qu'elles ne me font point douter du degré de perfection auquel je dois aspirer en me laissant conduire par vous : ne m'épargnez donc pas, non-seulement pour ma conduite, mais en tout ce qui

peut me rendre une victime sans réserve à Jesus-Christ par les intimes offrandes que je vous supplie de m'en faire faire, me portant à un détachement entier de tout ce qui peut être obstacle à une union parfaite à cet aimable Sauveur, duquel la possession m'en paroît bien éloignée, quoique je ne voulusse pas en jouir jusqu'à ce que j'eusse souffert autant qu'il plaira m'en faire mériter ce bonheur; car quelle dureté que je trouve dans les croix, elles me deviennent chaque jour plus aimable, & il me semble que je ne voudrois pas vivre sans en avoir, quoique j'en sois souvent abbattue: les petits travaux que je porte sont adoucis par l'union intime que je sens avec ce Dieu de bonté à mesure des occasions qui s'en présentent: le souvenir d'un Dieu sorti du sein de son Pere pour embrasser les souffrances & les fatigues du monde, m'est un secours inestimable, & je ne crains que mes infidélités pour en perdre la douceur: ne vous lassés donc pas de me conduire, pour obtenir la persévérance dans les sentimens que sa miséricorde daigne bien me donner, me tenant au plus dans une humilité qui ne me

fasse pas oublier ma misère, & qui m'empêche de donner dans une illusion dangereuse, en me croyant autre que je ne suis : en voilà assez, je pense pour vous faire connoître mon état intérieur,

*De notre Maison de Retraite le 9.
Decembre 1745.*

L E T T R E 71.

C E n'est que par obéissance que je me suis privée de la satisfaction de vous écrire, le Médecin avoue que je n'ai jamais été mieux : les précautions que vous m'ordonnés m'embarrassent, une infirmité encore plus grande que la mienne n'en exigeroit pas tant, selon ce que j'ai lû dans les vies des Saints, & vû pratiquer à la Visitation. Nous sommes fort contentes de votre petite Pensionnaire : ne croyés-vous pas que Dieu nous dédommageroit, si par charité nous la gardions encore, elle en a grand besoin à tous égards, toutes nos Sœurs y sont portées, il nous manque votre consentement. Je lis avec beaucoup de plaisir & de fruit, les ouvrages de Monsieur Boudon que vous m'avez prêté ; je ne scaurois recevoir de plus

grandes consolations que de n'être pas épargnée par vous si quelque chose peut adoucir mes peines, ce sont les punitions que vous voudrés m'inspirer : agissés en pere, qui châtie ses enfans avec tout le pouvoir que Dieu vous a donné sur moi. Je reçois tout avec une joye secrète qui m'en fait désirer de plus en plus ; je ne sçai si c'est un véritable désir de ma perfection qui me porte à vous découvrir avec empressement les mouvemens de mon cœur quoique avec confusion. Vous me demandés quelque explication sur la conduite de mes sens intérieurs & extérieurs, tout cela est bien obscur en moi, voici le peu que j'y reconnois. Je trouve l'application des sens intérieurs bien gênante, quand je veux méditer ou rentrer en moi-même, je me sens presque toujours remplie de Dieu & absorbée en lui, quoique dans des mystères differens que l'Eglise nous représente que mon esprit entend en gros, ce qui n'empêche que mon imagination ne coure dans des choses si terrestres que j'en ai honte. Le cas où je me trouve vous donnera quelque idée de ma situation. Quelqu'un nous dit que nous irions toutes en Pur-

gatoire, j'en ai été très-mortifiée, jusqu'à me croire rejetée de Dieu comme Lucifer; cependant m'étant résolue que quand même je devrois y brûler long-tems, je n'en ferois pas moins mes efforts pour faire tout ce qui seroit agréable à Dieu, me soumettant à cette punition, un esprit d'humilité où je me suis trouvée toute encouragée pour mes sens extérieurs: la mortification de la vûe & de l'ouïe ne me coûte pas beaucoup, j'en ai contracté l'habitude, le goût & la douceur, sont en moi plus délicats; il peut bien se faire que j'abuse de l'ordre que vous m'avez donné de me ménager en portant l'attention trop loin, j'ai quelquefois prié le Seigneur de m'ôter le goût que je trouve à la nourriture, s'il étoit également glorifié par mon dégoût: le mal d'estomach m'a souvent procuré cette croix, en m'ôtant tout-à-fait le goût de la nourriture, & mêlant aussi de la peine au plaisir que j'y trouve; je sens aussi de la peine à toucher ce qu'il y a de dégoûtant, quoiqu'il me semble que je me surmonterois mieux que les autres fois s'il s'en présentoit des occasions; je commence à beaucoup craindre la

mort, que je sens bien qui s'approche.

*De notre Maison de Retraite le 6.
Avril 1746.*

L E T T R E 72.

JE ne doute pas que je ne commette bien des fautes contre la charité fraternelle. Dans la conduite à l'égard de mes Sœurs je parle d'un ton un peu trop haut, inquiet, ou je donne par là occasion à de petits murmures, quoique je sois très-attentive à les empêcher. Je manque de fermeté à arrêter les petites critiques : sur les manquemens qui se font j'en ai du scrupule, & je crains des reproches de mon Juge à l'heure de ma mort. Pour le cœur la seule reconnaissance à toutes les bontés de mes Sœurs m'obligeroit à les aimer généralement d'une amitié bien tendre, quoique la conversation, le caractère & la vertu me fassent goûter les unes plus que les autres, j'ai souffert quelque-tems de la diversité des caractères & des humeurs auxquels j'ai en beaucoup de peine à me faire ; mais par la grace du Seigneur considérant que le sacrifice consiste dans la peine, je renouvelle dans

l'occasion les promesses que j'ai fait, & je m'en trouve fortifiée, tellement que depuis ce tems-là je n'envisage plus dans mes Sœurs que des personnes qui seront délivrées dans la gloire de toutes ces misères qui me sont communes avec elles, & qui leur sont sans doute aussi à charge que les leurs à moi ; voilà mes dispositions à leur égard, je ne laisse pourtant pas de leur causer souvent des peines par mon impatience, & les failles si peu mortifiées quand je sens du dégoût ou du serrement de cœur pour quelqu'une : je tâche de me surmonter par un air plus caressant & plus riant qu'à d'autres, j'en fais de même quand j'en reçois quelque petit déplaisir, ce qui me donne infailliblement & dans l'instant une consolation bien sensible, par l'union intime que je sens redoubler de mon ame avec Jésus - Christ : continués, Monsieur, au milieu de vos affaires, par une autre sorte de charité, à faire mourir en moi tout le mauvais levain qui m'empêche de m'unir de plus en plus à mon aimable Sauveur.

*De notre Maison de Retraite le 10.
Decembre 1746.*

F I N.







